



DUKE UNIVERSITY

---

LIBRARY

---

The Glenn Negley Collection  
of Utopian Literature

Herman Salinger

.....  
UTOPIA

LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULISSE,

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA  
MOTTE-FENELON, Précepteur de Messieurs  
les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc  
de Cambrai, Prince du St. Empire, &c.

NOUVELLE EDITION  
*augmentée, conforme au Manuscrit  
original.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, rue  
Saint Jacques, à la Vertu.

---

M. D. CC. XLVII.







A U R O I.

S I R E

*J'ai cru que voulant faire paroître  
cet Ouvrage dans toute sa perfection ,*

## EPITRE

*je devois commencer par avoir l'honneur de le présenter à VOTRE MAJESTÉ. Il eut le bonheur de plaire à votre Auguste Pere , pour qui il fut composé. Et dans le tems que les rares vertus de ce grand Prince , l'avoient rendu l'attente & l'admiration des Peuples , il ne dédaignoit pas de faire une lecture sérieuse de ce qu'il avoit amusé son Enfance. Animé , SIRE , du même zèle qui fit entreprendre cet Ouvrage , je viens vous l'offrir aujourd'hui. Il vous sera un gage des vœux que formoit l'Auteur pour un regne que nous voyons renaître sous vos Loix. Puisse , SIRE , tout ce qui reluit déjà dans VÔTRE MAJESTÉ , & qui fait l'esperance de la Nation , faire long - tems son bonheur. Ce sont les souhaits ar-*

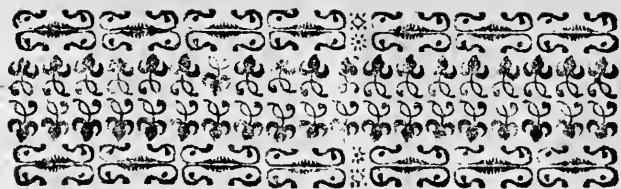
# ÉPITRE

*de celui qui est avec un très-  
profond respect ,*

SIRE ,

de VÔTRE MAJESTÉ ,

Le très humble , très-obéissant  
& très-fidèle serviteur & sujet ,  
FENELON.



## *AVERTISSEMENT.*

**L**A Famille de feu Monseigneur l'Archevêque de Cambrai donne ici une nouvelle Edition des *Avantures de Telemaque* , sur un Manuscrit original qui s'est trouvé parmi ses papiers. Toutes les Editions qu'on a vû jusqu'à present , ont été très-defectueuses , & faites sans l'aveu de l'Auteur. C'est une justice qu'on lui rend en faisant paroître son Ouvrage tel qu'il est sorti de ses mains.

Il l'avoit partagé en vingt-quatre Livre à l'Imitation de l'*Iliade*. Outre cette division nouvelle , cette édition se trouvera différente en une infinité d'endroits , de toutes les autres qui ont paru. Souvent à la verité

## AVERTISSEMENT

ces differences ne regardent que le stile , & ne font qu'ajouter quelque grace au discours par un arrangement plus harmonieux des paroles : mais aussi l'on avoit omis des choses très-précieuses & assez étendûës , qu'on à restitué fidèlement ici sur l'original.

L'on a crû ne devoir pas laisser plus long-tems à la tête de ces Ouvrages , une Préface qui y a paru , & que l'Auteur de *Telemaque* n'a jamais approuvée. On a mis en sa place le discours suivant , où l'on tâche de développer les beautez de ce Poëme , sa conformité aux regles de l'art , & la sublimité de sa morale.

On a joint à la fin de cette édition ; une Ode de l'Auteur composée dans sa jeunesse. Elle fera voir son talent naturel pour la versification.

On a crû devoir ôter l'histoire d'*Aristonoüs* , cette Fable n'avoit aucun rapport au Poëme Epique de *Telemaque* ; & l'Auteur n'a jamais eu dessein

# AVERTISSEMENT

de l'y joindre. On la donnera au Public dans un Recueil des Fables du même Auteur, qui paroîtra incessamment.





DISCOURS  
DE LA  
POÉSIE EPIQUE  
ET  
DE L'EXCELLENCE  
DU POÈME  
DE  
TELEMAQUE.



Si l'on pouvoit goûter la Verité toute  
nuë, elle n'auroit pas besoin pour se  
faire aimer des ornemens que lui  
prête l'imagination : mais sa lumiè-  
re pure & délicate ne flatte pas assez  
ce qu'il y a de sensible en l'homme,  
elle demande une attention qui gêne  
trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire,  
il faut lui donner non seulement des idées pures  
qui l'éclairent, mais encore des Images sensibles  
qui l'arrêtent dans une vûë fixe de la verité. Voilà  
la source de l'éloquence, de la Poësie, & de toutes  
les sciences qui sont du ressort de l'imagination.

C'est la foiblesse de l'homme qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable. [a]

Nous examinerons le poëme de Telemaque selon ces deux vûë, d'instruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale, & qu'il a plu' autant qu'eux en imitant leurs beautéz.

Il y a deux manieres d'instruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes : C'est le dessein principal *de la Tragedie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu & la fin heureuse: c'est le caractere propre à l'*Epopée*, ou Poëme Epique. Les passions qui appartiennent à l'une, sont la terreur & la pieté. Celles qui conviennent à l'autre, sont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les Actteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

On peut definir le Poëme Epique, *Une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu en nous representant l'action d'un Héros favorisé du Ciel, qui exécute un grand dessein malgré tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'*Epopée*, l'*Action*, la *Morale* & la *Poësie*.

#### I. DE L'ACTION EPIQUE.

L'Action doit être grande, une, entiere, merveilleuse, & d'une certaine durée. Telemaque a toutes ces deux qualitez. Comparons-le avec les deux modèles de la Poësie Epique, Homere & Virgile, & nous en ferons convaincus.

Nous ne parlerons que de l'*Odissee*, dont le plan a plus de conformité avec celui de Telemaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi sage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur, des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Païs, dont

(a) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulcis.  
Lectore delectando, pariterque monendo.*

HOR. ART. POET.



il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sçachant combien son absence caufoit de désordre dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point, il renonce à tout pour soulager son Peuple, & revoit sa Famille.

Dans l'Eneide, un Héros pieux & brave, échappé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince choisi pour Roi par les restes infortunez de ces Concitoyens, être long-temps avec eux dans plusieurs Pais, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Législateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azile dans des terres éloignées, d'où ses encêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui doit être un jour le maître de l'Univers.

L'Action de Telemaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poèmes. On y voit un jeune Prince animé par l'amour de la Patrie, aller chercher son Père, dont l'absence caufoit le malheur de sa Famille & de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls: il se signale par des vertus heroïques: il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus considérables que la sienne: & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la pitié d'Enée, & la valeur de tous les deux en sage politique, en Prince Religieux, en Héros accompli.

L'Action de l'Épopée doit être une. Le Poème Épique n'est pas une Histoire comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus, ni la vie toute entière d'un Héros comme l'Acchilleïde de Stace: l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inegalitez. Il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit d'écrire tout l'homme, ne forme-

roit qu'un tableau bizarre , un contraste de passions opposées sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la Louange d'un Héros qu'on propose pour modèle , mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Il en est de la Poésie comme de la peinture , l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on y insère plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poème ; le Héros en vient à bout en franchissant tous les obstacles. C'est le récit de ces oppositions qui font les Episodes ; mais tous ces Episodes dépendent de l'Action principale , & sont tellement liez avec elle , & si unis entr'eux , que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau composé de plusieurs figures dans un belle ordonnance & dans une juste proportion.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noye quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes , si son action est double , s'il perd souvent de vûe ses principaux personnages. Il suffit de remarquer que l'Auteur de Telemaque a imité par tout la regularité de Virgile , en évitant les défauts qu'on impute au Poète Grec. Tous les Episodes de nôtre Auteur sont contenus & si habilement enclavez les uns dans les autres , que le premier amene celui qui suit. Ses principaux personnages ne dispaçoient point , & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'action principale , font sentir toujours l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres où Telemaque parle & fait le récit de ses aventures à Calypso , ce long Episode , à l'imitation de celui de Didon , est raconté avec tant d'art , que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens , & sent dès le commencement que le séjour de ce Héros dans cette Isle , & ce qui s'y passe , n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII. & XIV. Livre , où Mentor instruit Idomenée , Telemaque n'est pas présent , il est à l'armée ; mais c'est Mentor un des principaux personnage du Poème , qui fait tout en vûe de Telemaque & pour son instruction ; de sorte que cet Episode est parfaitement lié avec

le dessein principal. C'est encore un grand art dans nôtre Auteur, de faire entrer dans son Poème des Episodes qui ne sont pas des suites de la Fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Episodes y trouvent place, non seulement comme des Instructions importantes pour un jeune Prince, qui est le grand dessein du Poète, mais parce qu'il le fait raconter à son Heros dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Telemaque des mœurs & des loix de la Betique pendant le calme d'une navigation : & Philotecte lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des allies, en attendant le jour du combat.

L'Action Epique doit être entiere. Cette intégrité suppose trois choses : la cause : le nœud, & le dénouement. La cause de l'action doit être digne du Héros, & conforme à son caractere. Tel est le dessein de Telemaque nous l'avons déjà vû.

Le nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans *Odislée*, c'est Neptune qui le forme. Dans l'*Eneïde* c'est la colere de Junon. Dans *Telemaque* c'est la haine de Venus. Le nœud d'*Odyssée* est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui sont sur mer ; que la mer même. L'opposition de Junon dans l'*Eneïde* comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Venus contre un jeune Prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une Fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale sublime.

Le dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'*Odyssée*, Ulysse arrive parmi les Pheaciens, leur raconte ses aventures ; & ces Insulaires amateurs des Fables, charmez de ses recits, lui fournissent un Vaisseau pour retourner chez lui : le dénouement est simple & naturel. Dans l'*Eneïde*, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins dont il sera bien-tôt Roi, vuide la que-

relle par un combat singulier. Ce dénoûement est noble. Celui de *Telemaque* est tout ensemble naturel & grand. Ce jeune heros pour obéir aux ordres du Ciel, surmonte son amour pour *Antiope*, & son amitié pour *Idomenée*, qui lui offroit sa Couronne & sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives & les plaisirs mêmes les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour *Itaque* sur des vaisseaux que lui fournit *Idomenée* à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa Patrie, *Minerve* le fait relâcher dans une petite Isle deserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insçu au travers des mers orageuses, de terres inconnûes, de guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle qu'elle lui annonce la fin de ses travaux, & la destinée heureuse : puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux cesse : l'action heroïque finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre Heros, & qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul de se conduire lui même, & de gouverner les autres. Dans le Poème de *Telemaque*, l'observation des plus petites regles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Outre le nœud & le dénoûement general de l'action principale, chaque Episode a son nœud & son dénoûement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Épopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romains modernes. La surprise seule ne produit qu'une passion très imparfaite & passagère. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les événemens d'une manière si delicate qu'on ne les prevoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détournez du but principal de la Poésie heroïque, qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénoûement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser ; mais dans un Poème Épi-

que , qui est une espece de Philosophie morale , ces intrigues sont des jeux d'esprit au dessus de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'Auteur de Telemaque a évité les intrigues des Romans Modernes , il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens , il ne fait ni parler des chevaux , ni marcher des trépieds , ni travailler des statues. L'action Epique doit être merveilleuse , mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impossible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raison quoiqu'il puisse aller quelque fois au-delà de la nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes , non seulement pour executer par leur entremise de grands événemens , & unir la vraisemblance & le merveilleux , mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans nôtre Poëme , Minerve conduit sans cesse Telemaque. Par-là le Poëte rend tout Possible à son Heros , & fait sentir que sans la sagesse divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non-seulement le vraisemblable , mais la nature qui s'unit ici au merveilleux. Tout est Divin , & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout. Si Telemaque avoit sçu qu'il étoit conduit par une Divinité , son mérite n'auroit pas été si grand , il en auroit été trop soutenu. Les Heros d'Homere sçavent presque toujours ce que les immortels font pour eux. Nôtre Poëte , en déroband à son heros le merveilleux de la fiction , a fait admirer sa vertu & son courage.

La durée du Poëme Epique est plus longue que celle de la Tragedie. Dans celle-ci les passions regnent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes qui ne s'acquierent pas tout d'un coup , sont propres au Poëme Epique , & par conséquent son action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années , mais selon les Critiques , le tems de l'action principale depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration , ne peut être plus lon-

gue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homere Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entière se passe en cinquante jours. Celle de l'Odissee depuis l'endroit où le Poète commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Eneide est d'un an. Une seule campagne suffit à Telemaque depuis qu'il sort de l'Isle de Calipso jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poète a choisi le milieu entre l'impetuosité & la véhémence avec laquelle le Poète Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mesurée du Poète Latin qui paroît quelque fois lent, & semble trop allonger sa narration.

Quand l'action du Poème Epique est longue, & n'est pas continuë, le Poète divise sa Fable en deux parties, l'une où le Heros parle, & raconte ses aventures passées; l'autre où le Poète seul fait le recit de ce qui arriva ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'Isle d'Ogygie, & Virgile la sienne, qu'après que Enée est arrivé à Cartage. L'Auteur de Telemaque a parfaitement imité ces deux grands modèles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Telemaque finit le recit de ses aventures à Calipso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement. Dix-huit livres y sont employez. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems: mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances. Elle ne contient que six premiers Livres. par cette division de ce que nôtre Poète raconte, & de ce qu'il fait raconter à Telemaque, il retranche les tems d'inaction comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de sa narration, il joint ensemble la variété & la continuité des aventures, tout est mouvement, & tout est action dans son Poème. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son Heros disparoître.

## II. DE LA MORALE.

On peut recommander la vertu par les exem-

ples & par les instructions , par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où nôtre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres poètes.

On doit à Homere la riche invention d'avoir personnalisé les Attributs divins , les passions humaines , & les causes Phisiques ; source féconde de belles fictions , qui animent & vivifient tout dans la Poésie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de Fables qui n'ont rien de propre , ni à faire respecter , ni à faire aimer la Divinité. Les caractères de ces Dieux sont même au dessus de ceux de ces Héros. Pytagore , Platon , Philostrate Payens comme lui , ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la Nature Divine , sous prétexte que ce qu'il en dit est allegorie , tantôt phisique , tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets phisiques , il leur parut très-dangereux de représenter les chocs des Elemens , & les Phénomènes communs de la nature par des actions vicieuses attribuées aux puissances célestes , & d'enseigner la morale par des allegories , dont la lettre ne montre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les ténèbres & les mœurs de son siècle , & le peu de progrès qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie. Sans entrer dans cette discussion , on se contentera de remarquer que l'Auteur de *Telemaque* en imitant ce qu'il y a de bien dans les Fables du Poète Grec , a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins & en fait des Divinitez subalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une manière digne d'elle. Il unit avec *art la Poésie d'Homere & la Philosophie de Pytagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pû dire : & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrétienne , & a montré par-là que cette morale est écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme , & qu'il les y découvroit infailliblement , s'il suivoit la voix de la pure & simple raison pour se livrer totalement à cette verité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits , com-

ne le Soleil éclaire tous les corps, sans laquelle toute la raison particuliere n'est que ténèbres & égaremens.

Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité sont non seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour : une pieté douce, une adoration noble & libre, dûe à la perfection absolue de l'Etre infini, & non pas un culte superstitieux, sombre & servile qui saisit & abbat le cœur, lorsqu'on ne considere Dieu que comme un puissant Legislatteur qui punit avec rigueur le violement de ses Loix.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté ne sont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinitez payennes, mais toujours réglez par la Loi immuable de la Sagesse qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

On peut justifier plus aisément les caractères qu'Homere donne à ses Heros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance ou nous sommes des coutumes d'un Pais, des ceremonies de sa Religion, du génie de sa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur siècle & de leur nation, l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive : toutes ces choses peuvent nous tromper & nous faire regarder comme fade ce qui étoit estime dans l'ancienne Grece.

Quoiqu'il paroisse plus naturel & plus Philosophe de distinguer la Tragedie de l'Épopée par la difference de leurs vûes morales, comme on a fait d'abord ; on n'ose decider cependant s'il ne peut pas y avoir, comme dit Aristote, deux sortes d'Épopées, l'une *Patetique* ; l'autre *Morale* ; l'une où les grandes passions regnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Illiade



& l'Odyssée peuvent être des exemples de ces deux espèces. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts, tantôt comme brutal, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colere, tantôt comme furieux jusqu'à sacrifier sa Patrie à son ressentiment. Quoique le Heros de l'Odyssée soit plus regulier que le jeune Achille bouillant & impetueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le Poète peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une vengeance furieuse & brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature; c'est peindre comme Homere.

Sans vouloir critiquer les vûes différentes de l'Illiade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautez pour faire admirer l'art avec lequel nôtre Auteur réunit dans son Poème ces deux sortes d'Épopées, la Patetique, & la Morale. On voit un mélange, & un contraste admirable de vertus & de passions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand, mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme; il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir tous les deux ensemble; car la Justice & la vertu parfaite demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haille. Nôtre Poète n'élève pas Telemaque au dessus de l'humanité, il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincere de la vertu; & ses foiblesses servent à le corriger en lui inspirant la défiance de soi-même, & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible en lui donnant une imperfection sans tâche; mais il excite nôtre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme qui avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractère de son Heros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulisse, & la pieté d'Enée. Telemaque est en colere comme le premier sans être brutal, politique com-

me le second sans être fourbe, sensible comme le troisiéme sans être voluptueux.

Une autre maniere d'instruire, c'est par ses préceptes. L'Auteur de *Telemaque* joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques. La morale d'*Homere* avec les mœurs de *Virgile*. Sa morale a cependant trois qualitez qui manquent à celle des Anciens, soit Poètes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes *noble*, dans ses motifs, *universel* dans ses usages.

I. sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fond ; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de son amour propre : la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir partout que l'Être infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux : Qu'il est la source immediate de toutes nos lumières, & de toutes nos vertus : Que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie : Que sa verité souveraine doit être notre unique lumière, & sa volonté suprême régler tous nos amours : Que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans : faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions : Que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous. Quels ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette puissance première & souveraine qui élève l'homme au dessus de lui même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour propre, qui se renferme en soi-même se rend sa Divinité, & dévient en même tems & l'Idolâtre & l'Idole. Rien n'est plus admirable que le Portrait de ce Philosophe que *Telemaque* vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de sa propre vertu. C'est ainsi que la morale de nôtre Auteur tend

à nous faire oublier nôtre être propre , pour le rapporter tout entier à l'Etre souverain , & nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier , & nous faire aimer les hommes. On sçait le système de Machiavel , d'Hobes , & de deux Auteurs plus moderez , Puffendorf & Grotius. Les deux premiers , sous le vain & faux prétexte que le bien de la société n'a rien de commun avec le bien essentiel de l'homme qui est la vertu , établissent pour seules maximes de gouvernement , la finesse , les artifices , les stratagèmes , le despotisme , l'injustice & l'irreligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes payennes , & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon , ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux Philosophes modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société , & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'Auteur de *Telemaque* est original , en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule , est que le monde entier n'est qu'une République universelle , & chaque Peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les Politiques appellent les Loix de *Nature & des Nations* , équitables , généreuses , plaines d'humanité. On ne regarde plus chaque Païs comme indépendant des autres ; mais le genre humain comme une toute indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa Patrie ; le cœur s'étend devient immense , & par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des Etrangers , la confiance mutuelle entre les Nations voisines , la bonne foi , la justice & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les particuliers de chaque Etat. Nôtre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux : que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples , & que la véritable

richesse de l'Etat consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non seulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

II. La Morale de Telemaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon; l'honnête à l'agréable, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élevées qu'il détruit d'une manière infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse philosophie de ceux qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain. Notre Poète montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ces Heros, les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait sur son cœur noble, pour lui faire sacrifier ses plaisirs aux devoirs pénibles de la vertu. Je sçai que icette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont dechainés contre cette vérité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des Nains qui jugent de la force des Geants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui élève l'homme au dessus de lui-même. Quelques Philosophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissez entrainer par leurs préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre & l'amour du plaisir; & à nier que la volonté pussie être remuée aussi fortement par la *vûe claire de la vérité* que par le *goût naturel du plaisir*. On ne peut lire sérieusement Telemaque sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble

qui ne conçoit rien que de grand , d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse : d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi , ni à sa Nation , ni à rien de particulier ; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain , & tout le genre humain à l'Être suprême.

III. La morale de Telemaque est universelle dans ses usages , étendue , seconde proportionnée à tous les tems , à toutes les Nations , & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince , qui est tout ensemble Roi , Guerrier Philosophe & Législateur. On y voit l'art de conduire les Nations différentes , la manière de conserver la paix au dehors avec ses voisins ; & cependant d'avoir toujours au dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre , d'enrichir ses États sans tomber dans le luxe , de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique , & les désordres de l'Anarchie. On y donne les préceptes pour l'agriculture , pour le commerce , pour la police , pour l'éducation des enfans. Nôtre Auteur fait entrer dans son Poëme , non-seulement les vertus heroïques & royales , mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince , il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la desunion parmi les Chefs d'une Armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence , jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un Heros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre humain. Telemaque va bien au de-là de tous ces plans par la grandeur le nombre & l'étendue de ses vûes morales ; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homere : *le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes , c'est le Telemaque : car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme , naîtroit de celui-là.*

#### DE LA POÉSIE.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple que la Poésie doit réunir ce que la Musique la Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poésie ne differe de

l'Eloquence , qu'en ce qu'elle peint avec entoufiafme , on aime mieux dire que la Poëſie emprunte ſon harmonie de la Muſique ſa paſſion de la Peinture , ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

Le ſtile de Telemaque eſt poli , net , coulant , magnifique. Il a toute l'abondance d'Homere ſans avoir ſon intemperance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites ; & quand il parle des mêmes choſes , il ne rapelle point les mêmes images , & encore moins les mêmes termes. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque , point de mots durs , point de termes abstraits , ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler , ni ſimplement pour plaire. Toutes ſes paroles font penſer , & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Les images de nôtre Poëte ſont auſſi parfaites que ſon ſtile eſt harmonieux. Peindre , c'eſt non ſeulement décrire les choſes ; mais en repréſenter les circonſtances d'une manière ſi vive & ſi touchante , qu'on ſ' imagine les voir. L'Auteur de Telemaque peint les paſſions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme , & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme , on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ce qu'il fait parler. Il échauffe , il rémuë , il entraîne. On ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Les Poètes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures , les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons de Telemaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au deſſus de ſon eſprit par des métaphores outrées , il ne l'embarrasſe pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des Anciens , les combats , les jeux , les naufrages les ſacrifices , &c. ſans ſ'étendre ſur les minuties qui font languir la narration , ſans rabaiſſer la majeſté du Poëme Epique par la deſcription des choſes baſſes & déſagréables. Il deſcend quelque fois dans le détail , mais il ne dit rien qui ne mérite attention , & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétez. Il ſçavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalitez , tantôt ſublime ,  
ſans

sans être guindé , tantôt naïf , sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toujours embelir. Ses descriptions sont magnifiques , mais naturelles , simples , & cependant agréables. Il peint non-seulement d'après nature , mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein , & la beauté du coloris , la vivacité d'Homere , & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout , les descriptions de ce Poème sont non-seulement destinées à plaire , mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de la vie pastorale , c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats , ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un pere , comme dans l'Iliade & dans l'Enéide , c'est pour choisir un Roy qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit & du corps , & qui sont également capables de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage , c'est pour inspirer à son Héros la fermeté du cœur , & l'abandon aux Dieux , dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions , & y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition , la sculpture de la redoutable Egyde que Minerve envoya à Telemaque , est pleine d'art , & renferme cette morale sublime : Que le bouclier sublime d'un Prince , & le soutien d'un Etat , sont les sciences & l'agriculture : Qu'un Roi armé par la sagesse , cherche toujours la paix , & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre , dans un peuple instruit & laborieux , dont l'esprit & le corps sont également accoutumés au travail.

La Poésie tire sa force & sa justesse de la Philosophie. Dans Telemaque , on voit partout une imagination riche , vive , agréable , & néanmoins un esprit juste & proportionné : Ces deux qualitez se rencontrent rarement dans la même personne. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel , pour inventer , pour passionner , pour imiter , & en même tems dans une tranquillité parfaite pour juger en produisant , & changer entre mille pensées qui se présentent celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espèce de transport & d'enthousiasme,

pendant que l'esprit paisible dans son empire la rétient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui régle tout, ils sont faux & trompeurs.

Le feu d'Homere, sur tout dans l'Illiade, est impetueux & ardent comme un tourbillon de flâme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui de Telemaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la Politique, & de Telemaque sur les sens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière : l'entouffiasme & le feu poétique seroient nuisibles comme les rayons trop ardens du Soleil, qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir, quand on a vû clairement la verité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poète excite un feu, & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la verité. L'Épifode des amours de Telemaque dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière & d'ardeur, distingue notre Poète d'Homere & de Virgile. L'entouffiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'effort de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénèrent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poète. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poètes philosophes & modernes que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poète Latin, que le beau feu du Poète Grec, que la *Nature* seule peut donner.

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poètes, tant à ceux qui sont Philosophes : qu'à ceux qui n'admirent que l'entouffiasme. Il a uni les lumières de l'Esprit avec les charmes de l'i-



magination. Il prouve la vérité en Philosophie. Il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide , vrai convenable à la persuasion : ni jeux d'esprit , ni pensées brillantes n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon , qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher , disparaître , se faire oublier pour ne produire que les veritez qu'on veut persuader , & les passions qu'on veut purifier.

Dans *Telemaque* tout est raison , tout est sentiment. C'est ce qui le rend un Poème de toutes les Nations , de tous les siècles. Tous les Etrangers en sont également touchés. Les Traductions qu'on a faites en des langues moins délicates que la Langue Française , n'effacent point ses beautés originales. La sçavante Apologiste d'Homere nous assure que le Poète Grec perd infiniment par une traduction , qu'il n'est pas possible d'y faire passer , la force la noblesse , & l'ame de sa Poésie , mais on ose dire que *Telemaque* conservera toujours en toutes sortes de Langue sa force , sa noblesse , son ame & ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce Poème ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles , ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination , mais dans un goût sublime de la vérité , dans des sentimens nobles & élevez , & dans la manière naturelle , délicate & judicieuse de le traiter. De pareilles beautés sont de toutes les Langues , de tous les temps , de tous les pays , & touchent également les bons esprits , & les grandes ames dans tout l'Univers.

On a formé plusieurs objections contre *Telemaque* : 1. Qu'il n'est pas en Vers.

La versification , selon Aristote , Denys d'Halicarnasse & Strabon , n'est pas essentielle à l'épopée. On peut l'écrire en Prose , comme on écrit des Tragédies sans rimes. On peut faire des Vers sans Poésie , & être tout Poétique sans faire des Vers. On peut imiter la versification par art , mais il faut naître Poète. Ce qui fait la Poésie , n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllabes , mais la fiction vive , les figures hardies , la beauté & la variété des images. C'est l'entousiasme ; le feu , l'impétuosité , la force ; un je ne

sçai quoi dans les paroles & les pensées , que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans Telemaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus , Pherecide , Hecatee : *Il a imité parfaitement la Poësie en rom-pant seulement la mesure , mais il a conservé toutes les autres beantez poëtiques.*

Nôtre âge retrouve un Homere ,  
 Dans ce Poëme salutaire ,  
 Par la vertu même inventé ;  
 Les Nymphes de la double Cime ,  
 Ne l'affranchirent de la Rime ,  
 Qu'en faveur de la verité.

*Ode à Messieurs de l'Accademie par M. de la Motte Première Ode.*

De plus , je ne sçai pas si la gêne des rimes & la regularité scrupuleuse de nôtre construction Européenne jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds , ne diminueroient pas beaucoup l'efflor & la passion de la Poësie héroïque. Pour bien émouvoir les passions , on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains , qui peignoient tout avec vivacité & goût , usoient des inversions , de phrases ; leurs mots n'avoient point de place fixe ; ils arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin , & des Jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguèrent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout , comme leur climat par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de brèves , qui imitent si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid , & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles , qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens , Quelques Espagnols ont tâché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réussi merveilleusement , & a commencé même avec succès d'introduire les inversions des phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Quelques uns par une ignorance grossière de la noble liberté du Poème Epique, ont reproché à Telemaque qui est plein d'Anacronismes.

L'Auteur de ce Poème n'a fait qu'imiter le Prince des Poètes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Telemaque frere de cette Didon, Sesostris qu'on dit avoir vécu vers le même temps, &c. ne sont pas plus des fautes que l'Anacronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poète de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature; Il ne seroit pas permis de conduire un point d'histoire d'un temps plus éloigné. Mais dans l'antiquité reculée dont les Annales sont si incertaines & enveloppées de tant d'obscuritez, on doit suivre la vraisemblance, & non pas toujours la verité. C'est l'idée d'Aristote confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Penelope impudique, qu'Helene n'a jamais vû Troye, ni Enée l'Italie. Homère & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur de Telemaque pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les Héros de l'antiquité, Telemaque, Sesostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différens caractères des Princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices?

On trouve à redire que l'Auteur de Telemaque ait inferé l'histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans son Poème, plusieurs descriptions semblables, qui paroissent trop passionnées.

La meilleure réponse à cette Objection est l'effet qu'avoit produit Telemaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être precautionnées contre les écueils auxquels l'elevation & l'autorité exposent ceux qui sont destinés à regner. Si notre Poète avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été si nécessaires. Mais pour un jeu-

ne Prince au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs ; & où tout ce qui l'environne n'est occupé qu'à le séduire ; pour un tel Prince ; dis-je , rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le *Telemaque* : tous les détours séduisans de l'amour insensé. Lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle : lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de nôtre Auteur, de précautionner son élève contre les folles passions de la jeunesse par la Fable de Calypso, & de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste & légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'est pas au dessous de la majesté de l'Epopée, & réunit par-là dans son Poème les passions tendres des Romains modernes avec les vertus héroïques de la Poésie ancienne.

Quelques-uns croient que l'Auteur de *Telemaque* épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de nôtre Poète : mais l'esprit en suivant ses idées, s'ouvre & s'entend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien ni manque. Quand il faut instruire ses lumières sont fécondes, & nous n'y développons une vaste étendue des pensées qui ne paroissent pas d'abord, & que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du Prince, pour qui seul l'ouvrage a été

fait on démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse : un génie élevé & étendu, qu'il le rendoit sensible aux beaux endroits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inspira à l'Auteur un dessein d'un Poème propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre Poète. Cette affluence de belles images y étoit essentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de saisir comme de lui-même les vérités préparées à son cœur, & de s'en nourrir. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance pour répondre aux besoins du Prince, & aux vûes de l'Auteur.

On a objecté que le Héros & la Fable de ce Poème n'ont point de rapport à la Nation Françoisë; Homere & Virgile ont intéressé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des Auteurs dans les Histoires de leurs Païs.

Si l'Auteur n'a pas intéressé particulièrement la Nation Françoisë; il a fait plus; il a intéressé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux Poètes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un Païs particulier. L'amour propre veut qu'on raporte tout à lui, & se trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame généreuse doit avoir des vûes plus étendûes.

D'ailleurs quel intérêt la France n'a-t-elle point prise à un Ouvrage si propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour selon ses besoins & ses desirs en Pere des Peuples & en Héros Chétien; Ce qu'on a vû de ce Prince donnoit l'esperance & les prémices de cet avenir. Les voisins de la France y prénoient déjà part comme à un bonheur universel. La Fable du Prince Grec devenoit l'Histoire du Prince François.

L'Auteur avoit un desir plus pur que celui de plaire à sa Nation, il vouloit la servir à son insçu en contribuant à lui former un Prince, qui jusques dans les yeux de son enfance paroïssoit né pour le combler de bonheur & de

gloire. Cet auguste enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il falloit profiter de son goût , lui faire voir dans ce qu'il estimoit le solide & le beau , le simple & le grand , & lui imprimer par des faits touchans les principes généraux qui pouvoient les précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naissance , & la puissance suprême.

Dans ce dessein un Héros Grec , & une Poësie d'après Homere & Virgile , les histoires des Païs , des tems & des faits étrangers , étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique , pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec verité & force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la suite des siècles.

Il arrive par une conséquence naturelle & nécessaire , que ces veritez universelles ont souvent du rapport aux histoires du tems , & aux situations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application , & destinées à former l'enfance du jeune Prince , renferment des préceptes pour tous les momens de sa vie.

Cette convenance des moralitez générales à toutes sortes de circonstances , fait admirer la fécondité , la profondeur , & la sagesse de l'Auteur. Mais elle n'excuse pas l'injustice de ses ennemis qui ont voulu trouver dans son Telemaque certaines allégories odieuses , & changer les desseins les plus sages & les plus modérez en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les caractères pour y trouver des rapports imaginaires & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il sans infidélité supprimer ces maximes fondamentales , d'une morale & d'une politique si saine & si convénable , parce que la manière de les dire la plus sage , ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des critiques.

Nôtre illustre Auteur a donc réuni dans son Poëme , les plus grandes beautés des Anciens. Il a tout l'antoufiasme & l'abondance d'Homere , toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poëte Grec , il peint tout avec force , simplicité & vie , variété dans la fable , diversité dans le caractère ; ses réflexions

sont morales , ses descriptions vives , son imagination féconde , par tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le Poète Latin , il parle parfaitement l'unité d'action , l'uniformité des caractères , l'ordre & les règles de l'art. Son jugement est profond , & ses pensées élevées , tandis que le naturel s'unit au noble , & le simple au sublime. Par tout l'art dévient nature ; Mais le Héros de notre Poète est plus parfait que celui de l'un ou de l'autre , sa Morale est plus pure , & les sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci que l'Auteur de *Telemaque* a montré par ce Poème que la Nation Française est capable de toute la délicatesse des Grecs , & de tous les grands sentimens des Romains l'Eloge de l'auteur est celui de sa Nation.

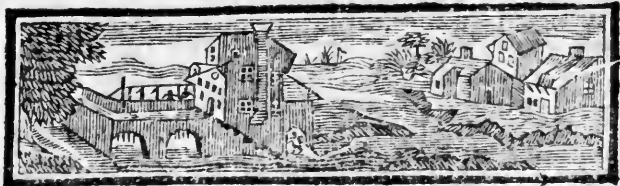


## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier Cet Ouvrage , qui a pour titre ; *Les Aventures de Telemaque* , avec une Préface qui en découvre toutes les beautez ; & j'ai crû qu'il ne méritoit pas seulement d'être imprimé , mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent , ou qu'entendent les peuples qui aspirent à être heureux. Ce Poëme Epique , quoiqu'en Trosce , met notre nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains. La Fable qu'on y expose ne se termine point à amuser notre curiosité , & à flatter notre orgueil. Les récits , les descriptions , les liaisons , & les graces du discours , ébloüissent l'imagination sans l'égarer ; les réflexions & les conversations les plus longues paroissent toujours trop courtes à l'esprit qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes si différens que l'on y trouve , il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs , l'horreur du vice , ou l'amour de la vertu. Les mystères de la politique la plus saine & la plus sûre y sont dévoilez. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste ; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Telemaque on apprend à s'attacher inviolablement , à la Religion , dans la mauvaise comme dans la bonne fortune ; à aimer son Pere & sa Patrie ; à être Roi , Citoyen , ami , esclave même si le sort le veut. Avec Mentor on devient bien-tôt juste , humaine , patient , sincère discret & modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise , qu'il n'intresse , qu'il ne remuë , qu'il ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration ; & on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Telemaque & un Mentor. A paris ce premier Juin 1716.

DE SACY.





# LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE LIVRE PREMIER.

## SOMMAIRE.

*Telemaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'isle de la Déesse Calypso qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité & lui demande ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacedemone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchises; le secours que Mentor & lui donnerent à Aeste dans une incursion de barbares, & le soin que le Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur País.*



ALYPSO ne pouvoit se contenter du départ d'Ulysse. Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse; d'être immortelle. Sa grotte ne raisonnoit plus de son chant. Les Nymphes qui la servoient, n'osoient lui parler; elle se promenoit souvent seule sur les gazon fleuris, dont un Printems éternel bordoit son Isle. Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui faisoit rappeler le triste souvenir d'Ulysse qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demouroit immobile sur le rivage de la mer.

qu'elle arrosoit de ses larmes , & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le Vaisseau d'Ulysse fendait les ondes , avoit disparu à ses yeux. Tout à coup elle apperçût les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage , les bancs des rameurs mis en pièces , des rames écartées çà & là sur le sable , un gouvernail , un mât , des cordages flotans sur la côte : puis elle découvrit de loin deux hommes , dont l'un paroissoit âgé , l'autre , quoique jeune , ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté , avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Telemaque , fils de ce Héros ; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes , elle ne peut découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Telemaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît ; & Minerve qui accompagnoit Telemaque sous la figure de Mentor , ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouïssoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son Pere. Elle s'avance vers lui , & sans faire semblant de sçavoir qui il est : D'où nous vient , lui dit-elle , cette témérité d'aborder en mon Isle ? Sçachez jeune Etranger qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Telemaque lui répondit : O vous , qui que vous soyez , mortelle ou Déesse ( quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité ) seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui cherchant son pere à la merci des vents & des flots , à vû briser son navire contre vos rochers. Quel est donc votre pere que vous cherchez , reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse , dit Telemaque , c'est un des Rois qui ont , après un siège de dix ans renversé la fameuse Troye. Son nom fut célèbre dans tout la Grece & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats , & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers , il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa Patrie semble fuir deyant lui. Pense-

lope sa femme , & moi qui suis son fils , nous avons perdu l'esperance de le révoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est, mais que dis-je ! peut être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & si vous sçavez , ô Déesse , ce que les destinées ont fait pour sauver, ou pour perdre Ulysse , daignez en instruire son fils Telemaque.

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence , ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant , & elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit : Telemaque nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre Pere ; mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de tous vos travaux ; venez dans ma demeure , où je vous recevrai comme mon fils ; venez , vous serez ma consolation dans cette solitude & je ferai votre bonheur pourvu que vous sçachiez en jouir.

Telemaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes au dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête , comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté , la riche pourpre de sa robe longue & flotante , ses cheveux noués par derrière négligemment , mais avec grace , le feu qui sortoit de ses yeux , & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor les yeux baissés gardant un silence modeste , suivoit Telemaque. On arriva à la porte de la Grotte de Calypso , où Telemaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique , tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or n'y argent , ni marbre , ni colonnes , ni tableaux , ni statue ; mais cette Grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles & de coquilles ; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtez. Les doux Zéphirs conservoient en ce lieu , malgré les ardeurs du Soleil une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez semés d'asmaranthes & de violettes , formoient en diver-

lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée : là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ses belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer : là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, où le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une coline ; de-là on découvoit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irrité contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, & des hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les Isles, sembloient se joier dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leurs source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des colines & des montagnes qui se perdoient dans les nuées & dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feston ; le rain plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Telemaque toutes ces beautés naturelles, lui dit ; Réposez-vous, vos habits sont mouillés, il est tems que vous en changiez, ensuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le

plus reculé d'une Grotte voisine de celle où la Déesse demouroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave ; Est-ce donc là, ô Telemaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ; Songez plutôt à soutenir la reputation de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous persecute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûë qu'à un cœur qui sçait souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Telemaque répondit en soupirant ; Que les Dieux me fassent périr plutôt de souffrir que la mollesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & effeminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens !

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé notre Navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu : gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera, la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle même ; quoique fragile ; elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie legerement & sans précaution. Gardez vous d'écouter les paroles douces & flatueuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs ; craignez ce poison caché ; défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressés & des habits blancs servirent d'abord,

un repas simple ; mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets , ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse , un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les rasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet , & que l'Automne répand sur la terre. En même-tems quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les Géants , puis les amours de Jupiter & de Semelé , la naissance de Bacus & son éducation conduite par le vieux Silene , la course d'Atalante & d'Hypomenes , qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cuëillies au Jardin des Hesperides. Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée , les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevez jusqu'aux Cieux. La première des Nymphes qui s'appelloit Leucothoé , joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Telemaque entendit le nom de son Pere , les larmes qui coulèrent le long de ses joües , donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calipso apperçût qu'il ne pouvoit manger , & qu'il étoit saisi de douleur elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes , & la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini la Déesse prit Telemaque , & lui parla ainsi : Vous voyez Fils du grand Ulysse , avec quelle faveur je vous reçois ; je suis immortelle ; nul mortel ne peut entrer dans cette Isle sans être puni de sa témérité & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation , si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pere a eu le même bonheur que vous : mais hélas ! il n'a pas sçu en profiter. Je l'ai gardé long tems dans cette Isle , il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable Patrie lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pû révoir. Il voulut me quit-

ter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaisseau après avoir été long tems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple : après son naufrage vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le révoir, ni pour regner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui ? consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajoûta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Poliphème, & chez Antiphates Roi des Lestrigons : Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Sylla & Charybde. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée des l'Isle des Phéaciens. Telemaque qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner : Il répondit en peu de mots ! O Déesse pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger : peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez ; laissez-moi en ce moment pleurer mon Pere, vous sçavez mieux que moi comme il merite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser d'avantage ; elle seignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse ; mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long : Non, non, répondit-elle, il me tarde de les sçavoir, hâtez-vous de me les raconter ; Elle le pressa long tems. Enfin il ne peut lui résister, & il parla ainsi.

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du siège de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere

Penelope furent surpris de mon départ ; j'avois pris soin de les leur cacher connoissant leur perfidie. Nestor , que je vis à Pylos , ni Menelas qui me reçût avec amitié dans Lacedemone , ne parent m'apprendre si mon Pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude ; je me résolus d'aller dans la Sicile , où j'avois ouï dire que mon Pere avoit été jeté par les vents. Mais le sage Mentor que vous voyez ici présent s'opposoit à ce temeraire dessein : il me représentoit d'un côté les Cyclopes Géants monstrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre côté la flotte d'Enée & des Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens , disoit-il , sont animez contre tous les Grecs , mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez , continuoit-il , en Ithaque peut-être que votre Pere , aimé des Dieux y sera aussitôt que vous ; mais si les Dieux ont résolu sa perte , s'il ne doit jamais révoir la Patrie , du moins il faut que vous alliez le venger , délivrer vôtre mere , montrer votre sagesse à tous les peuples , & faire voir en vous à toute la Grece , un Roi aussi digne de Regner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires , mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter , je n'écoûtai que ma passion , le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage temeraire que j'entreprenoit contre ses conseils , & les Dieux permirent que je fisse une faute , qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Telemaque parloit ainsi , Calypso regardoit Mentor , elle étoit étonnée , elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin , mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses , ainsi elle demenoit pleine de crainte & de défiance à la vûe de cet inconnu ; alors elle apprehenda de laisser voir son trouble. Continuez , dit-elle à Telemaque , & satisfaites ma curiosité. Telemaque reprit ainsi.

^ Nous eumes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile , mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux , & nous fûmes enveloppez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous appercûmes d'autres vaisseaux exposez au même péril , & nous récon-



nûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Énée, ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non seulement ferme & intrepide, mais plus gai qu'à l'ordinaire; c'étoit lui qui m'encourageoit, je sentoîs qu'il m'inspiroit une force invincible; il donnoit tranquillement tous les ordres pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois; Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent? O si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi; C'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit; Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption viendra peut-être, maintenant il faut se soutenir par le courage; avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent; mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près n'auroient pas manqué, de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au notre, & que la tempête avoit écarté, la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus

qu'ils pourroient le long de leurs bancs pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flotte : Ils poussèrent des cris de joye en nous voyant , comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière ; & pendant que les vents impétueux les poufloient vers l'Afrique , nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet , mais ce que nous cherchions , n'étoit guère moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs ; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fumes-nous arrivés sur ce rivage , que les habitans crurent que nous étions , ou d'autres peuples de l'Isle armés pour les surprendre , ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement ; ils égorgent tous nos compagnons ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste , afin qu'il put sçavoir de nous quels étoient nos desseins , & d'où nous venions. Nous entrons dans la Ville les mains liées derrière le dos , & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel , quand on sçauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste , qui tenant son sceptre d'or en main jugeoit les peuples ; & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère quel étoit nôtre País , & le sujet de nôtre voyage. Mentor se hâta de répondre , & lui dit ; Nous venons des côtes de la grande Hesperie , & nôtre Patrie n'est pas loin de-là ; Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter d'avantage , & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein , ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine , où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai ; O Roi ! faites-

nous mourir plutôt que de nous traiter si indigne-  
ment; sçachez que je suis Telemaque, fils  
du sage Ulysse, Roi des Ithatiens, je cherche  
mon Pere dans toutes les mers; si je ne puis ni le  
trouver, ni retourner dans ma Patrie, ni éviter  
la servitude, ôtez moi la vie que je ne sçaurois  
supporter. A peine eus-je prononcé ces mots,  
que tout le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire  
périr le Fils de ce cruel Ulysse dont les artifi-  
ces avoient renversé la Ville de Troye. O fils  
d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser vô-  
tre sang aux manes de tant de Troyens que  
votre Pere a précipitez sur le rivage du noir Co-  
cyte; vous & celui qui vous mene, vous périrez.  
En même tems un vieillard de la troupe proposa  
au Roi de nous immoler sur le tombeau d'An-  
chise. Leur sang, disoit-il, sera agreable à l'om-  
bre de ce Héros; Enée même, quand il sçaura  
un tel sacrifice, sera touché de voir combien  
vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde.  
Tout le peuple applaudit à cette proposition,  
& on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà  
on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y  
avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit  
allumé: le glaive qui devoit nous percer étoit  
devant nos yeux on nous avoit couronnez de  
fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir  
notre vie. C'étoit fait de nous quand Mentor de-  
manda tranquillement à parler au Roi, il lui  
dit:

O Aceste, si le malheur du jeune Telemaque  
qui n'a jamais porté les armes contre les Tro-  
yens ne peut vous toucher, du moins que vô-  
tre propre intérêt vous touche. La science que  
j'ai acquise des présages, & de la volonté des  
Dieux, ma fait connoître qu'avant que trois  
jours soient écoutez vous serez attaquez par des  
Peuples barbares qui viennent comme un torrent  
du haut des montagnes pour innoñder votre  
Ville, & pour ravager tout votre País: hâtez  
vous de les prévenir, mettez vos peuples sur  
les armes, & ne perdez pas un moment pour  
rétirer au dedans de vos murailles les riches trou-  
peaux que vous avez dans la campagne. Si ma  
prédiction est fausse, vous serez libre de nous  
immoler dans trois jours; si au contraire elle

est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prosperitez. En même-tems il rétarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé, on ne voyoit de tout côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux qui se rétiroient dans la Ville. Les bœufs mugissans & les brebis bélantes venoient en foule, quittant le gras paturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toute part des bruits confus des gens qui se pouissoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans sçavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière, puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez; c'étoient des Hémériens, peuples féroces, avec les Nations qui habitent sur les Monts Nebrodes, & sur le sommet d'Agragas, où regne un hyver que les Zephirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor; J'oublie que vous êtes des Grecs? nos ennemis deviennent nos amis fidelles, les Dieux vous ont envoyez pour nous sauver; je n'attens pas moins de votre valeur, que de la sagesse de vos conseils, hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ce lieu une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un

bouclier , un casque , une épée , une lance. Il range les soldats d'Aceste , il marche à leur tête , & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste quoique plein de courage , ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin ; je le suis de plus près ; mais je ne puis égaler sa valeur , sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par tous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore , & qui entre dans un troupeau de foibles brebis , il déchire , il égorge , il nage dans le sang , & les bergers loin de secourir le troupeau fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares qui esperoient de surprendre la Ville , furent eux-mêmes surpris & déconcertez. Les sujets d'Aceste animez par l'exemple & par les paroles de Mentor ; eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables ; de ma lance je renversai le fils du Roi de ce peuple ennemi : Il étoit de mon âge , mais il étoit plus grand que moi , car ce peuple venoit d'une race de Géants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi ; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse , ni de son air sauvage & brutal , je poussai ma lance contre sa poitrine , & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute , le bruit de ses armes rétentit jusqu'aux montagnes ; je pris ses dépouilles , & je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre , les tailla en pièces , & poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme cheri & inspiré des Dieux.

Aceste touché de reconnoissance nous avertit qu'il craignoit tout pour nous si les vaisseaux d'Enée révenoient en Sicile ; il nous en donna un pour retourner sans retardement en nôtre País ; nous combla de presens , & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit ; mais il voulut nous donner ni un Pilote , ni des rameurs de sa nation , de peur qu'ils ne fussent trop exposez sur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Phe-

niciens , qui étant en commerce avec tous les peuples du monde , n'avoient rien à craindre , & qui devoient ramener le Vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissez en Ithaque. Mais les Dieux qui se joient des desseins des hommes nous réservoient à d'autres dangers.

*Fin du premier Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE SECOND.

---

SOMMAIRE.

*Telemaque raconte qu'il fut pris dans le Vaisseau Tyrien par la Flotte de Sesostris, & emmené captif en Egypte. Il décrit la beauté de ce Pais & la sagesse du Gouverneur de son Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie, que lui-même Telemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis : Que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola en lui aprenant à imiter Apollon qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admette, que Sesostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers qu'il l'avoit rappelé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer en Ithaque ; mais que la mort de ce Roi l'avoit réplongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses Sujets, révoltez & secourus par les Tyriens.*

\*\*\* LES Tyriens par leur fierté avoient irrité contr'eux le Roi Sesostris qui regnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par

le commerce & la force de l'imprénable Ville de Tyr située dans la mer , avoient enflé le cœur de ces peuples ; ils avoient refusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avoit imposé en rêvant de ses conquêtes , & ils avoient fourni des troupes à son frere qui avoit voulu le massacrer à son retour au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sesostris avoit résolu pour abbatre leur orgueil , de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra comme nous commençons à perdre de vûe les montagnes de la Sicile , le port & la terre sembloient fuir derrière nous , & se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une Ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent , & voulurent s'en éloigner , mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres , le vent les favorisoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils abordent , nous prennent , & nous emmènent prisonniers en Egypte.

En vain je lui représentai que nous n'étions pas Phéniciens , à peine daignerent ils m'écouter ; ils nous régarderent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient , & ils ne songerent qu'au Profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil , & nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la Mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos , voisine de la ville de No. De-là nous remontâmes le Nil jusqu'à Memphits.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendu insensible à tous les plaisirs , nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans appercevoir des villes opulentes , des maisons des campagnes agréablement situées , des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se réposer jamais , des prairies pleines de troupeaux , des Laboureurs qui étoient accablez sous le poids



des fruits que la terre épanchoit de son sein, des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi : Il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit il, ô Télémaque, que vous devez regner, & faire la joye de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre Pere : aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches présens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fleaux du genre humain, ils sont craints comme ils le veulent être, mais ils sont haïs, détestez, & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Helas ! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre Patrie ni Penelope, & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise ; mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne sçavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du sage Ulysse, s'écrioit-il ! Quoi donc vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sçachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Ithaque & Penelope. Vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse que la fortune ne peut abattre, & qui dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres ; vous apprend à ne vous décourager jamais ! O s'il

pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté , que son fils ne fait imiter ni sa patience ni son courage , cette nouvelle l'accableroit de honte , & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si longtemps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joye & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte , où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille Villes. Il admiroit la bonne police de ces villes , la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche , la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéissance , au travail , à la sobriété ; à l'amour des arts ou des lettres , l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion , le désintéressement , le desir de l'honneur , la fidélité pour les hommes , & la crainte pour les Dieux que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux , me disoit-il sans cesse , le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples , & qui trouve le sien dans sa vertu ! il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte , c'est celui de l'amour. Non - seulement on lui obéit ; mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs ; chacun , bien loin de vouloir s'en défaire , craint de le perdre , & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disois Mentor , & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur ; à mesure que ce sage ami me parloit aussi-tôt que nous fumes arrivés à Memphis ville opulente & magnifique , le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thebes pour être présentés au Roi Sesostris , qui vouloit examiner les choses par lui-même , & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil ; jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes où habitoit ce grand Roi. Cette Ville nous parut d'une étendue immense , & plus peuplée que les plus florissantes Villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des rues , pour le cours des eaux ; pour la commodité des bains pour la culture des arts ,

& pour la sûreté publique. Les Places sont ornées de fontaines & d'obélisque; les temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le Palais du Prince est lui seul comme une grande Ville, on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramide & obélisque, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massif.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvez dans un navire Venicien. Il écouloit chèque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avoient eu des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être Roi, que pour faire du bien à ses Sujets qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'il apprenoit quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des manières des peuples éloignez. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or: il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice; il se délassoit le soir à écouter des hommes sçavans, ou à converser avec les plus honnêtes gens qu'il sçavoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses Sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse, il me demanda ma Patrie & mon nom; nous fumes étonnez de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis; O grand Roi! vous n'ignorez pas le siège de Troye qui a duré dix ans, & sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grece, Ulyse mon Pere a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette Ville. Il erre sur toutes les mers sans pouvoir réttouver l'Isle d'Ithaque qui est son Royaume; je le cherche, & un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma Patrie. Ainsi puissent les

Dieux vous conserver à vos enfans , & leur faire sentir la joye de vivre sous un si bon Pere.

Sesostris continuoit à me régarder d'un œil de compassion: mais voulant sçavoir si ce que je disois étoit vrai il nous renvoya à un de ses Officiers qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau , si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens : dit le Roi , il faut doublement les punir pour être nos ennemis , & plus encore pour avoir voulu nous trahir par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs , je veux qu'on les traite favorablement , & qu'on les renvoye dans leurs Païs sur un de mes Vaisseaux , car j'aime la Grèce , plusieurs Egyptiens y ont donné des Loix , je connois la vertu d'Hercule , la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse ; mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire , avoit l'ame aussi corrompue & aussi artificieuse que Sesostris étoit sincère & généreux. Cet Officier se nommoit Methophis , il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre : & comme il vit que Mentor répondit avec plus de sagesse que moi , il le régarda avec aversion & avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous sépara : & depuis ce tems-là je ne sçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Methophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément , il pourroit nous faire dire des choses contraires , sur tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses , & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité , mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens pour nous faire ses esclaves. En effet , malgré notre innocence , & malgré la sagesse du Roi , il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les Rois sont-ils exposez ? Les plus sages mêmes sont souvent surpris. Des hommes artificieux & intéressés les environnent , les bons se retirent , parce qu'ils ne sont ni empressez ni

flateurs ; les bons entendent qu'on le cherche , & les Princes ne sçavent guère les aller chercher. Au contraire les méchans sont hardis , trompeurs , empressez à s'insinuer & à plaire , adroits à dissimuler : prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celui qui regne. O ! qu'un Roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans ! il est perdu s'il ne repousse la flatterie , & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faisois dans mon malheur , & je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les Montagnes du désert d'Oasias avec ses esclaves , afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit Calypso interrompit Telemaque , disant : Et bien , que fites vous alors vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Telemaque répondit , Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude & la mort ; il fallut être esclave , & puiser , & pour ainsi dire , toutes les rigueurs de la fortune , il ne me restoit plus aucune espérance , & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer ; Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens , & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux. On y voyoit des sables brûlans au milieu des plaines ; des neiges qui ne fondent jamais , & qui font un hyver perpetuel sur le sommet des montagnes ; & on trouve seulement pour nourrir les troupeaux , des pâturages parmi les rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées , les vallées y sont si profondes , qu'à peine le Soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce Pais , que des Bergers aussi sauvages que le Pais même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur , & les jours à suivre un troupeau , pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave , qui espérant d'obtenir sa liberté , accusoit sans cesse les autres , pour faire valoir à son maître son zèle & son attachement à ses intérêts. Cet

esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion : la douleur me pressant : j'oubliai un jour mon troupeau , & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort , ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit , les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne , les vents rétenoient leurs halaines , une voix mugissante sorti de la caverne , & me fit entendre ces paroles ; Fils du sage Ulysse , il faut que tu deviennes comme lui , grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux , ne sont guère dignes de l'être ; la mollesse les corrompt , l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux , si tu surmontes tes malheurs , & si tu ne les oublies jamais ! Tu réverras Ithaque & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes , souviens-toi que tu as été foible , pauvre souffrant comme eux , prends plaisir à les soulager , aime ton peuple , déteste la flatterie , & sçache que tu seras grand qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur : elles y firent renaître la joye & le courage , je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête , & qui glace le sang dans les veines , quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille , j'adorai à genoux , les mains levées vers le Ciel , Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme , la sagesse éclairoit mon esprit , je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions , & pour arrêter l'impetuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du désert , ma douceur ma patience , mon exactitude appaisèrent enfin le cruel Butis , qui étoit en autorité sur les autres esclaves , & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude , je cherchois des livres ; car j'étois accablé de tristesse faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit & le soutenir. Heu-

reux , disois-je ; ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens , & qui sçavent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant , & qui se plaisent à cultiver leurs esprits par les sciences ? En quelque endroit que la fortune ennemie les jette , ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices , est inconnu à ceux qui sçavent s'occuper par quelque lecture ! Heureux ceux qui aiment à lire , & qui ne sont point comme moi privés de la lecture. Pendant que ces pensées vouloient de mon esprit , je m'enfonçai dans une sombre forêt , où j'aperçûs tout-à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé , une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture , sa taille étoit haute majestueuse , son teint étoit encore frais & vermeil ; les yeux vifs & perçans , sa voix étoit douce , ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si vénérable vieillard ? il s'appelloit Termosiris ; il étoit Prêtre d'Appollon qu'il servoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié , nous nous entretenons ; il racontoit si bien les choses passées , qu'on croyoit les voir : mais il les racontoit courtement & jamais ses histoires ne m'ont lassé ; Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes & les dessein dont ils sont capables. Avec tant de prudence il étoit gai , complaisant , & la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée , aussi aimoit-il les jeunes gens , lorsqu'il étoient dociles , & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bien-tôt il m'aima tendrement , & me donna des livres pour me consoler ; il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent ; mon Père , les Dieux qui m'ont ôté Mentor , ont eû pitié de moi , ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme semblable à Orphée ou à Linus , étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit fait , & me donnoit ceux de

plusieurs excellens Poètes favorisez des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater & lécher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser au tour de lui; les arbres mêmes paroissoient émus, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens; il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigne de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & le perça de ses flèches. Aussi-tôt le Mont-Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faisoient gémir les cavernes de la terre & des abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise, quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les Troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne sçavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bien-tôt Apollon montra à tous les Bergers



les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne , les parfums qui répand , & la verdure qui naît , sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Été, où les Zéphirs rafraichissent les hommes , & où la rosée défaltere la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorez dont l'Automne récompense les travaux des laboureurs , & le repos de l'hyver pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons , ou les rivières font mille détours au milieu des riantes prairies. Il apprit aussi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre , quand on sçait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bien-tôt les bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois , & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les Palais dorez. Les jeux , les ris , les graces , suivoient partout les innocentes Bergeres. Tous les jours étoient des Fêtes ; on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux , ou la douce halaine des Zéphirs qui se joüoient dans les rameaux des arbres , ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher , ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course , & à percer de flèches les daims , & les cerfs ; les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers, cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire , & rappellerent Appollon dans l'Olympe.

Mon Fils , cette Histoire doit vous instruire ; puisque vous êtes dans l'état où fut Appollon , défrichez cette terre sauvage , faites fleurir comme lui le désert , apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie , adoucissez les cœurs farouches , montrez leur l'aimable vertu , faites leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour , mon fils , un jour , les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois , vous font regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé , Termosiris me donna une flûte si douce , que les échos de ces montagnes

qui la firent entendre de tous côtez ; attirerent bien-tôt au tour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me sentoît émû , & comme hors de moi même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers & une partie des nuits , à chanter ensemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux , étoient suspendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons , il sembloit que ces déserts n'étoient plus rien de sauvage , tout y étoit doux & riant ; la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon , où Termosiris étoit Prêtre ; les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergers y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs , & portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrez. Après le sacrifice nous faisons un festin champêtre nos plus doux mets étoient du lait de nos chèvres & de nos brebis , que nous avons soin de traire nous-mêmes , avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains , tels que les dattes , les figues & les raisins ; nos sièges étoient des gazons , nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers , c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau ; déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette ; je m'avance hardiment le lion herisse sa crinière , me montre ses dents & ses griffes , ouvre une gueule sèche & enflammée , ses yeux paroissent pleins de sang & de feu , il bâte ses flancs , avec sa longue queue , je le terrasse ; la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu selon la coutume des Bergers d'Egypte , l'empêcha de me déchirer , trois fois je l'abbatis , trois fois il se releva ; il pouffoit des mugissemens qui faisoient rétentir toutes les forêts. Enfin je l'étoufai entre mes bras & les Bergers témoins de ma victoire , voulurent que je me revetisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action , & celui du beau

changement de tous nos Bergers, se répandit dans toute l'Égypte, il parvint même jusqu'aux oreilles de Sesostris. Il sçût qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ses déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses; & pour ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écoûta avec plaisir, & découvrit que Metopphis l'avoit trompé par avarice; il le condamna à une prison perpétuelle, & lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. O! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au dessus du reste des hommes: souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande, chacun est intéressé à le tromper, chacun sous une apparence de zèle cache son ambition. On fait semblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne, on l'aime si peu que pour obtenir ses faveurs on le flâte & on le trahit.

Ensuite Sesostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque, avec des vaisseaux & des troupes, pour délivrer Penelope de tous ses amans. La flotte étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus rabaissez. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien révenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore révoir Mentor, quoiqu'il eut été emmené dans les Païs les plus inconnus de l'Éthiopie. Pendant que je rétarfois un peu mon départ, pour tâcher d'en sçavoir des nouvelles, Sesostris qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans de nouveaux maux.

Toute l'Égypte parut inconsolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient; Jamais l'Égypte n'eut un si bon Roi; Jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux! Il falloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais;

pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sesostris ? Les jeunes gens disoient ; L'espérance de l'Egypte est détruite , nos peres ont été heureux de passer leur vie sous un si bon Roi ! pour nous , nous ne l'avons vû que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funeraillles du Roi , pendant quarante jours les peuples les plus réculéz y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sesostris , chacun vouloit en conserver l'image. Plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte , c'est que son fils Bacchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers , ni curiosité pour les sciences , ni estime pour les hommes vertueux , ni amour pour la gloire. La grandeur de son pere avoit contribué à le rendre si indigne de regner : il avoit été nourri dans la mollesse & dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes , croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui , & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions , qu'à dissiper les trésors immenses que son pere avoit ménagés avec tant de soin , qu'à tourmenter les peuples & qu'à sucer le sang des malheureux , enfin qu'à suivre le conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnoient , pendant qu'il écartoit avec mepris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pere. C'étoit un monstre & non pas un Roi ; toute l'Egypte gémissoit : & quoique le nom de Sesostris , si cher aux Egyptiens , leur fit supporter la conduite lâche & cruelle de son fils , le fils couroit à sa perte , & un Prince si indigne du trône ne pouvoit long-tems regner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la Mer auprès de Peluse , où notre embarquement devoit se faire , si Sesostris ne fut pas mort. Metophts avoit eu l'adresse de sortir de prison , & de se rétablir auprès du nouveau Roi ; il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrâce que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Termophts m'a-

voit prédit , & tout ce que j'avois entendu dans la caverne , ne me paroïssoit plus songe. J'étois abîmé dans la plus amère douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agitez par la tempête , qui étoient en danger d'être brisez contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage , j'enviois leur sort. Bientôt disois-je à moi-même , ils finiront les malheurs de leurs vies , ou ils arriveront en leur País. Hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles , j'apperçûs comme une forêt de mutes de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient , l'onde étoit écumante sous les rames innombrables. J'entendois de toute parts des cris confus , j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes , & d'autres qui sembloit aller au devant de cette flotte qu'on y voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie , & les autres de l'Isle de Chypre , car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets , & allumé la guerre civile ; je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appelé à leurs secours les étrangers , après avoir favorisé leur descente , attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple : il paroïssoit comme le Dieu Mars , des ruisseaux de sang couloient au tour de lui : les roues de son char étoient teintes d'un sang noir , épais & écumant , à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune Roi bien fait , vigoureux , d'une mine haute & fière , avoit dans ses yeux la fureur & le désespoir , il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : son courage le poussoit au hazard , & la sagesse ne

modéroit pas sa valeur. Il ne sçavoit ni modérer ses fautes , ni donner des ordres précis , ni prévoir les maux qui le menaçoient , ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie , ses lumières égaloient son courage , mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flâterie son beau naturel. Il étoit enivré de la Puissance & de son bonheur : il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux. La moindre résistance enflâmoit sa colère ; alors il ne raisonnoit plus , il étoit comme hors de lui-même , son orgueil furieux en faisoit une bête farouche , sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoit en un instant , ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir , il n'aimoit plus que ceux qui flâtoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts , & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis , mais enfin il fut accablé ; je le vis périr , le dard d'un Phénicien perça sa poitrine , les rênes lui échaperent des mains , il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un Soldat de l'Isle de Cypre lui coupa la tête , & la prenant par les cheveux , il la montra comme un triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang ; les yeux fermez & éteins , ce visage pâle & défiguré ; cette bouche entr'ouverte , qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées , cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; & si jamais les Dieux me faisoient regner , je n'oublierois point un si funeste exemple , qu'un Roi n'est digne de commander , & n'est heureux dans sa puissance , qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public , de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.



LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE TROISIEME.

---

SOMMAIRE.

*Telemaque raconte que le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers Tyriens , lui-même Telemaque fut emmené à Tyr sur le Vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne , que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi , dont il falloit craindre la cruelle avarice ; qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr , & qu'il alloit s'embarquer sur un Vaisseau Cyprien pour aller par l'Isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger , & voulut le faire prendre ; qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé pour faire mourir en sa place un jeune homme dont le mépris l'avoit irritée.*

\*\*\*\*\* ALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus ,  
C \*\*\*\*\* étoit de voir que Telemaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipi ta-

tion, & en manquant de docilité pour le sage Mentor, elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme; qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque, il me tarde de sçavoir comment vous sortites de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Telemaque reprit ainsi son discours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidèles au Roi, étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres; on établit un autre Roi nommé Termotis. Les Phéniciens avec les Troupes de l'Isle de Cypre; se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens, je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la Tour, je m'embarquai avec les autres, & l'espérance commença à réluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles; les rameurs fendoient les ondes écumanantes la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers pouissoient des cris de joye, les rivages de la mer s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'applanissoient peu à peu. Nous commençons à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans, ses rayons doroiént le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horison, & tout le Ciel peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eut renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoissoit. Narbal qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je, mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie; j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien, c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal! Je lui par-



lai ainsi ; Je suis Telemaque fils d'Ulyffe , Roi d'Ithaque en Grece ; mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiégé la ville de Troye mais les Dieux ne lui ont pas accordé de révoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pais , la fortune me persecute comme lui ; vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens , & de retrouver son pere.

Narbal me régardoit avec étonnement , & il crut appercevoir en moi je ne sçai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel , & qui n'est point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincère & généreux , il fut touché de mon malheur , & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand péril.

Telemaque , je ne doute point , me dit-il , de ce que vous me dites , & je ne sçauois en douter ; la douceur & la vertu peintes sur votre visage , ne me permettent pas de me défier de vous. Je sens même que les Dieux que j'ai toujours servis vous aiment , & qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils ; je vous donnerai un conseil salutaire ? & pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point , lui dis-je , que j'aye aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier. Quoique je sois si jeune , j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret , & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pû , me dit-il , vous accoutumer au secret dans une aussi grande jeunesse ? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité , qui est le fondement de la plus sage conduite , & sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse , lui dis je , partit pour aller au siège de Troye , il me prit sur ses genoux & entre ses bras ( c'est ainsi qu'on me l'a raconté ) après m'avoir baisé tendrement , il me dit ces paroles , quoique je ne pusse les entendre ; O mon fils ! que les Dieux me préservent de te révoir jamais ; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé , de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes enne-

te puissent écraser aux yeux de ta mere & aux miens , si tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t'il , je vous laisse ce fils qui m'est si cher , ayez soin de son enfance ; si vous m'aimez ; éloignez de lui la pernicieuse flâterie , enseignez lui à se vaincre , qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre , qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste , bienfaisant , sincère & fidèle à garder le secret. Quiconque est capable de mentir , est indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne sçait pas se taire , est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles , parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent , & qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je me les rédis souvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois encore dans la plus tendre enfance , & ils me confioient déjà toutes les peines qu'ils ressentoient , voyant ma mere exposée à un grand nombre de temeraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit deslors comme un homme raisonnable & sûr. On m'entretenoit secrètement des plus grandes affaires ; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendans. J'étois ravi qu'on eut en moi cette confiance ; par-là je me croyois déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abusé , jamais il ne m'est échappé une seule parole qui peut découvrir le moindre secret , souvent les prétendans tâchoient de me faire parler , espérant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important , ne sçauroit pas se rétenir. Mais je sçavois bien leur répondre sans mentir , & sans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit ; Vous voyez Telemaque la puissance des Phéniciens ; ils sont redoutables à toutes les Nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusques aux Colonnes d'Hercule , leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sesostris , qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer , eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées

qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude. Nous réprimés notre liberté. La Morr ne laissa pas à Sesostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avons tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance ; mais sa puissance passant entre les mains de son fils dépourvû de toute sagesse , nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet , les Egyptiens , bien loin de rentrer les armes à la main dans notre Pays pour nous subjuguier encore une fois , ont été contraints de nous appeler à leurs secours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens.

Mais pendant que nous délivrons les autres , nous sommes esclaves nous-mêmes. O Telemaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre Roi ; il les a trempées ces mains cruelles dans le Sang de Sichée mari de Didon sa sœur. Didon plein de desirs de la vengeance s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une soif insatiable de richesse , se rend de plus en plus misérable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyrque d'avoir de grands biens ; l'avarice le rend déshant , soupçonneux , cruel , il persecute les riches , & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices & ses infamies ; la vertu le condamne , il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite , l'inquiète , le ronge , il a peur de son ombre il ne dort ni nuit ni jour ; les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux ; est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne , & craint toujours de perdre ; il se tourmente pour gagner. On ne le

voit presque jamais, il est seul, triste ; abattu au fond de son Palais : ses amis mêmes n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nuës & des piques levées au tour de sa maison. Trente chambres qui se communiquent les unes aux autres & dont chacune a une porte de fer avec six gros verrouils, sont le lieu où il se renferme ; on ne sçait jamais dans laquelle de ces chambres il couche , & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même , de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaisirs , ni l'amitié encore plus douce : si on lui parle de chercher la joye , il sent qu'elle fuit loin de lui , & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche , ils sont sans cesse errans de tous côtez ; il prête l'oreille au moindre bruit , & se sent tout émû , il est pâle & défait , & les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait il soupire , il tire de son cœur de profonds gémissemens , il ne peut cacher les rémords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoutent ; ses enfans loin d'être son espérance sont le sujet de sa terreur, il en fait ses plus dangereux ennemis ; il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé , qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie , le fera perir ! Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui , se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux , quoiqu'il m'en coûte , je serai fidele au Roi qu'il m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie , & même que de manquer à le défendre. Pour vous , ô Telemaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulisle ; il esperoit qu'Ulisle retournant à Ithaque , lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter , & il vous tiendroît en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr , je suivis le conseil de Narbal , & je reconnus la verité de tout ce qu'il m'a raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se put rendre aussi miserable

que Pygmalion me le paroïssoit.

Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi , je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux , il a sçu y parvenir par les richesses & par une autorité absolüe ; il possède tout ce qu'il peut desirer , & cependant il est misérable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit Berger , comme je l'étois , il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne , & en jouïroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes , il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable , puisqu'il n'ose y toucher : mais il jouïroit librement des fruits de la terre , & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut , mais il s'en faut bien qui le fasse. Il fait tout ce que veulent ses passions féroces , il est toujours entraîné par son avarice , par sa crainte & par ses soupçons ; il paroît être maître de tous les autres hommes ; mais il n'est pas maître de lui-même : car il a autant de maîtres & de boureaux qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir car on ne le voyoit point , & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes , où il s'étoit mis lui-même comme en prison , se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sesostris si doux ; si accessible , si affable , si curieux de voir les étrangers , si attentif à écouter tout le monde , & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Sesostris , dis-je , ne craignoit rien , & n'avoit rien à craindre , il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours exposé à une mort funeste , même dans son Palais inaccessible , au milieu de ses Gardes : au contraire le bon Roi Sesostris étoit en sûreté au milieu de la foule des peuples , comme un bon pere dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypres qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre

les deux peuples : Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté ; il me fit passer en ré-vûë parmi les soldats Cypriens , car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres fautes. Le défaut des Princes trop faciles & inappliquez , est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne sçavoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement ; aussi n'avoit-il jamais vû de gens de bien , car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs ; il avoit vû depuis qu'il étoit sur le trône , dans les hommes dont il s'étoit servi , tant de dissimulation , de perfidie & de vices affreux déguisez sous les apparences de la vertu , qu'il régardoit tous les hommes sans exception , comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincère sur la terre ; ainsi il régardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu , il ne se donnoit pas la peine d'en chercher un autre , comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarez , parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour révenir à moi , je fus confondu avec les Cypriens , & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert , il lui en eut coûté la vie & a moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable , mais les vents contraires nous rétinent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célèbres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville , qui est au milieu de la mer dans une Ile. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité , par les fruits exquis qu'elle porte , par le nombre des Villes & des Villages qui se touchent presque ; enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brulans du midi , elle est rafraichie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce Pays est au pied du Liban ,

Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les aïtres ! une glace éternelle couvre son front : des fleuves pleins de neiges tombent comme de torrens des pointes de rochers qui environnent sa tête. Au dessous on voit une vaste forêt de cedres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nuës, cette forêt a sous les pieds des gros pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer des tauraux qui mugissent, les brébis qui bêlent avec leurs rendres agneaux : bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit ou dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin ; le Printems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midy qui sèche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers. Quand on entre dans cette Ville, on croit d'abord que ce n'est point une Ville qui appartienne à un peuple particulier, mais quelle est la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands moles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mats de navires, & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Cytoyens s'appliquent au commerce ; & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez du fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux ; cette double teinture est si vive que le tems ne peut l'effacer ; on s'en sert pour les laines fines qu'on réhausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peu-

ples jusqu'au détroit des Gardes , & ils ont même pénétré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge , & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les Isles inconnues de l'or , les parfums , & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande Ville où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les Villes de la Grece , des hommes oisifs & curieux , qui vont chercher des nouvelles dans la Place publique , ou regarder les étrangers qui arrivent sur le Port. Les hommes sont occupez à décharger leurs vaisseaux à transporter leurs marchandises ou à les vendre , à ranger leurs magasins , & à tenir leur compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais ; ou de filer les laines , ou de faire des dessein de broderie , ou déployer les riches étoffes.

D'où vient , disois-je , Narbal , que les Phéniciens se sont rendu les maîtres du commerce de toute la terre , & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez , me répondit il , la situation de Tyr est heureuse pour le commerce ; c'est notre Patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers ( s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité ) qui domptèrent les flots long-tems avant l'âge des Typhis , & des Argonutes tant vantez dans la Grece. Ils furent , dis-je , les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes , qui sonderent les abîmes de la mer qui observent les astres loin de la terre , suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens : enfin , qui réunirent tant de peuples que la mer avoient séparés. Les Tyriens sont , industrieux , patiens , laborieux , propres , sobres ménagers : ils ont une exacte police , ils sont parfaitement d'accord entr'eux ; jamais peuple n'a été plus constant , plus sincère , plus fidèle , plus sûr , plus commode à tous les étrangers.

Voilà , sans aller chercher d'autre cause , ce qui



leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur Port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entre eux ; s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oisiveté ; si les premiers de la Nation méprisoient le travail & l'économie ; si les arts cessoient d'être en horreur dans leur Ville ; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils alteroient tant soit-peu les règles d'un commerce libre : s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune selon son genre, vous verrez bien-tôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ichaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers faites leurs trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laissez jamais entraîner, ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, & de sçavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : souffrez même quelque chose d'eux, craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les règles du commerce, qu'elles soient simples & faciles ; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement ; punissez sévèrement la fraude, & même la négligence ou le faste des Marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûes. Il est plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources, si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retiennent insensiblement, & ne reviennent plus, par

ce que d'autres peuples , profitant de votre imprudence les attirent chez eux , & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vû , mon cher Telemaque avant le regne de Pygmalion , vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr , en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ses sujets. Au lieu d'ouvrir selon notre ancienne coutume les portes à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté , il veut sçavoir le nombre des vaisseaux qui arrivent , leur país , le nom des hommes qui y sont , leur genre de commerce , la nature & le prix de leur marchandise , & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis , car il use de supercherie pour surprendre les Marchands , & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les Marchands qu'il croit les plus opulens ; il établit sous divers prétexte de nouveaux impôts ; il veut entrer lui-même dans le commerce , & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les Etrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autre fois si connu ; & si Pygmalion ne change de conduite , notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer , car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons , me répondit-il , les forêts du Liban qui nous fournissent les bois de vaisseaux , & nous les réservons avec soin pour cet usage , on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux , nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment ; lui disois-je ; avez-vous-pû trouver ces Ouvriers ! il me répondit ; Ils se sont formez peu à peu dans le País. Quand on récompense bien ceux qui

excellent dans les Arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux Arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les Arts & dans les Sciences utiles à la navigation. On considère un bon Géomettre ; on estime fort un habile Astronome, on comble de bien un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire il est bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sûres & proportionnées à leur service : on les nourrit bien, on a soin d'eux quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'il périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille : on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame & à rendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien ; la soumission des inférieurs ne suffit pas ; il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leurs avantages dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi qui alloient nuit & jour par toute la Ville ; mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le Port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion.

qui dit Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amenez un étranger qui passe pour Cyprien ; le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel País il est, vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que le Tyrien avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eut jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris & effrayé, répondit ; Je vais chercher cet étranger qui est de l'Isle de Cypre. Mais quand il eût perdu de vûe cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Telemaque ; nous sommes perdus. Le Roi que sa défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous êtes de l'Isle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Telemaque, que je vous mene au Palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere, & peut-être que le Roi sans approfondir davantage vous laissera partir. Je ne vois point d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : laissez périr un malheureux que le destin veut perdre, je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne sçaurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'il le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit ; Ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner ; il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux inno-

cens; il n'a trompé le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme, qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les Dieux, & se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer, ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sçauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr; nous serons en mourant les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tâche à une longue vie; la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit! Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fut si funeste?

Nous demeurâmes long-tems dans cette espèce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine; c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse; elle joignit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit, elle étoit enjouée, flateuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit comme Syrenes un cœur cruel & plein de malignité; mais elle sçavoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit sçu gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle; avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guères moins funestes que son infame avarice, mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui dans le tems même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien nommé Ma-

lachon , d'une merveilleuse beauté ; mais mou , effeminé , noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint , qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur les épaules , qu'à se parfumer , qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe ; enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit , elle l'aima , & en devint furieuse. Il la méprisa , parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignoit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi Astarbé se sentant méprisée , s'abandonna à son ressentiment. Dans son Désespoir , elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le Roi faisoit chercher & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet , elle le persuada à Pygmalion , & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux , & qu'il ne sçavoit point les discerner , il n'étoit environné que de gens interessez , artificieux , prêts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé , & ils lui aidèrent à tromper le Roi , de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon , quoique connu pour Crétois dans toute la ville , passa pour le jeune étranger que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en prison.

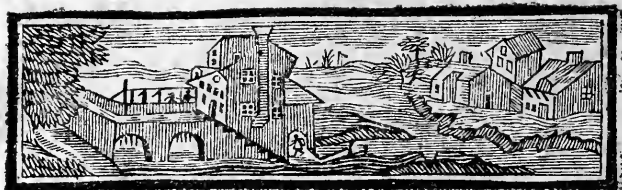
Astarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi , & ne découvrit son imposture , envoya en diligence à Narbal cet Officier qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au Roi quel est votre étranger ; elle ne vous demande que le silence ; & elle sçaura bien faire en sorte que le Roi soit content de vous ; cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte , afin qu'on ne le voit plus dans la Ville. Narbal ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie & la mienne , promit de se taire , & l'Officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit , s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompensent notre sincérité , & qui ont un soin si touchant de ceux qui hazardoient

tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, & l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, & s'abandonne à des scelerats : il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent d'un mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux Vaisseaux de Cypré. Les Dieux se déclarèrent s'écria Narbal ; ils veulent mon cher Telemaque, vous mettre en sûreté ; fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ? Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous : mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie : il faut mourir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines, n'importe pourvû que je dise toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Telemaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder les plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tâche jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Penelope, délivrez-là de ces téméraires Amans ? que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser la sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevez ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau : il demeura sur le rivage ; & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir.



LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

*Calypso interrompt Telemaque, pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, & lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Telemaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Venus & Cupidon contre qui Minerve le protegeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui même le gouvernail, parce que les Cyriens étoient noyez dans le vin: qu'à son arrivée dans l'Isle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux: mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant au même lieu, avoit réuni les deux Grecs, & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les mener en Crette; & que dans ce trajet, ils avoient vu ce beau spectacle d'Amphitrite, trainée dans son char par des chevaux marins.*

\*\*\* A L Y P S O., qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les aventures de Telemaque, l'interrompt pour lui faire prendre quelque repos.



Il est tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joye ; goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entrouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil sortans de l'ombre amère répandront les flâmes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Telemaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre pere n'a égalé votre sagesse & votre courage. Ni Achilles, vainqueur d'Hector, ni Thésée revenu des Enfers, ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! quelle sera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sçai, & de vous demander ce que je ne sçai pas encore ! Allez, mon cher Telemaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous enivrer des songes légers, qui voltigeans autour de vous flattent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Telemaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux ; l'une de lion pour Telemaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer les yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Telemaque ; Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné,

vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre industrie vous ont tiré ; par-là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage son cœur : & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son Isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? l'amour d'une vaine gloire, vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires ; & à vous apprendre qu'elle étoit la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-tems sans rien dire, elle vous a engagé à vous expliquer tout ce qu'elle desire ; sçavoir, tel est l'art des femmes flâteuses & passionnées. Quand est-ce, ô Telemaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous sçaurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il vous est utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous pardonner rien, je suis le seul qui vous connois, & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre Pere ?

Quoi donc, répondit Telemaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur. Plaise aux Dieux que le votre puisse s'en préserver.

Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton modéré & docile ; il n'est plus tems, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures ; elle en sçait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sçait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter ; achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Telemaque reçut avec amitié un si bon conseil & ils se couchèrent.

Aussi-tôt que Phœbus eut répandu ses premiers rayons sur la terre , Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nymphes dans le bois , éveilla Telemaque. Il est tems , lui dit-il , de vaincre le sommeil : allons , retournez à Calypso , mais défiez-vous de ces douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poison flatteur de ses loüanges. Hier elle vous élevoit au dessus de votre sage pere , de l'invincible Achile , du fameux Thésée ; d'Hercule devenu immortel. Sentirez-vous combien cette loüange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sçachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loüe qu'à cause qu'elle vous croit foible & assez vain pour vous laisser tromper par des loüanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles , ils allerent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en le voyant , & cacha sous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloit son cœur ; car elle prévoyoit que Telemaque conduit par Mentor lui échapperait de même qu'Ulysse. Hâtez-vous dit-elle , mon cher Telemaque , de satisfaire ma curiosité ; j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie ; & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage , & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes ; à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Telemaque , & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence s'épanchoient pour prêter l'oreille , & faisoient une espèce de demi cercle pour mieux écouter ; & pour mieux voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachés sur le jeune homme. Telemaque baissant les yeux , & rougissant avec beaucoup de grace , reprit ainsi la suite de son histoire : A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles , que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens , dont j'ignorois les mœurs , je me résolus de me taire , de remarquer tout , & d'observer toutes les règles de la discretion pour ga-

gner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir : mes sens étoient liez & suspendus ; je goutois une paix & une joye profonde qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus qui fendoit les nuës dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle sortit l'écume de l'ocean, & qu'elle ébloüit les yeux de Japiter même. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'au près de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule ; & me nommant par mon nom, prononça ces paroles ; Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bien-tôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les ris & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes Autels, là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déeses, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'aperçûs l'enfant Cupidon, dont les petites aïles s'agitant, le faisoient voler au tour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces & l'enjoüement de l'enfance, il avoit je ne sçai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il me rioit en me regardant, son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de Majesté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici temeraires Enfants ; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux les honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'amour

irrité s'envola . & Venus remontant vers l'Olympe , je vis long-tems son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or & d'azur , puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre , je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs Elysées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit ; fuyez cette cruelle terre , cette Isle empestée , où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler , & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis , je me voulois jeter à son col pour l'embrasser ; mais je sentoie que mes pieds ne pouvoient se mouvoir , que mes genoux se déroboient sous moi ; & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor , cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. dans cet effort je m'éveillai , & je sentis que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs , & de défiance contre moi-même , pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur , fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie , & qu'ayant passé les ondes du Stix , il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes , répondis-je , ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui est sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau , s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames ; le Pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail , & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée ; lui & tous les autres troublés par la fureur de Bacus , chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon , des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer , une soudaine tempête troubla le Ciel & la mer. Les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du navire qui gémissoit sous leurs coups.

Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irritez se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaisirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres; ni pour les taire. Il me parut que je devois en sauvant ma vie; sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayez; je leur fis abaisser les voiles: ils ramerent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies, ils me régardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'Isle de Cypré au mois du Printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse; car elle semble animer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Isle, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches & paresseux, mais qui inspiroient un amour enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agréable étoit presque inculte, tant les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées qui alloient en chantant les louanges de Venus, se dévouer à son temple: la beauté, les graces, la joye, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées, on n'y voyoit point une noble simplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus

grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousies entr'elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse : elle en a plusieurs dans cette Isle ; car elle est particulièrement adorée à Cithere, à Idalie & à Paphos ; C'est à Cithere que je fus conduit. Le Temple est tout de marbre ; c'est un parfait Poristile ; les colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très majestueux ; au dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime ; on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des génisses & des taureaux ; on n'y répand jamais leur sang ; on présente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en offre aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tâche ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriferantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espèce de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les Colonnes du Temple sont ornées de festons pendans ; tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or, un bois sacré de mirthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victi-

mes aux Prêtres , & qui osent allumer le feu des Autels ; mais l'impudence & la dissolution des-honnorent un Temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois ; mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sçai quelle inclination pour le désordre ; on se mocquoit de mon innocence ; ma rétenüe & ma pudeur servoient de joiet à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions , pour me tendre des pièges , & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentoisois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois récûë ne me soutenoit presque plus , toutes mes bonnes résolutions s'évanoüissoient , & je ne me sentoisois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde & rapide ; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpez , & s'il ne peut se reposer sur le rivage , il se laisse enfin peu à peu , & sa force l'abandonne , ses membres épuisez s'engourdissent , & le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir , mon cœur tomboit en défaillance , je ne pouvois plus rappeler ni ma raison , ni le souvenir des vertus de mon pere. Le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux Champs Elizées , achevoit de me décourager ; une secrète & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déjà le poison flâteur qui se glissoit de veine en veine , & qui pénétoit jusqu'à la moëlle de mes os. Je pouissois néanmoins encore de profonds sôûpirs , j'e versois des larmes amères ; je rougissois comme un lion dans ma fureur. O ! malheureuse jeunesse , disois-je ! O Dieux qui vous joüez cruellement des hommes , pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un tems de folie ou de fièvre ardente ? O ! que ne suis-je couvers de cheveux blancs , courbé & proche du tombeau comme Lâerte mon Ayeul ? La mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois je ainsi parlé , que ma douleur s'adoucissoit , & que mon cœur enyvré d'une



seule passion se couvoit presque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble je courois errant çà & là dans le sacré bocage, semblable à une Biche que le chasseur a blessée, elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit par tout, elle porte par tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce Bois la figure du sage Mentor; mais son visage parut, si pâle, si triste & austère, que je n'en pus ressentir aucune joye. Est-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance: Est-ce vous! Quoi donc! Est-ce vous même? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? Est-ce vous, Mentor? N'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des âmes heureuses qui jouissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elisées? Parlez Mentor, vivez-vous encore! Suis-je assez heureux pour vous posséder ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En disant ces paroles, je courois vers lui tous transporté jusqu'à perdre la respiration; il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux? vous le sçavez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens je l'embrasse, mon cher Mentor: c'est ainsi que je m'écriai; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à son col sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec les yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis: Hélas! d'où venez-vous, En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence? & que ferois-je maintenant sans vous? mais sans répondre à mes questions; Fuyez me dit-il, d'un ton terrible, Fuyez hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poison; l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infâme, qui est le plus horrible des

maux sorti de la boîte de Pandore , amoilfit les cœurs , & ne souffre ici aucune vertu. Fuyez , que tardez-vous ? ne régardez pas même derrière vous en fuyant ? effacez jusqu'au moindre souvenir de cette Isle execrable.

Il dit , & aussi-tôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux , & qui me laissoit voir la pure lumière ; une joye douce & pleine d'un ferme courage rénaissloit dans mon cœur , cette joye étoit bien différente de cette autre joye molle & folâtre dont mes sens avoient été empoisonnez ; l'une est une joye d'yvresse & de trouble , qui est entrecoupée de passions furieuses , & de cuisans rémords ; l'autre est une joye de raison qui a quelque chose de bienheureux & de céleste , elle est toujours pure & égale , rien ne peut l'épuiser , plus on s'y plonge , plus elle est douce ; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joye , & je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux , disois-je , les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ? Peut-on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit , Il faut que je vous quitte , je pars dans ce moment ; il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc ; lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper , je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles ; je le tenois serré de toute ma force. C'est envain , me dit-il , que vous espérez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allé à Damas en Syrie pour leur commerce , voulurent se défaire de moi , croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël , qui cherchoit un esclave Grec pour connoître les mœurs de la Grèce , & pour s'instruire de nos sciences. En effet , Hazaël m'achera chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs , lui a donné la curiosité de passer dans l'Isle de Crete pour étudier les sages Loix de Minos. Pendant notre navigation les vens nous ont contraint de relâcher dans l'Isle de Cypre ; en attendant un vent favorable il est venu faire ses offrandes au Temple ; le voi-

là qui en sort ; les vents nous appellent , déjà nos voiles s'enflent. Adieu mon cher Telemaque , un esclave qui craint les Dieux , doit suivre fidèlement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi , ils le savent , je ne serois qu'à vous seul. Adieu , souvenez-vous des travaux d'Ulysse & des larmes de Penelope , souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux , Protecteurs de l'innocence , en quelle terre suis - je contraint de laisser Telemaque.

Non , non , lui dis-je , mon cher Mentor , il ne dépendra pas de vous de me laisser ici plutôt mourir que de vouloir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il impitoyable ? Est-ce une tygresse dont il a succé les mammelles dans son enfance ? Voudra-t'il vous arracher d'entre mes bras ? il faut qu'il me donne la mort , ou qu'il souffre que je vous suive ; vous m'exhortez vous-même à fuir , & vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël , il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes ; puisqu'il aime la sagesse , & qu'il va si loin la chercher , il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible. Je me jetterai à ses pieds , j'embrasserai ses genoux , je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor , je me ferai esclave avec vous , je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me refuse , c'est fait de moi , je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me prosternai devant lui ! il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous me dit-il ? La vie , répondis-je , car je ne puis vivre , si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse , le plus sage des Rois de la Grece , qui ont renversé la superbe Ville de Troye , fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me venter , mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers ; ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere ; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé ; elle l'a fait votre esclave ; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimez la justice , & que vous alliez en Crete pour apprendre les Loix du

bon Roi Minos , n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage ; mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune , maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieu ! voyez mes maux ; ô Hazaël ; souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse , & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain , me tendit la main , & me releva. Je n'ignore pas , me dit-il , la sagesse & la vertu d'Ulysse ; Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs , & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi ; fils d'Ulysse , je serai votre pere jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pere , de ses malheurs & des vôtres , l'amitié que j'ai pour Mentor , m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave ; mais je le garde comme un ami fidèle , l'argent qu'il m'a coûté , m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dés ce moment il est libre ; vous le ferez aussi , je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joye que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger , je m'approchois de mon País ; je trouvois un secours pour y retourner ; mais je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage ; nous le suivons , on entre dans le vaisseau , les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphir léger se joit dans nos voiles , il anime tout le vaisseau & lui donne un doux mouvement. L'île

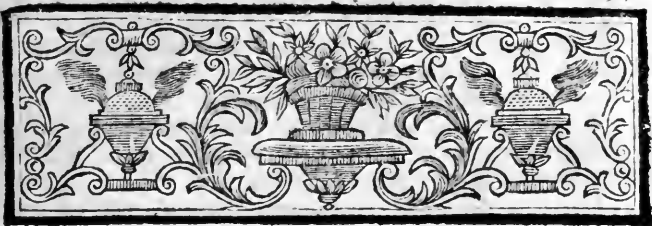
de Cypre disparoit bien tôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens , me demanda ce que je pensois des mœurs de cette Isle. Je lui dis ingenuement en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée , & le combat que j'avois souffert au dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice , & dit ces paroles. O Venus ; je reconnois votre puissance & celle de votre fils , j'ai brûlé de l'encens sur vos Autels ; mais souffrez que je déteste l'infame moleste des habitans de votre Isle , & l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première puissance , qui a formé le Ciel & la terre ; de cette lumière infinie immuable , qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine & universelle , qui éclaire tous les esprits , comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui , ajoutoit-il , qui n'a jamais vû cette lumière pure , est aveugle comme un aveugle né ; il passe sa vie dans une profonde nuit , comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage , & il est insensé ; il croit tout voir ; & il ne voit rien ; il meurt n'ayant jamais rien vû ; tout au plus il apperçoit de sombres & fausses lueurs , de vaines ombres , des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes , excepté ceux qui consultent , qui aiment , qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie , elle est comme un grand Ocean de lumière ; nos esprits sont comme des petits ruisseaux qui en sortent. & qui en retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours , je ne laissois pas d'y goûter je ne sçai quoi de pur & de sublime , mon cœur en étoit échauffé , la vérité me sembloit réluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux , des Héros , des Poètes , de l'âge d'or , du Déluge , des premières Histoires du genre humain , du fleuve

d'oubli où se plongent les âmes des morts , des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare , & de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs Elizées , sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient , nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se jouant , ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blanc que la neige , & qui fendant l'onde salée , laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés , & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire , & les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char , leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules , & flotoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues ; de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palemon son fils pendant à sa mamelle. Elle avoit un visage serein & une douce Majesté qui faisoit fuir les vents séditions , & toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au dessus du char , elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Ecole empressé , inquiet & ardent. Son visage ridé & chagrin sa voix menaçante , ses sourcils épais & pendant , ses yeux pleins d'un feu sombre & austère tenoient en silence les fiers Aquilons , & repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins faisant avec leurs narinnes un flux & reflux de l'onde amère , sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.



LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE CINQUIEME.

---

S O M M A I R E.

*Telemaque raconte qu'en arrivant en Crète ; il apprit qu'Idomenée Roi de cette Isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret, que les Crétois voulant venger le sang du fils , avoient réduit le Pere à quitter leur País , qu'après de longues incertitudes , ils étoient actuellement assemblez pour élire un autre Roi. Telemaque adjointe qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix pour divers jeux , & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; que les vieillards Juges de l'Isle , & tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.*



**A** P R E's que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peines à distinguer les nuës du Ciel & des flots de la mer. Bien-tôt nous vîmes le sommet du Mont Ida au-deilus des autres montag-

nes de l'Isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois raineux au-dessus de têtes des jeunes faons, dont il est suivi; Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette Isle qui se présente à nos yeux comme un amphitéâtre. autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crète se montrait fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtez nous rémarquions des villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villages, & des Villes superbes. Nous ne trouvions aucun Champ où la main du laboureur diligent ne fut imprimée, par tout la charruë avoit laissé des creux sillons; les ronces, les épines, & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce País. Nous considérons avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux, les moutons paissant sur le penchant d'une coline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, les riches dons de la féconde Crètes, enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autre fois en Crète, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit il, admirée de tous les étrangers; & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un país, pourveu qu'ils soient laborieux; plus ils jouissent de l'abondance; ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent les fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux vrais besoins on verroit partout



l'abondance , la joye , l'union & la paix.

C'est ce que Minos , le plus sage & le meilleur de tous les Rois avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle est le fruit de ses loix L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans rend les corps sains & robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple , frugale & laborieuse ; on suppose que toute volupté amolir le corps & l'esprit : on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu , & d'acquiescer beaucoup de gloire. On ne met seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre , mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples , l'ingratitude , la dissimulation & l'avarice.

Pour le faste & la mollesse , on n'a jamais besoin de les réprimer ; car ils sont inconnus en Crète , tout le monde y travaille & personne ne songe à s'y enrichir , chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée , où l'on joint en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux , ni habits magnifiques , ni festins délicieux , ni Palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belles couleurs , mais tout uni & sans broderie. Les repas y sont sobres on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie , avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes , & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres , commodas , riantes , mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée : mais elle est réservée pour les Temples des Dieux , & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé , la force , le courage , la paix & l'union des familles , la liberté de tous les Citoyens , l'abondance des choses nécessaires , le mépris des superflus , l'habitude du travail , & l'horreur de l'oisiveté , l'émulation pour la vertu , la soumis-

sion aux loix, & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roi, il me répondit, il peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absoluë pour faire le bien & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes servent par leur misere & par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la Patrie, en commandant ses armées, & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'est que pour être l'homme des peuples; c'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection; & qu'il n'est digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans regnaissent après lui, qu'à condition qu'ils regneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille; c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante & si heureuse. C'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité. Enfin c'est par la justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'Isle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Delale, & qui étoit une imitation du grand La-

byrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considérons ce curieux edifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer : nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nausicrate lui raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Crète au siège de Troye. Après la ruine de cette Ville, il fit voile pour révenir en Crète, mais la tempête fut si violente que le Pilote de son vaisseau, & tous les autres qui étoient expérimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Châcun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abîmes ouvers pour l'engloutir, chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Stix après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux & les mains vers le Ciel invoquoit Neptune. O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'Empire, des ondes, daigne écouter un malheureux, si tu me fais révoir l'Isle de Crète malgré la fureur de vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de révoir son pere, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser; malheureux qui ne sçavoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere échappé à la tempête arrivé dans le Port désiré, il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant répantir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il apprehendoit de ravoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes & sur tout les Rois orgueilleux, pouffoit d'une main fatale & invisible idoménée. Il arrive, à peine ose-t'il lever les yeux, il voit son fils; il récule saisi d'horreur: ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son Pere

répondre si mal à sa tendresse: il le voit fondant en larmes.

O mon Pere , dit-il , d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence , êtes vous fâché de vous révoir dans votre Royaume & de faire la joye de votre fils ? Qu'ai je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin , après de profonds soupirs , il dit : Ah ! Neptune , que t'ai je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends moi aux vagues & aux rochers , qui dévoient en me brisant finir ma triste vie , laisse vivre mon fils. O Dieu cruel , tiens , voilà mon sang , épargne le sien. En parlant ainsi , il tira son épée pour se percer ; mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme interprète de volonte des Dieux , lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils : Votre promesse , disoit-il , a été imprudente , les Dieux ; ne veulent point être honnorés par la cruauté , gardez vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang au tour de son Autel couronné de fleurs , faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écouloit ce discours la tête baissée & sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux ; son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit ; Me voici , mon Pere ? votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer ; n'attirez pas sur vous sa colere ; je meurs content , puisque ma mort vous aura garanti de la votre. Frappez , mon pere , ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous ; qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui & comme déchiré des furies infernales , surprend tous ceux qui l'observoient de près ? Il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant , il la retire toute fumante & toute pleine de son sang pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t'il trouvée , qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charruë , languit & ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée , comme une jeune & tendre fleur , est cruellement moissonnée dès son premier âge. Le Pere dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne sçait où il est , ni ce qu'il fait , ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville , & demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant , & d'horreur pour l'action barbare du pere , s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes , il prennent de bâtons & de pierres , la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois , les sages Crétois , oublient la sagesse qu'ils ont tant aimé , ils ne connoissent plus le fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux ; ils s'embarquent avec lui ils fuient à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi , les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosé du sang de son fils , & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie , & ils vont fonder un nouveau Royaume dans les Païs Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner , ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des Païs voisins , pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des lieux publics , où tous les prétendans combattent ; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres , & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le

corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous le Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc ô Etrangers de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres, & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il regnera en ce Pais. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais pour la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de Cirque très-vaste, environné d'un épaisse forêt : le milieu du Cirque étoit un arène préparée pour les combattans : elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçût avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excuse sur son âge, & Hazaël sur la foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçûs qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots de l'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix, & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la luthe. Un Rhodien d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisismes l'un l'autre ; nous

nous ferrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule , pied contre pied , tous les nerfs tendus & bras entrelaslez comme des serpens ; chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit : tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi , je le poullai avec tant de violence , que ses rains plierent : il tomba sur l'arène , & m'entraîna sur lui. Envain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria ; Victoire au fils d'Ulysse ; & j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du Ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tout les autres lui cederent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête , & puis dans l'estomach , des coups qui me firent vomir le sang , & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai il me pressoit , & je pouvois plus respirer. Mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me crioit ; O fils d'Ulysse , seriez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup , & que son bras s'allongeoit en vain , je le surprénais dans cette posture panchée ; déjà il réculoit quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force ; il voulut s'esquiver ; perdant l'équilibre , il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre , & je lui tendis la main pour le relever ; il se redressa lui même couvert de poussière & de sang , sa honte fut extrême , mais il n'osa renouveler le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la legereté des roïes , & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussière vole & couvre le Ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacedemonien nommé Crantor , laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois nommé Policrete le suivoit de près. Hippo-

maque parent d'Idomenée qui aspirait à lui succéder , lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueurs étoit tout panché sur leurs crains flottans ; & le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide , quelles paroissoient immobiles comme les aîles d'une aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & se mirent peu à peu en halaine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idomenée pressant trop ses chevaux , le plus vigoureux s'abbatit , & ôta par sa chute à son maître l'espérance de regner.

Polyclete s'épanchant trop sur ses chevaux , ne pût se tenir ferme dans une secousse , il tomba , les rênes lui échaperent , & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor , voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui , redoubla son ardeur ; tantôt il invoquoit les Dieux , & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer ; il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui ; car mes chevaux mieux menagez que les siens , étoient en état de la devancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir ; il hazarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement la roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre ; il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois ; Victoire au fils d'Ulysse ; c'est lui que les Dieux destinent à regner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois ; nous conduisent dans un bois antique & sacré , réculé de la vue des hommes profanes , où les vieillards que Minos avoit établis Juges du peuple & gardes des loix , nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux , nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte , quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec ordre , & immobiles dans leurs places ; leurs che-



veux étoient blancs plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit réluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille ; ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens , ils étoient si moderez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre , qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue experience des choses passées , & l'habitude du travail leurs donnoit de grandes vûes sur toutes choses ; mais ce qui perfectionnoit de plus leur raison étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse ; la sagesse toute seule agissoit en eux , & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs , qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impetueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent , rien ne doit être si sacré aux hommes , que les loix destinées à les rendre bons , sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit , proposa trois questions qui devoient être décidées par les maximes de minos.

La première question étoit de sçavoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu , & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche , qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point , & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pais sans être jamais

assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare , qui vivant de la chasse au milieu des bois , étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi ; parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, ils jouissent plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant , parce que la mort le délivroit de tout , & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu , je n'eus pas de peine à répondre parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes , répondis-je , est celui qui peut-être libre dans l'esclavage même. En quelque País & en quelque condition qu'on soit , on est très-libre , pourveu qu'on craigne les Dieux , & qu'on ne craigne qu'eux. En un mot , l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir , n'est soumis qu'aux Dieux & la raison. Les vieillards s'entregardèrent en souriant , & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Châcun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit ; C'est un homme qui n'a ni biens , ni santé , ni honneur. Un autre disoit ; C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un autre qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'Isle de Lesbos qui dit ; Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être , car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre , que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée s'écria ; on applaudit , & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. mais on me demanda ma pensée , & je répondis suivant les maximes de Mentor ; Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables ; il est doublement malheureux par son aveuglement , ne connoissant pas son

malheur ; Il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flâteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien ni senti les charmes de la pure vertu ; il est malheureux & digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte , & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbiés, & les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question on demanda lequel des deux est préférable ; d'un côté un Roi conquérant & invincible dans la guerre ; de l'autre un Roi sans expérience de la guerre , mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert , disoient-ils , d'avoir un Roi qui sçache bien gouverner en paix , s'il ne sçait pas défendre le País quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire , que le Roi pacifique seroit meilleur , parce qu'il craindrait la guerre , & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne , & qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations , au lieu qu'un Roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté. On voulut sçavoir son sentiment. Je répondis ainsi.

Un Roi qui ne sçait gouverner que dans la paix & dans la guerre , & qui n'est capable de conduire son peuple dans ces deux Etats , n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sçait que la guerre à un Roi sage , qui sans sçavoir la guerre est capable de la soutenir dans le besoin par ses Généraux , je trouve préférable à l'autre. Un Roi entièrement tourné à la guerre , voudroit toujours la faire pour étendre sa domination & sa gloire propre , il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à son peuple que son Roi subjugué d'autres Nations si on est malheureux sous son regne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désor-

dres ; les victoires mêmes se déreglent pendant les tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye : elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre , les loix , l'agriculture , les arts languissent , les meilleurs Princes même pendant qu'ils ont une guerre à soutenir , sont contrains de faire les plus grands des maux , qui est de tolérer la licence , & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix , & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant , sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant enivré de sa gloire , ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualitez nécessaires pour la paix , ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie ; il est comme un homme qui défendrait son champ contre ses voisins , & qui usurperoit celui de son voisin même , mais qui ne sçauroit ni labourer , ni semer , pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire , pour ravager , pour renverser le monde , & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes , c'est à dire , qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix , il a toutes les qualitez nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste , modéré & commode à l'égard de ses voisins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix ; il est fidèle dans ses alliances. Ses alliez l'aiment , ne le craignent point , & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin , inquiet ; hautain & ambitieux , tous les autres Rois voisins qui craignent ce voisin inquiet , & qui n'ont aucune jalousie du Roi pacifique , se joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité , sa bonne foi , sa modéra-

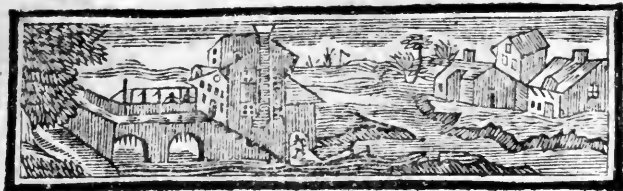
tion , le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien. Pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres , & sans cesse exposé à leurs ligue , celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-déhors. Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides , puisqu'il est propre à gouverner en paix je suppose qu'il gouvernera par les plus sages loix. Il rétranche le faste ; la molesse & tous les arts qui ne servent qu'à flater les vices ; Il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux veritables besoins de la vie ; sur tout il applique ses sujets à l'agriculture. par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux , simple dans ses mœurs , accoutumé à vivre de peu , gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres , se multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable , mais un peuple sain , vigoureux , robuste , qui n'est point amoli par les voluptez ; qui est exercé par la vertu , qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuse , qui fait mépriser la mort , qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage Roi appliqué à ne regner que pour faire regner la raison. Qu'un conquerant voisin attaque ce peuple , il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper , à se ranger en bataille , ou à dresser des machines pour assiéger une Ville. Mais il le trouvera invincible par sa multitude , par son courage , par sa patience dans les fatigues , par son habitude de souffrir la pauvreté , par sa vigueur dans les combats , & par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abbatre. D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées : il les fera commander par des gens qui en seront capables , & il sçaura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses Alliez. Ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste. Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi

pacifique qui ignore la guerre, est un Roi très-imparfait, puisqu'il ne sçait point remplir une de ses plus grandes fonctions qui est de vaincre ses ennemis : mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquérant ; qui manque de qualitez nécessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'Assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis, car la plupart des hommes ébloüis par les choses éclatantes comme les victoires & les conquêtes, les préférant à ce qui est simple, tranquille & solide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards, s'écria ; Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Appollon connu dans toute notre Isle. Minos avoit consulté le Dieu pour sçavoir combien de tems sa race regneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de regner quand un étranger entrera dans ton Isle pour y faire regner tes loix. Nous avions crainte que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Isle de Crète ; mais le malheur d'Idomenée & le sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montent le sens de l'Oracle. Que tardons nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi.

*Fin du cinquième Livre.*



# LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE LIVRE SIXIEME.

## SOMMAIRE.

*Telemaque raconte qu'il refusa la Royauté de Crète pour retourner en Ithaque ; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadème ; qu'enfin l'assemblée pressoit Mentor de choisir pour toute la Nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre d'Aristodème ; qui fut proclamé Roi au même moment ; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque ; Mais que Neptune pour consoler Venus irritée leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypsô venoit de les recevoir dans son Isle.*



U S S I - T Ô T les Vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, anrôce au peuple déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheve-t'il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voisins rétentirent de ce cris. Que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de

la main pour demander qu'on l'écoûtât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de regner vous fera-t-elle oublier Penelope qui vous attend comme sa dernière espérance , & le grand Ulyffe que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon cœur , & me soutinrent contre le vain desir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois je ne merite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter , marque bien que la race de Minos cessera de regner quand un étranger entrera dans cette Isle , & y fera regner les loix de ce sage Roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger regnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'Oracle. J'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette Isle ; j'ai découvert le vrai sens des loix ; & je souhaite que mon explication serve à les faire regner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi , je préfere ma patrie , ma pauvre petite Isle d'Ithaque aux cent villes de Crète , à la gloire & à l'opulence de ce Royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué : si j'ai combattu dans vos jeux , ce n'étoit pas dans l'espérance de regner ici , c'étoit pour mériter votre estime & votre compassion ; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon pere Ulyffe , & consoler ma mere Penelope , que de regner sur tous les peuples de l'Univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur , il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oüi , jusqu'au dernier soupir , Telemaque aimera les Crétois ; & s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer , qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient , Est-ce quelque divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres Pais me reconnoissoient. D'autres s'écrioient , il faut le contraindre de regner ici. Enfin je répris la parole , & chacun se hâta de se taire , ne sachant si je n'allois point accepter



ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis.

Souffrez ô Crétois , que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples mais la sagesse demande , ce me semble , une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix , mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune , par conséquent sans expérience , exposé à la violence des passions , & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour , que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps , mais qui se voit vaincu lui-même ? cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur , & dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ces discours , & voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée , me dirent ; puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir regner au milieu de nous , dumoins aidez nous à trouver un Roi qui fasse regner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois , leur dis-je , d'abord ; un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi , c'est la sagesse , & non pas la mienne qui vient de parler ; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même-tems toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eut de mon enfance , les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi , dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligés , de sa contenance modeste , de son silence presque continuel ; de son air froid & réservé. Mais quand s'appliqua à le regarder , on découvrit dans son visage je ne sçai quoi de ferme & d'élevé , on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions , on le questionna ; il fut admiré , on résolut de le faire Roi. Il s'en

défendit sans s'émouvoir ; il dit qu'il préféreroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire ; & qu'ils faisoient souvent ; par la surprise des flâteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta , que si la servitude est misérable, la Royauté ne l'est pas moins puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi , disoit-il , on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule Patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant révenir de leur surprise , lui demanderent quel homme ils devoient choisir. Un homme répondit-il , qui vous connoisse bien , puisqu'il faudra qu'il vous gouverne , & qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la Royauté ne la connoît pas ; & comment en remplira-t'il les devoirs , ne le connoissant point ? Il la cherche pour lui , & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la Royauté recherchée par tant d'autres ; ils voulurent sçavoir avec qui ils étoient venus. Naufricates qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au Cirque , où l'on célébroit les jeux ; leur montra Hazaël avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand , quand ils sçurent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël , qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave , en avoit fait son conseil & son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui tenoit de refuser d'être Roi , & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos , tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël ; nous n'osons vous prier de nous gouverner , car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir

vous charger de les conduire ? d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la Royauté , pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazael répondit ; Ne croyez pas ; ô Crétois que je méprise les hommes. Non , non ; je ſçai combien il eſt grand , à travailler à les rendre bons & heureux ; mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui eſt attaché , eſt faux , & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens , & non pas pour y parvenir , que je ſuis venu de ſi loin. Adieu ; Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paſſible & retirée ; où la ſageſſe nourriſſe mon cœur ; & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort , me conſolent dans les chagrins de la vieillesſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter , ce ne ſeroit pas d'être Roi , ce ſeroit de ne me ſeparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrierent , parlant à Mentor , Dites-nous ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels , dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre Roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller , que vous ne nous ayez appris les choiſ que nous devons faire. Il leur répondit ; pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs , j'ai remarqué un homme qui ne temoignoit aucun empreſſement. C'eſt un vieillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit , on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodemé. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient du nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joye , il a dit que pour l'un il ne lui ſouhaitoit point les périls de la Royauté , & qu'il aimoit trop ſa patrie pour conſentir que l'autre regna jamais ; Par-là j'ai compris que ce Pere aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu , & qu'il ne flattoit point l'autre dans ſes déreglemens. Ma curioſité augmentant , j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu ; Il a long-tems porté les armes , & il eſt couvert de bleſſure ,

mais sa vertu sincère & ennemie de la flatterie ; l'avoit rendu incommode à Idomenée ; c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siège de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils , qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bien-tôt , il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre , méprisé des hommes grossiers & lâches qui n'estiment que les richesses , mais content de sa pauvreté , il vit gayement dans un endroit écarté de l'Isle , où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement , ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail ; ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte , il les instruit ; il juge tous les différens de son voisinage ; il est le pere de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils , qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices , l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs.

Voilà , ô Crétois , ce qu'on m'a raconté. Vous devez sçavoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint , pourquoi faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez , au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoissez , qui sçait la guerre , qui a montré son courage , non-seulement contre les flèches & contre les dards , mais contre l'affreuse pauvreté , qui a méprisé les riches acquises par la flatterie , qui aime le travail , qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple qui deteste le faste , qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans , qui aime la vertu de l'un & qui condamne le vice de l'autre ; en un mot un homme qui est déjà le Pere du peuple. Voilà votre Roi , s'il est vrai que vous desiriez de faire regner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria ; Il est vrai , Aristodeme est tel que vous les dites ; c'est lui qui est digne de régner. Les Vieillards le firent appeler , on le chercha dans la foule , où il étoit confondu avec les derniers du peuple, où il parut tranquille , on lui déclara qu'on le faisoit Roi. Il répondit ; Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première , que je quitterai la Royauté dans deux ans , si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes , & si vous résistez aux loix. La seconde , je serai libre de continuer une vie simple & frugale. La troisième que mes enfans n'aient aucun rang , & qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite comme le reste des Citoyens.

A ces paroles , il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes des loix , sur la tête d'Aristodeme. On fit des sacrifices à Jupiter ; & aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des présens , non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois , mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Crète , depuis Saturne & l'âge d'or ; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète , & inconnues dans la Syrie , & lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ , il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous , & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque , ce vent qui étoit contraire à Hazaël le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux son justes ; disoit ils , ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu ; un jour ils nous réuniront ; & ces Champs fortunés où l'on dit que les Justes jouissent après la mort d'une paix éternelle , verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient être ainsi recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots , il versoit des torrens de larmes , & les sôûpirs

étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui , & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodeme ; il nous dit : C'est vous qui venez de me faire Roi , souvenez-vous des dangers , où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse , & que je surpasse autant en modération les autres hommes que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie , d'y confondre l'insolence de vos ennemis , & de vous y faire voir en paix Ulysse regnant avec sa chère Penelope. Telemaque , je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armez , ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mere. O Mentor , votre sagesse qui n'a besoin de rien ne me laisse rien à désirer pour vous ! Allez tous deux , vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodeme : & si jamais les Ithaciens ont besoin des Cretois , comptez sur moi jusqu'au dernier jour de ma vie. Il nous embrassa , & nous ne pûmes en le remerciant tenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles ; nous promettoit une douce navigation. Déjà le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline , tous les rivages disparoissoient. Les côtes de Peloponese sembloient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout à-coup une noire tempête enveloppa le Ciel , & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit : & la mort se présenta à nous. O Neptune , c'est vous qui excitâtes par votre superbe Trident toutes les eaux de votre Empire ; Venus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple de Cithere , alla trouver ce Dieu elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignez de larmes ; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffrirez-vous Neptune ; disoit-elle , que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent , & ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve ; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes

ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avois-je parlé que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel, & Venus rit, croyant notre naufrage inévitable. Nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous pouilloient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât; & un moment après nous entendîmes les pointes des roches qui entr'ouvoient au fond du navire. L'eau entre de tous côtez; le navire s'enfoce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis; Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous, il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit; le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous les efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs des rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor non-seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit demander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pû ne le pas suivre encouragé par lui? Nous nous conduisons nous mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous; car nous pouvions nous asseoir dessus. S'il eut fallu nager sans relâche, nos forces eussent bientôt été épuisées, mais souvent la tempête faisoit tourner cette

grande pièce de bois , & nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous bûvions l'onde amère qui couloit de notre bouche , de nos narri- nes & de nos oreilles , & nous étions contraints de disputer contre les flots , pour rattraper le dessus du mât. Quelque fois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous , & nous nous tenions fermes de peur que dans cer- te violente secousse le mât qui étoit notre unique esperance ne nous échapât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux , Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siège de gazon , me disoit : croyez-vous, Tele- maque , que votre vie soit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non , non , les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez- vous au fond fond de abîmes , la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'O- lympé , voyant les Astres sous vos pieds. Jupi- ter pourroit vous plonger au fond de l'abîme , ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tar- tare. J'écoûtois , & j'admitois ce discours qui me consolait un peu ; mais je n'avois pas l'es- prit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point ; je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi morts sans sçavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'apaiser , & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long tems irritée , n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion , étant l'assé de se mettre en fureur : elle grondoit sourdement & ses flots n'étoient presque plus que comme des sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

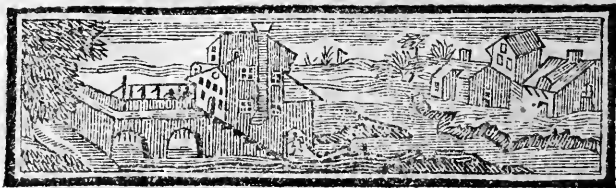
Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel , nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu , & les étoiles qui avoient été si long - tems cachées , réparurent & s'ensuïrent à l'arrivée de Phœbus. Nous aper- çûmes de loin la terre , & le vent nous en ap- prochoit. Alors je sentis l'esperance renaître dans mon cœur , mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les apparences ils per- dirent courage , & la tempête les submergea tout



avec le vaisseau. Quand nous fumes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers qui nous eussent brisez : mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie, & nageant sans peine. nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse qui habitez cette Isle ; c'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

*Fin du sixième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE SEPTIEME

S O M M A I R E.

*Calypso admire Telemaque dans ses aventures , & n'oublie rien pour le rétenir dans son Isle en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Telemaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Telemaque & la Nymphe Eucharis ressentent bien-tôt une passion mutuelle qui excite d'abord la jalousie de Calypso ; & ensuite sa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Stix que Telemaque sortira de son Isle. Cupidon va la consoler & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor , dans le tems que celui-ci entraine Telemaque pour s'y embarquer. Telemaque sent une joye secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer , & s'y jette lui-même pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.*

\*\*\* U A N D Telemaque eut achevé ce discours , toutes les Nymphes qui avoient été  
\*\*\* Q \*\*\* immobiles, les yeux attachez sur lui , se regardoient les unes les autres. Elles se disoient  
\*\*\* \*\*\* avec étonnement ; quels sont donc ces deux hom-

mes si chers des Dieux ! A-t'on jamais oûi parler d'avantures si merveilleuses ? Le fils d'Ulyssé le surpassa en éloquence , en sagesse & en valeur. Qu'elle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse , & quelle grandeur ! si nous sçavions qu'il est le fils d'un mortel , on le prendroit aisément pour Bacchus , pour Mercure , ou même pour le grand Appollon. Mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple , obscur , & d'une mediocre condition ? Quand on le regarde de près , on trouve en lui je ne sçai quoi au dessus de l'homme.

Calypso écouïoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Telemaque , & de Telemaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue histoire de ses aventures ; puis tout-à-coup elle s'interrompit elle-même. Enfin se levant brusquement , elle mena Telemaque seul dans un bois de myrthe , où elle n'oublia rien pour sçavoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme ; Telemaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; & s'il eût sçû que Minerve étoit avec lui , un tel secours l'eût trop soutenu ; il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prénoit donc Minerve pour Mentor , & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit sçavoir.

Cependant toutes les Nymphes autour de Mentor , prénoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit sçavoir ce qu'il avoit vû à Damas ; un autre lui demandoit s'il avoit connu autre fois Ulyssé avant le siège de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; & ses paroles quoique simples étoient pleines de graces. Calypso ne les laisse pas long-tems dans cette conversation ; elle révint ; & pendant que les Nym-

phes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Telemaque , elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu , que les paroles flatueuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle sentoît toujours je ne sçai quoi qui repoussoit tous ses efforts , & qui se jouoit de ses charmes : Semblable à un rocher escarpé qui cacheoit son front dans les nuës , & qui se jouë de la rage des vents ; Mentor immobile dans ses sages desseins , se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarasseroit par ses questions , & qu'elle tireroit la verité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité , ses esperances s'évanoüissoient. Tout ce qu'elle s'imaginait tenir ; lui échapoit tout à coup ; & une réponse courte de Mentor la replongeait dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées , tantôt flatant Telemaque , tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor , qu'elle n'esperoit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître le feu de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque , & une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir.

Venus toujours pleine du ressentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Isle de Cypre , ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires Mortels eussent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter : mais le Pere des Dieux souriant sans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse , permit à Venus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; Elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos , à Cythere ; & à Idalie ? Elle vole dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils ; & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces , elle parla ainsi :

Vois-tu , mon fils , ces deux hommes qui mé-

présent ta puissance & la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va , perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descend avec moi dans cette Ile , je parlerai à Calypso ; elle dit , & fendant les airs dans un nuage tout doré , elle se présenta à Calypso , qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse , lui dit-elle , l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils encore plus dur que lui vous prépare un semblable mépris ; mais l'amour vient lui-même pour vous venger ; je vous laisse , il demeurera parmi vos Nymphes , comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nymphes de l'Isle de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire , il ne pourra s'en défier , & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit , & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie , elle laissa après elle une odeur d'ambrosie dont tous les bois de Calypso furent parfumez.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse , elle sentit la flâme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle donna aussi-tôt la Nymphe qui étoit auprès d'elle nommée Eucharis. Mais hélas ! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord il ne paroïssoit plus innocent , plus doux & plus aimable , plus ingenu & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoié , flatteur , toujours riant , on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaisir ; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses , qu'on y sentoit je ne sçai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir , & il ne rioit jamais que pour de maux cruels qu'il avoit faits , ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor , dont la sévérité l'épouventoit ; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable ; en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes elles sentirent bien-tôt les feux que cet enfant trompeur allume , mais elles cachotent avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Telemaque voyant cet enfant qui se jouoit avec les Nymphes fut surpris de sa

douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ces genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se joier innocemment, plus il se trouble & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il, à Mentor combien sont elles différentes de ces femmes de l'Isle de Cypre dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie; ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler; mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer, ses paroles étoient entrecoûpées, obscures, & quelque fois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit; O Telemaque! les dangers de l'Isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez par maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque, fuyez ces Nymphes qui ne sont si discrettes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeuneffe; mais surtout fuyez cet Enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour que Venus sa mere est venuë apporter dans cette isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère; il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est passionnée pour vous; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme presque sans le sçavoir!

Telemaque interrompit souvent Mentor, lui disant; pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus; il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Penelope ne voyant révenir ni lui ni moi, n'aura pû résister à tant de prétendans. Son Pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans

de nouveaux liens , & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon Pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée , puisque les amans de Penelope ont occupé toutes les avenues du Port , pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit ; Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent , & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre Patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne sont-ils pas tournez tout à coup en prospérité ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la Ville de Tyr ? Après tant de merveilles , ignorez vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis je , vous en êtes indigne. Pour moi je pars , & je sçaurai bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un pere si sage & si généreux , menez ici une vie mole & sans honneur au milieu des femmes , mais malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Telemaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoît attendri aux discours de Mentor ; sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante & qu'il ne connoit pas lui-même , faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Qui donc ; disoit-il à Mentor les larmes aux yeux , vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien ; répondit Mentor , tout ce qui est contre la vertu & contre les ordres de Dieu. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Penelope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere , vous ordonnent de quitter cette Isle.

L'amour seul, cet honteux tyran, peut vous y rétenir. Hé, que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce quelle ne pourroit finir.

Telemaque ne répondit à ces discours que par de soupirs. Quelque fois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette Isle. Quelque fois il lui tarδοit que Mentor fut parti pour n'avoir plus devant les yeux cet ami severe qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, & aucune n'y étoit constante. Son cœur étoit comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroid souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer? souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant de larmes amères, & poussant des cris semblables aux mugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre, ses yeux creux étoient pleins d'un feu devorant; à le voir pâle, abbatu & défiguré, on auroit crû que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'entuyoient loin de lui, il périssoit. Tel qu'une fleur qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la Campagne, & se flétrit; peu à peu vers le soir les vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se dessèche, & sa belle tête s'épanche, ne pouvant plus soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Telemaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçût un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphé Eucharis, car le cruel amour pour tourmenter les mortels; fait qu'on n'aime guere la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso; J'ai remarqué dans Telemaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vûe en lui. Ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse, qui lui inspirez.



cette grande ardeur ?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne peut se rétenir. Telemaque , répondit-elle , qui a méprisé tous les plaisirs de l'Isle de Cypre , ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ose-t'il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses , lui dont le cœur s'amolir lâchement par la volupté , & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le cœur de Calypso , n'en dit pas d'avantage de peur de la mettre en défiance de lui. il lui montrait seulement un visage triste & abbatu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit , & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie , acheva de la mettre en fureur. Elle sçut que Telemaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les mesures de Telemaque , elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup ne pouvant plus modérer son ressentiment , elle lui parla ainsi ;

Est ce donc ainsi , ô jeune Téméraire , que tu es venu dans mon Isle pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit , & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette Isle , qui n'est ouvert à aucun mortel , que pour mépriser ma puissance & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinitez de l'Olympe & du Styx , écoutez une malheureuse Déesse ! Hâtez-vous de confondre ce perfide , cet ingrat , cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pere , puisses tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non , non , que jamais tu ne révoques ta Patrie , cette pauvre & misérable Ithaque , que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périsses , en voyant de loin au milieu de la mer , & que ton corps devenu le jouet des flots , soit jetté sans esperance de sepulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux te voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes

le verra aussi ; elle le verra , elle en aura le cœur déchiré , & son desespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi , Calypso avoit les yeux rouges & enflamés ; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit ; ils avoient je ne sçai quoi de sombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de tâches noires & livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage ! ses larmes ne couloient plus comme autre fois avec abondance ; la rage & le desespoir sembloient en avoir tari la source ; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque , tremblante & entrecoupée. Mentor observoit tous ces mouvemens , & ne parloit plus à Telemaque. Il le traitoit comme un malade desespéré qu'on abandonne , il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Telemaque sentit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux , de peur de rencontrer ceux de son ami , dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute ; mais il étoit retenu ; tantôt par une mauvaise honte , & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit , pour se retirer du péril ; car le péril lui sembloit doux , & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux & les Déeses de l'Olympe assemblés dans un profond silence , avoient les yeux attachés sur l'Isle de Calypso , pour voir qui seroit victorieux , ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour se joüant avec les Nymphes , avoit mis tout en feu dans l'Isle. Minerve sous la figure de Mentor ; se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat , & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis qui craignoit que Telemaque ne lui échapât , usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse , & elle étoit vêtue comme Diane. Venus & Cupidon avoient

répandu sur elle de nouveaux charmes , en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin ; se regarda en même-tems dans la plus claire de ses fontaines ; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte , & parla ainsi toute seule.

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans , en déclarant que je veux être de cette chasse. En serai-je ? irai-je la faire triompher , & faire servir ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t'il que Telemaque en me voyant soit encore plus passionné par son Eucharis ; O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non , je n'y irai pas , ils n'y iront pas eux-mêmes , je sçaurai bien les empêcher. Je vai trouver Mentor , je le prierai d'enlever Telemaque , il le ramènera en Ithaque ; Mais que dis-je ? & que deviendrai-je quand Telemaque sera parti ? où suis-je ? Que reste-t'il à faire , ô cruelle Venus ? Venus , vous m'avez trompée , ô perfide présent que vous m'avez fait ? Pernicieux Enfant , Amour empesté , je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Telemaque , & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que desespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ? Telemaque , il faut que tu meures , puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitude ; ta Nymphé le verra , & je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare , ô malheureuse Calypso ! Que veux-tu ? faire perir un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ! C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ? quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit il empoisonner son cœur , Il m'eut quittée. Hè bien ne faudra-t'il pas qu'il me quitte , ou que je le vois plein de mépris pour moi , ne vivant plus que pour ma rivale ? Non , non , je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars Telemaque , va - t - en au-delà des mers laisse Calypso sans consolation , ne pouvant supporter la vie , ni trouver la mort. Laisse-la

inconsolable , couverte de honte , désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte ; mais tout-à coup elle sort impetueusement : Où êtes-vous ; ô Mentor ; dit-elle ? Est-ce ainsi que vous soutenez Telemaque contre le vice auquel il succombe ? Vous dormez pendant que l'amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse deshonnorer son pere , négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur ; & vous , ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau ; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut elle dit ces paroles qu'elle s'en repentit : Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne , trouva les instrumens , abattit les peupliers ; & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans cette horrible peine d'esprit : d'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre , elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse , où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vûe les deux amans ; mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle sçavoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hâche & de marteau ; elle prêtoit l'oreille : chaque coup la faisoit fremir ; mais dans le mouvement même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe, ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphé.

Cependant Eucharis disoit à Telemaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous

un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austérité ; il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun , il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous même ; mais après avoir montré tant de sagesse , vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Telemaque & le remplissoit de dépit contre Mentor , dont il vouloit sécouer le joug. Il craignoit de le révoir , & ne répondoit rien à Eucharis , tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle , on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçût de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir , elle la repoussa en jettant sur elle un regard terrible.

Telemaque qui vit ce vaisseau , mais qui ne vit point Mentor , parce qu'il s'étoit déjà retiré , ayant fini son travail , demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau ; & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne pût répondre , mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur , & qui seroit jaloux , si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne , c'est fait de moi s'écria Telemaque. Eucharis , si Mentor me quitte , je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échaperent dans le transport de sa passion : il vit le tort qu'il avoit eu en le disant ; mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la Troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant , & baissant les yeux , demouroit derrière toute interdite , sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage , la

joye étoit au fond de son cœur : Telemaque ne se comprenoit plus lui-même , & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe ; mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une lyonne à qui on enleve ses petits , courroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin , & ne sçachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte , où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle , dit-elle , ô Etrangers qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce jeune insensé , & vous imprudent vieillard , vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse , si vous ne l'arrachez d'ici toute à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx , serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends , Telemaque , que tes maux ne sont pas finis ; ingrat , tu ne sortiras de mon Isle , que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée , tu regretteras Calypso , mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qu'il a offensé en Sicile , & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'Isle de Cypre , te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque , qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Vas : je conjure les Puissances celestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers suspendu aux pointes d'un rocher , & frappé de la foudre , invoquer en vain Calypso , que ton supplice comblera de joye.

Ayant dit ses paroles , son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rapella dans son cœur le desir de retenir Telemaque. Qu'il vive , disoit-elle en elle-même , qu'il demeure ici , peut être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sçauroit comme moi lui donner l'immortalité. Ô trop avengle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment ; te voilà engagée , & les ondes du Styx , par lesquelles tu as juré , ne me permettent plus aucune esperance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son vi-

sage les furies peintes ; & tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Telemaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit : ( car qu'est-ce que l'amour ne devine pas ) & l'horreur de Telemaque redoubla les transports de la Déesse ; semblable à une Baccante qui remplit l'air de ses hurlemens , & qui en fait réentendre les hautes montagnes de Thrace , elle court au travers des bois avec un dard en main ; appelant toutes ses Nymphes , & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux , & regardant de loin Telemaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en le voyant auprès d'elle ; & loin de s'apaiser par la soumission de cette Nymphé , elle ressent une nouvelle fureur , voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux ; car il n'osoit l'embrasser autrement , ni le regarder , il verse un torrent de larmes ; il veut parler : la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage ; il ne sçait ni ce qu'il doit faire , ni ce qu'il fait , ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie , O mon vrai pere , ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner , ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux ; délivrez-moi de moi-même , donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse , le console , l'encourage , lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion , & lui dit : fils du sage Ulysse , que les Dieux ont tant aimé , & qu'ils aiment encore ; c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions , n'est point encore sage ; car il ne se connoit point encore & ne sçait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'aurez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit

parlé en vain de trahisons de l'Amour, qui fate pour perdre, & qui sous une apparence de couceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux & les graces. Vous l'avez vû : il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper & à vous flater vous-mêmes, vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre temerité ; vous demandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer : & voilà ce que fait le traître amour qui paroît si doux. Rappelez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour & pour révoir votre chere patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser ; le vaisseau est tout prêt. Que tardons nous à quitter cette Isle, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles ; Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Telemaque suivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il confideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il régardoit ses beaux cheveux nouez, les habits flotans, & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vûë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix, quoiqu'absente : il la voyoit, elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux ; il croyoit même parler à elle, ne sçachant plus où il étoit, & ne pouvant plus écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor ; Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la renvoye encore une dernière fois pour lui faite un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise ; O Nymphes, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent



de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre , que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere , ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste , ou arrachez moi la vie dans ce moment. Non , je ne veux ni demeurer dans cette Isle , ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur , je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire encore une fois adieu , & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous , répondit Mentor ! votre passion est si furieuse , que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille , & vous demandez la mort. Vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour , & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphé que vous aimez. Vous ne voyez , vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique ; dit ; Je ne suis point malade. O aveugle Telemaque , vous étiez prêt à renoncer à Penelope qui vous attend , à Ulysse que vous verrez , à Ithaque où vous devez regner , à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ! vous renoncez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis ? Direz vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous m'ennuyer ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi , mais je déplore votre aveuglement. Fuyez , Telemaque , fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi le vrai courage consiste à craindre & à fuir ; mais à fuir sans délibérer , & sans donner à soi-même le tems de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance , & les périls dont vous êtes sorti par mes conseils , ou croyez-moi , ou souffrez que je vous abandonne. Si vous sçaviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte , si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la mere qui vous mit au monde souffrit moins dans les

douleurs de l'enfantement. Je me suis tû , j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendrez à moi. O mon fils ? mon cher fils , soulagcz mon cœur , rendez moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Telemaque que j'ai perdu , rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour , je vis , & je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse , Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi , il continuoit son chemin vers la mer : & Telemaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même , l'étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toujours cachée sous la figure de Mentor , couvrant invisiblement Telemaque de son Egide , & répandant autour de lui un rayon divin , lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'Isle , où le rivage de la mer étoit escarpé , c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur , si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place ; mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu , non-seulement étoit insensible à ses traits , mais encore qu'il lui enlevoit Telemaque. Il pleuroit de dépit , & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts ; elle ne put le voir sans gémir , & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse , & vous vous laissez vaincre par un foible Mortel , qui est captif dans votre Isle. Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour , répondit-elle , je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils , c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait , j'ai juré par les ondes du Styx , que je laisserois partir Telemaque. Jupiter même , le pere des Dieux avec toute sa puissance , n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Telemaque fors de mon Isle , fors aussi pernicious Enfant ; tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes , fit un souris moqueur & malin. En vérité , dit-il , voilà un grand embarras ; laissez-moi faire , suivez votre serment , ne vous opposez point au départ de Telemaque. Ni vous Nymphes ni moi n'avons jurié par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a surpris , sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour , & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance & la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans que l'ardeur de l'Été consume , ce discours se fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein , ses yeux s'adoucirent , les noirs soucis qui rongeoient son cœur , s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta , elle sourit , elle flata le folâtre Amour , & en le flatant elle se prepara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée , alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes , comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du Berger. L'Amour les rassemble , & leur dit : Telemaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le temeraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux , elles accourent sur le rivage ; elles frémissent , elles poussent des hurlemens , elles secouent leurs cheveux épars comme de Baccantes. Déjà la flâme vôle elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec & enduit de résine , des tourbillons de fumée & de flâme s'élèvent dans les nuës.

Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher , & entendent les cris des Nymphes. Telemaque fut tenté de s'en réjouir , car son cœur n'étoit pas encore guéri ; & Mentor remarquoit que la passion étoit comme un feu mal éteint , qui sort de tems en tems de dessous la cendre , & qui repousse des vives étincelles. Me voilà donc , dit Telemaque , ren-

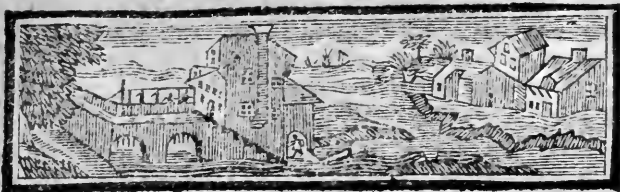
gagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses , & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçût de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté , qui n'osoit approcher de l'île , parce que tous les Pilotes connoissoient que l'île de Calypso étoit inaccessible à tous les Mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Telemaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher , le précipita dans la mer , & s'y jette avec lui. Telemaque surpris de cette grande chute , but l'onde amère , & devint le jouet des flots. Mais révenant à lui , & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager , il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs , poussèrent des cris plein de fureur , ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable , entra dans sa grotte quelle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes , & s'envola dans le bocage d'Idalie où sa cruelle mere l'attendoit. L'enfant encore plus cruel , ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit fait.

A mesure que Telemaque s'éloignoit de l'île , il sentoît avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve , s'écrioit-il , parlant à Mentor , ce que vous disiez , & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere , que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours ! Je méritois d'en être privé , & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer , ni vent , ni tempête ; je ne crains plus que mes passions. L'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

*Fin du septième Livre.*



# LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE LIVRE HUITIEME.

## SOMMAIRE.

*Adoam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien , où Telemaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Telemaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astorbé , puis l'élevation de Balaazar que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Telemaque & à Mentor , Achitoas par la douceur de son chant assemble au tour du vaisseau les Tritons , les Nereïdes & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Berique. Il décrit la douce temperature de l'air , & les autres beautés de ce pais , dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.*



**L**E vaisseau qui étoit arrêté , & vers lequel ils s'avançoient , étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Empire. Ces Phéniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des

flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au dessus de l'eau: Phéniciens si sécourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau; nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit: Nous vous recevrons avec joye; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi tôt on les réçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles; car ils avoient nagé long-tems, & avec effort, pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces, on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressez au tour d'eux, vouloient sçavoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit: Comment avez-vous pû entrer dans cette Isle d'où vous sortez? Elle est dit on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit; Nous y avons été jettez, nous sommes Grecs; notre patrie est l'Isle d'Ithaque voisine de l'Épire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Épire; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Telemaque gardant le silence, le laissoit parler; Car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso, augmenteroient beaucoup sa sagesse. Il se désoit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander

der ses avis , du moins il consultoit ses yeux , & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Telemaque , croyoit se souvenir de l'avoir vû ; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez , lui dit-il , que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois , comme il m'en semble que je me souviens de vous avoir vû ; votre visage ne m'est point inconnu , il m'a d'abord frappé ; mais je ne sçai où je vous ai vû , votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye ; je suis en vous voyant comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vû , je vous reconnois : mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien , tel qu'un homme qui s'éveille le matin , & qui rappelle peu à peu de loin le forger fugitif qui a disparu à son reveil , s'écria tout-à-coup : Vous êtes Telemaque , que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frere , donc il vous aura sans doute parlé souvent : je vous laisserai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller au de là de toutes les mers dans la fameuse Beltique auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner si j'ai eut tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien , répondit Telemaque , que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors , que vous entrevoir , mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O qu'elle joye de pouvoir apprendre par vous de nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? Ne souffre-t'il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sçachez ; Sçachez , Telemaque , que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'Isle d'Ithaque avant d'Aller en Epire ; & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous , que Narbal même. Ayant parlé ainsi , il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler , il fit lever les ancres , mettre les voiles , & fen-

dre la mer à force de rames. Aussi tôt il prit à part Telemaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Telemaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalyon n'est plus, les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui; les bons se contentoient de gémir & de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croient ne pouvoir assurer leur vie, qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste de hommes, & sur le moindre soupçon, ils les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi à force de chercher la sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oïi parler si souvent: fut la première à résoudre la perte du Roi. Elle aima passionnement un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar, elle espara de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son pere, avoit conspiré contre lui, elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second nommé Baleazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se sauverent en nageant jusques à des barques étrangères qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorcz que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle



n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbe étoit si passionnée, il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit à la défiance, à l'amour & à l'avarice ; Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle sçavoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar : elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi ; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus aisé d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & aprêtoit lui même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & de n'être jamais observé quand il préparoit ses repas ; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'on ne sçavoit pas apprêter lui même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers : mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage : Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cuëillis lui-même dans son jardin, ou des legumes qu'il avoit semés & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoi qu'il parût si rempli de confiance pour Astarbe, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle, il la

faisoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas , afin qu'il ne put point être empoisonné sans elle , & qu'elle n'eût aucune esperance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contre-poison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle , & qui étoit la confidente de ses amours ; lui avoit fourni , après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer le repas , cette vieille dont j'ai parlé , fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer , se trouble ; & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le Roi demeure interdit , ne sçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure ; le flatte & le presse de manger ; elle avoit déjà jetté du poison dans sa coupe pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion , selon sa coutume , la fait boire la première ; elle but sans crainte , se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi , & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon ; commença à déchirer ses habits ; à arracher ses cheveux & à pousser des cris lamentables ; elle embrassoit le Roi mourant elle le tenoit serré entre ses bras ; elle l'arrosait d'un torrent de larmes ; car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées , & qu'il étoit comme agonisant ; dans la crainte qu'il ne revint , & qu'il ne voulut la faire mourir avec lui , elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle se jetta sur lui , l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau Royal , lui ôta le Diadème , fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle ne manqueroient pas de suivre sa passion ; & que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire , étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une

sincere affection. D'ailleurs ils manquoient de courage , & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attiré. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie. Châcun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le Palais est plein de tumulte affreux ; on entend partout les cris de ceux qui disent : Le Roi est mort. Les uns sont effrayez , les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites , mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr ; & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi : sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible : déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion , qui s'étant trahi lui même en se livrant à l'impie Astarbé , & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux que d'être selon le devoir d'un Roi , le pere de son peuple. Il songea au bien de l'Etat , & se hâta de railler tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé , sous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal sçavoit que Baleazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assûrèrent à Astarbé qu'il étoit mort , parlerent ainsi croyant qu'il l'étoit ; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant , & des Marchands de Crète touchés de compassion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere , soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr , & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion , que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-tems errant , & travesti sur le bord de la mer en Syrie , où les Marchands Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire sçavoir à Narbal l'état où il étoit ; Il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere , ne laissa pas d'aimer le fils ; & de veiller pour ses intérêts ; mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de

manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere , & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baleazar avoit mandé à Narbal ? Si vous jugez que je puisse vous aller trouver , envoyez-moi un anneau d'or , & je comprendrai aussitôt qu'il fera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baleazar : il auroit tout hasardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre , tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux Roi eut fait une fin indigne de ses crimes , Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baleazar. Baleazar partit aussitôt & arriva aux portes de Tyr , dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour sçavoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens , & par tout le peuple. On l'aimoit non pour l'amour du feu Roi son pere , qui étoit haï universellement ; mais à cause de sa douceur & de la modération. Ses longs malheurs-mêmes lui donnoient je ne sçai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualitez , & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les Chefs du peuple , les Vieillards qui formoient le conseil , & les Prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluerent Baleazar comme leur Roi , & le firent proclamer par les Heraults. Le peuple répondit par mille acclamations de joye. Astarbé les entendit du fond du Palais , ou elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion , l'avoient abandonnée , car les méchans craignent les méchans , s'en défient , & ne souhaitent pas de les voir en credit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons , les méchans s'en accommodent mieux , parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux , & qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le Palais : ces scelerats n'osèrent pas résister long-tems , & ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver , mais un soldat la reconnut : elle fut prise , & on eu bien de la peine à empêcher qu'elle ne fut déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la boüe , mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda de parler à Baleazar , esperant de l'ébloüir par ses charmes , & de lui faire esperer qu'elle lui découvreroit des secrets importants. Baleazar ne pût refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités : Elle flata Baleazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuates ; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée , elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle , elle invoqua les Dieux comme si elle les eut sincerement adorez : elle versa des torrens de larmes ; elle se jeta aux genoux du nouveau Roi ; mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous les serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baleazar. Elle ajoûta qu'il vouloit empoisonner ce jeune Prince ; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle esperoit de trouver dans le cœur de Baleazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vûs dans celui du Roi son pere. Mais Baleazar ne pouvoit plus souffrir la noire malignité de cette femme l'interrompit , & appella les gardes. On la mit en prison, les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchainement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie , c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune esperance , elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer ; elle avala du

poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir , en cas qu'on voulut lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient , apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur , ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre , & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités ; au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient , elle régarda le Ciel avec mépris & arrogance comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant , on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ces graces étoient effacées ; ses yeux éteints rouloient dans sa tête , & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses lèvres , & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré & rétréssi faisoit des grimaces hideuses , une pâleur livide & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps , quelque fois elle sembloit se ranimer ; mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira ; laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux , où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percez , où Ixion tourne à jamais sa rouë ; où Tantale brûlant de soif , ne peut avaler de l'eau qui s'enfuit de ses lèvres ; où Sisyphile roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse , & où Tyrie sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes , un vautour qui les ronge.

Baleazar délivré de ce monstre , rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refléurir le commerce qui languissoit tous les jours de plus en plus , il a pris les conseils de Narbal pour les principaux affaires , & n'est pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner ; & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En

possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité ; ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie, car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui ; il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens ; il les laisse dans l'abondance ; & cette abondance, ne les rend ni indociles, ni insolens ; car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes Loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prosperitez.

Narbal gouverne sous lui. O Telemaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de présens ? quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui même, & d'aller dans l'Isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baleazar regne à Tyr ?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Telemaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'Isle de Calypso. Telemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr, de son passage en l'Isle de Cypre ; de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor ; de leur voyage en Crète ; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la suite d'Idomenée ; de la colere de Venus, de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes & de l'action de Mentor qui

avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens Adoam fit servir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs, on brula les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joüeurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Appollon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes Divinitez qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides & profondes pour venir en foule au tour du vaisseau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long tems les danses de leur pays, puis celles de l'Égypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes faisoient rétentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez.

Le silence de la nuit, le calme de la mer la lumière tremblante de la Lune répandues sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles : servoient à rendre cet spectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflamer, tous les plaisirs même les plus innocens lui faisoient peur, tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor, il cherchoit sur son visage & dans ses yeux, ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Telemaque, il lui dit en souriant; je comprend ce que vous craignez, vous êtes louable de cette crainte; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des



plaisirs qui ne vous passionnent , ni ne vous amo-  
lissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous  
délassent , & que vous goûtiez en vous possédant  
mais non pas des plaisirs qui vous entraînent.  
Je vous souhaite des plaisirs doux & moderez ,  
qui ne vous rendent jamais semblable à une bê-  
te en fureur. Maintenant il est à propos de  
vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec  
complaisance pour Adoam , les plaisirs qu'il vous  
offre. Réjouissez vous , Telemaque , réjouissez-  
vous. La sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté :  
c'est elle qui donne les vrais plaisirs , elle seule  
les sçait assaisonner pour les rendre purs & du-  
rables , elle sçait mêler les jeux & les ris avec  
les occupations graves & sérieuses ; elle prépare  
le plaisir par le travail , & elle délasse du travail  
par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de pa-  
roître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles , Mentor prit une lyre , &  
en joia avec tant d'art , qu'Achitoas jaloux lais-  
sa tomber la sienne de dépit , ses yeux s'allu-  
moient , son visage troublé changea de couleur ;  
tout le monde eût apperçû sa peine & sa hon-  
te , si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de  
tous les Assistans. A peine osoit-on respirer , de  
peur de troubler le silence , & de perdre quel-  
que chose de ce chant divin ; on craignoit tou-  
jours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor  
n'avoit aucune douceur effeminée ; mais elle étoit  
flexible , forte , & elle passionnoit jusqu'aux moin-  
dres choses.

Il chanta d'abord les loüanges de Jupiter  
Pere & Roi des Dieux & des hommes , qui  
d'un signe de sa tête ébranle l'Univers. Puis il  
représenta Minerve qui sort de sa tête , c'est à-  
dire la sagesse que ce Dieu forme au-dedans de  
lui-même , & qui sort de lui pour instruire les  
hommes dociles. Mentor chanta ses veritez d'une  
voix si touchante , & avec tant de religion que  
toute l'assemblée crut être transportée au plus  
haut de l'Olympe à la face de Jupiter , dont les  
regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite  
il chanta le malheur du jeune Narcisse , qui deve-  
nant follement amoureux de sa propre beauté ,  
qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine ,  
se consuma lui-même de douleur , & fut chang-

en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira ; & que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au Ciel de plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoûterent ne purent rétenir leurs larmes, & chacun sentoît je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnez se regardoient les uns les autres. L'un disoit c'est Orphée ; c'est ainsi qu'avec une lyre ils apprivoisoient les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'est ainsi qu'il enchantâ Cerbere ; qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il touchâ l'inxorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit ; Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit ; Vous vous trompez, c'est Appollon lui-même. Telemaque n'étoit guère moins surpris que les autres ; Car il ignoroit que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des loüanges à Mentor, mais il rougit en le loüant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eut voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les loüanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé ; car il sentoît que Mentor le surpassoit encore plus par la modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoam ; Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Betique depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Betique est un Païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien-aîsé, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux païs digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi.

Le fleuve Betis coule dans un Païs fertile & sous un ciel doux, qui est toujours serain. Le païs a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Her-

rue ; & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis avec la grande Affrique. Ce pais semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y sont tièdes , & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'Été y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printems & de l'Automne , qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies , y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordezz de lauriers , de grenadiers , de jasmins , & d'autres arbres toujours verds , & toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pais. Mais les habitans simples & heureux dans leur simplicité , ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leur richesses , ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples , nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes usages que le fer , par exemple , pour des socs de charruë. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-déhors , ils n'avoient besoin d'aucune monnoye. Ils sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce pais peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables necessitez des hommes ; encore même la plûpart des hommes en ce pais étant adonnez à l'agriculture ; ou à conduire des troupeaux , ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale.

Les femmes filent cette laine , & en font des étoffes fines & d'une merveilleuse blancheur , elles font le pain , apprêtent à manger , & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce pais que de fruits ou de lait , & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legere chaussure pour elles , pour leurs maris , & pour leurs enfans : elles font des tentes , dont les unes sont de peaux cirées , & les autres d'é-

corces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits sont aisez à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & légère, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis au tour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leurs sont inutiles ; car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien polices, ils les detestent comme des inventions de la vanité & de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, de parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens, dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes ce superflu, amolit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains & plus robustes que nous ? Vivent-ils plus long-tems ? Sont-ils plus unis entr'eux ? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toujours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessitez, dont ils font dépendre tout le bonheur.

C'est ainsi ; continuoit Adoam , qu'ils parlent ces hommes sages , qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse , & il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres , chaque famille est gouvernée par son chef , qui en est le véritable Roi. Le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans , ou petits enfans qui fait une mauvaise action ; mais avant que de le punir , il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais , car l'innocence des mœurs , la bonne foi , l'obéissance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée qu'on dit qui est retirée dans le Ciel , est encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux ; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs , les fruits des arbres , les legumes de la terre , le lait des troupeaux , sont de richesses si abondantes , que des peuples si sobres & si moderez n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transportent ses tentes d'un lieu à autre , quand elle a consumé les fruits & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêt à se soutenir les uns contre les autres , ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix , cette union & cette liberté. Ils sont tous libres , tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction , que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards , ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes , qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude , la violence , le parjure , les procès , les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & enpestée dans ce pays cheri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes , des rapides conquêtes ; des renversemens d'Etat qu'on voit dans les autres Nations , ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi-

disent-ils , les hommes ne sont-ils pas assez mortels , sans se donner encore les uns les autres une mort précipitée ? La vie est si courte ; & il semble qu'elle leur paroisse trop longue. Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres , & pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste , ces peuples de la Betique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans , qui subjuguent les grands Empires. Quelle folie , disent-ils , de mettre son honneur à gouverner les autres hommes , dont le gouvernement donne tant de peine , si on veut les gouverner avec raison , & suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner avec raison & suivant la justice ? Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire , que de s'assujettir à gouverner un peuple docile , dont les Dieux l'ont chargé , ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté , c'est se rendre très-misérable , pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux irritent contre le genre humain , ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes , pour réprendre par tout l'effroi , la misère , le désespoir , & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire , ne la trouve-t'il pas assez , en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir meriter des louanges qu'en devenant violent , injuste , hautain , usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins ? il ne faut jamais songer à la guerre , que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de gloire , ressemblent à ces fleuves débordés , qui paroissent majestueux , mais qui ravageoit toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Betique , Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples , lui dit-il , boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire , réprit

Adoam , car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins , aucune terre n'en portent de plus délicieux ; mais ils se contentent de manger le raisin , comme les autres fruits , & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison , disent-ils , qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme , mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans vin. Avec le vin , ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Telemaque disoit ensuite : Je voudrois bien sçavoir quelles loix réglent les mariages dans cette Nation ? Chaque homme , répondit Adoam , ne peut avoir qu'une femme , & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes , que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour les maris. Jamais peuple ne fut si honnête , ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles & agréables , mais simples modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles , féconds , sans tâche. Le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens ; le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques ; le mari règle toutes les affaires du dehors , la femme se renferme dans son ménage , elle soulage son mari , elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne sa confiance , elle charme moins par sa beauté que par sa fureur. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété , la modération & les mœurs pures de ce peuple lui donnerent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de six vingt ans , qui ont encore de la gayeté , & de la vigueur.

Il me reste , ajoûtoit Telemaque , à sçavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature , dit Adoam , les a séparés des autres peuples ; d'un côté par la mer , & de l'autre par des hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder ensemble.

les ont pris pour juger de leurs différens ; & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence , personne ne se défie d'elle. Ils rient , quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontières de leurs Etats. Peut-on craindre disent ils , que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes nous ne voudrions pas même deffendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Betique , ni orgueil , ni hauteur , ni mauvaise foi , ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple , & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ? c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pais , ou se livreroit à la mort , plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguier qu'il est incapable de vouloir subjuguier les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours , en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Betique. Ces peuples , disoit-il , furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin ; ils nous laisserent fonder une ville dans l'Isle de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté , & nous firent part de tout ce qu'ils avoient , sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines , après qu'ils en auroient faits leur provision pour leur usage. En effet , ils nous envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux Etrangers leur superflu.

Pour leurs mines , ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guere sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre , ce qui ne peut les rendre heureux , ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point , nous disoient-ils , si avant dans la terre ; contentez vous de la la-



bourer , elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront ; vous en retirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent , puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation , & mener les jeunes hommes de leur pais dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprehendoient , nous disoient-ils , à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes , & qui perdant l'habitude de marcher , s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation , ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art ; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là , disent-ils ont suffisamment en leur pais ce qui est nécessaire à la vie , que vont-ils chercher chez un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature , ne leur suffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage , puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir l'avarice des Marchands , & pour flater les passions des autres hommes.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam , & se réjouissoit qu'il y eut encore au monde un peuple , qui suivant la droite nature , fut si sage & si heureux tout ensemble. O ! combien ces mœurs , disoit-il , sont-elles des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtés , qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable , & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.



LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE NEUVIEME.

---

SOMMAIRE.

*Venus toujours irritée contre Telemaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les destinées ne permettent pas qu'il périsse la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le Port des Salantins. Leur Roi Idomenée reçoit Telemaque dans sa nouvelle Ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des Victimes, fait tout espérer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ces deux nouveaux Hôtes.*

✻ ✻ ✻ E N D A N T que Telemaque & Adoam  
s'entretenoient de la sorte, oubliant le  
✻ ✻ ✻ sommeil, & n'appercevant pas que la  
✻ ✻ ✻ nuit étoit déjà au milieu de sa course,  
une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit  
d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en  
vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens,

ne pouvoit supporter plus long-tems que Telemaque eut échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Isle de Calypso. Venus étoit encore plus irrité de voir ce jeune homme qui triomphoit , ayant vaincu l'Amour & tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur , elle quitta Cythere , Paphos , Idalie , & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Telemaque avoit méprisé son Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe , où les Dieux étoient assemblez auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds ; ils voyent la gloire de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de bouë est un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette bouë. Les peuples innombrables, & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de bouë. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains , & elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur , gloire , puissance , profonde , politique , ne paroît à ces suprêmes Divinitez que misère & foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre , que Jupiter a posé son trône immobile ; ses yeux percent jusques dans l'abîme , & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs ; ses regards doux & sereins répandent le calme & la joye dans tout l'Univers. Au contraire ; quand il secouë sa chevelure , il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes éblouis de rayons de gloire qui l'environnent , ne s'en approchent qu'avec tremblemens.

Toutes les Divinitez celestes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein : la robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages , quand elle vient promettre aux mortels effrayez la fin des tempêtes , & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit

noüée par cette fameuse ceinture sous laquelle paroissent les graces. Les cheveux de la Déesse étoient attachez par derrière negligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté , comme s'ils ne l'eussent jamais vüe & leurs yeux en furent ébloüis , comme ceux des mortels le sont , quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement , & leurs yeux revenoient toujours sur Venus. Mais ils appercûrent que les yeux de cette Déesse étoient baignez de larmes , & qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légère , comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance , il lui fit un doux souÿris , & se levant il l'embrassa. Ma chere fille , lui dit-il , quelle est votre peine ? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché ; ne craignez point de m'ouvrir votre cœur , vous connoissiez ma tendresse & ma complaisance.

Venus lui répondit d'une voix douce , mais entrecoupée de profonds souÿpirs : O pere des Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout , pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contenté d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe Ville de Troye que je défendois , & de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les mers le fils d'Ulyse ce cruel destructeur de Troye. Telemaque est accompagné par Minerve , c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinité ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Isle de Cypre pour m'outrager ; il a méprisé ma puissance , il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avec horreur des Fêtes que l'on célèbre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jeté par un naufrage horrible dans l'Isle de Calypso , a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce

jeune Grec. Ni la jeunesse , ni les charmes de Calypso & de ses Nymphes , ni les traits enflammez de l'Amour , n'ont pû surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Isle ; me voilà confonduë , un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour consoler Venus , lui dit : Il est vrai , ma famille , que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils , & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a meritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre , qu'il vive loin de sa patrie , exposé à toutes sortes de maux & de dangers , mais les destins ne permettent ni qu'il périsse , ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flâtez les hommes. Consolerez-vous donc , ma fille soyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Héros , & tant d'immortels.

En disant ces paroles , il fit à Venus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumière semblable aux plus perçans éclairs sortir de ses yeux. En baisant Venus avec tendresse , il répandit une odeur d'ambrosie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne peut s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur , on vit la joye se répandre sur son visage : elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses jouës , & l'embaras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter , & Venus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Telemaque.

Elle raconte à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit ; je sçavois déjà , répondit Neptune , l'ordre immuable des destins ; mais si nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer , du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux & pour retarder son retour en Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens , c'est mon peuple , nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux

que la mer est devenuë le lieu de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels , ils sont justes , sages & laborieux dans le commerce ; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non , Déesse je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage ; mais je ferai que le Pilote perdra sa route , & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse rit avec malignité , & retourna dans son char volant sur les prez fleuris d'Idalie : où les graces , les jeux & les ris témoignèrent leur joye de la revoir ; dansans autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse , semblable aux songes ; excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil , au lieu que cette Divinité enchante le sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une foule innombrable de mensonges aîlez , qui voltigent autour de lui , vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Athamas , qui considéroit attentivement la clarté de la Lune , le cours des étoiles , & le rivage d'Ithaque , dont il découvroit déjà assez près de lui les rochers escarpez. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leurs-cours & qu'elles fussent revenuës sur leur pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles , la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au Pilote pour l'amuser , tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'Isle , plus cette image réculoit : elle fuyoit toujours devant lui , & il ne sçavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginait entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçu , à aller aborder secrettement dans une petite Isle qui est auprès de la grande , pour dérober aux Amans de Penelope conjurez contre Telemaque , le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils , dont cette côte de la mer est

est bordée , & lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroïssoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme des petits nûages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le Soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné , & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jeter les navires sur les côtes de l'Hesperie. Le vent obéît avec tant de violence , que le navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'Aurore annonçoit le jour : déjà les étoiles qui craignent les rayons du Soleil ; & qui en sont jalouses , alloient cacher dans l'Océan, leur sombres feux , quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'île d'Ithaque ; Telemaque réjouissez-vous , dans une heure vous pourrez revoir Penelope , & peu être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri , Telemaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil , s'éveille , se leve , monte au gouvernail ; embrasse le Pilote , & de ses yeux à peine encore ouverts , regarde fixement la côte voisine. Il gemit ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Helas ! où sommes-nous , dit-il ? Ce n'est point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé , Athamas , vous connoissez mal ceete côte si éloignée de notre país. Non , non , répondit Athamas , je ne puis me tromper en considerant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance ? Voyez ce rocher qui s'élève comme une tour , n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers ? lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-

vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la forteresse & la maison d'Ulyse votre pere.

Vous vous tous trompez , ô Athamas , répondit Telemaque ; je vois au contraire une côte assez relevée , mais unie ; j'apperçois une Ville qui n'est point Ithaque. O Dieux ! est ce ainsi que vous vous jouëz des hommes.

Pendant qu'il disoit ces paroles , tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez. Le charme se rompit : Il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement , & reconnut son erreur. Je l'avoüe , ô Telemaque , s'écria-t'il , quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux ; je croyois voir Ithaque , & son image toute entière se présentoit à moi ; mais dans ce moment elle dispaçoit comme un songe. Je vois une autre Ville , c'est sans doute Salante , qu'Idomenée fugitif de Crete , vient de fonder dans l'Heesperie ; j'apperçois des murs qui s'élèvent , & qui ne sont pas encore achevez ; je vois un Port qui n'est pas entierement fortifié.

— Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette Ville naissante , & que Telemaque deplorait son malheur le vent que Neptune faisoit souffler , les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouverent à l'abri tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune , ni le cruel artifice de Venus , n'avoit fait que souffrir de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade , Mentor dit à Telemaque ; Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire , il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule , ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne sçait pas souffrir , n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage , lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune , que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son Ile. Que tardons-nous ? Entrons dans ce Port , voici un peuple ami , c'est chez les Grecs que nous arrivons ; Idomenée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux



Aussi - tôt ils entrèrent dans le Port de Salante , où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine , parce que les Phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Telemaque regardoit avec admiration cette Ville naissante. Semblable à une jeune plante qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit sent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croit , elle ouvre ses tendres boutons , elle étend ses feuilles vertes , elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit , on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle Ville d'Idomenée sur le rivage de la mer. Chaque jour , chaque heure elle croissoit avec magnificence , & elle monroit de loix aux étrangers qui étoient sur la mer , de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au Ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers , & des coups de marteaux. Les prairies étoient suspendues en l'air par des grûes avec des cordes. Tous les Chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit ; & le Roi Idomenée donnant par tous ses ordres lui même , faisant avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé , que les Crétois donnerent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié sincere. On se hâta d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulysse , Le fils d'Ulysse , s'écria-t'il ?

Ulysse ce cher ami , ce sage Heros par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye ! qu'on l'amene ici , & que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussi tôt on lui presente Telemaque , qui lui demande l'hospitalité en lui disant son nom.

Idomenée lui répondit avec un visage doux & riant ; Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes , je crois que je vous aurois connu. Voilà Ulysse lui-même , voilà ses yeux pleins de feu , & dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid & réservé , qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je connois même ce sourire fin , cette action negligée , cette parole douce , simple & insinuante , qui persuadoit avant qu'on

eût le tems de s'en délier. Cui, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle aventure vous amène sur ce rivage ? Est ce pour chercher votre pere ? Helas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persecuté lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idomenée disoit ces paroles : Il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit trouver le nom.

Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne sçauois vous cacher dans un tems où je ne devois vous marquer que de la joye, & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez-vous même à sentir le malheur de ne point trouver mon pere. Il y a déjà longs tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni sçavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Penelope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois crû vous trouver dans l'Isle de Crète ; j'y ai sçu votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joute des hommes, & qui me tient errant dans tous les pais loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Telemaque, & le menant dans son Palais, il lui dit ; Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai souvent vu autrefois. C'est Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance, qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois.

Aussi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à

Mentor : Nous nous sommes vûs , dit-il , autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète : & des bons conseils que vous me donâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse , & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse crû , ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement , que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années ; c'est la même fraîcheur de visage , la même taille droite : la même vigueur , vos cheveux seulement sont un peu blanchis.

Grand Roi , répondit Mentor , si j'étois flatteur je vous dirois de même , que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siège de Troye. Mais j'aîmeroîs mieux vous déplaire , que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie , & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé , & j'aurois eu de la peine à vous connoître. J'en connois clairement la cause , c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en souffrant , puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste , sçachez que les Rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité des peines & de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prospérité , les délices d'une vie mole les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les Rois en paix & en guerre ont toujours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre , modérée , simple , exempte d'inquietudes & de passions , réglée & laborieuse , retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse , qui sans ces précautions , est toujours prête à s'envoler sur les aîles du tems.

Idoménée charmé du discours de Mentor , l'eût écouté long tems , si on ne fut venu l'avertir

pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le suivirent environnez d'une grande foule de peuple qui confideroit avec empressement & curiosité ces deux Etrangers. Les Salentins se disoient les uns les autres ; Ces deux hommes sont bien differens. Le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeunesse , sont répandues sur son visage & sur son corps ; mais cette beauté n'a rien de mou ni d'effeminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse , il paroît vigoureux , robuste , endurci au travail. Cet autre ; quoique bien plus âgé n'a encore rien perdu de sa force ; sa mine paroît d'abord moins haute , & son visage moins gracieux ; mais quand on le regarde de près , on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels , sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter , qu'Idoménée , du sang de ce Dieu , avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent ; le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui représentoient Jupiter changé en Taureau ; le ravissement de l'Europe , & son passage en Crète au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter , quoi - qu'il fut sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos. Enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son Isle pour la rendre à jamais florissante. Telemaque y remarqua aussi les principales aventures du siège de Troye , où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces représentations de combats , il chercha son pere , il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Diomedé venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chêfs de l'Armée Grecque assemblez ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuses

actions dont il avoit souvent ouï parler , & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ses yeux ; il changea de couleur , son visage parut troublé. Idomenée l'aperçut , quoique Telemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte , lui dit Idomenée , de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pere.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formez par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées ; ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent Taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez ; on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Teophane ami des Dieux , & Prêtre du Temple , tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le Trépied sacré ; O Dieux ! s'écria t'il , quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoie en ces lieux. Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste , & Salante tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Heros que la sagesse mene par la main il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En disant ces paroles , son regard étoit farouche , & ses yeux étincelans ; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissent devant lui son visage étoit enflamé ; il étoit troublé & hors de lui-même , ses cheveux étoient hérissés , sa bouche écumante , ses bras levez & immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine , & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idomenée ! s'écria-t'il encore , que vois-je ? Quels malheurs évitez ? Quelle douce paix au-dedans , mais au dehors quels combats ! Quelle victoire ! O Telemaque ; tes travaux surpassent ceux de ton pere , le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive ; les portes d'airain , les inaccessibles remparts tombent à tes pieds O grande Déesse , que son pere... O jeune homme ! tu verras enfin... A ces mots la parole meurt dans sa bouche , & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idomenée tremblant , n'ose lui demander qu'il acheve. Telemaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez , dit-il à Idomenée , le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre , la victoire sera dans vos mains , & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux , profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenée n'étant pas encore revenu de son étonnement , cherchoit envain des paroles , sa langue demeurait immobile. Telemaque plus prompt dit à Mentor : tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles ; tu reverras ? Est-ce mon pere , ou seulement Ithaque ? Helas ! que n'a-t'il achevé ? Il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte , cruel Oracle , tu prend plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole , & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent , & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux faibles hommes leur destinée dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de

rossoins , & ce que les Dieux veulent faire de  
vous.

Telemaque touché de ces paroles , se retint avec beaucoup de peine. Idomenée qui étoit revenu de son étonnement , commença de son côté à louer le grand Jupiter , qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le sage Mentor , pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice ; il parla ainsi aux deux étrangers.

J'avoüe que je ne connoissois point encore assez l'art de regner , quand je revins en Crète après le siège de Troye. Vous sçavez , chers amis les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Isle ; puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des Dieux & des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable. Je vis refugier mes Dieux Penates sur cette côte déserte , où je ne trouvois que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines , des forêts aussi anciennes que la terre , des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder un petit nombre de soldats & de compagnons , qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs , cette terre sauvage , & d'en faire ma patrie , ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette Isle fortunée où les Dieux m'avoient fait naître pour regner. Helas , disois-je en moi-même , quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde , pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au dessus du reste des hommes. Eh ! C'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre ; j'étois craint de mes ennemis , & aimé de mes sujets. Je commandois à une nation puissante & belliqueuse ; la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je regnois dans une Isle fertile & del-

cieuse : cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, si non d'en sçavoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour, je tâchois de montrer un visage gai & plein d'esperance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez près de nous. C'est Phalente avec ces Lacedemoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande Ville, qu'il bâtit sur la même côte. Metaponte est encore une semblable colonie. Feron-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quitta, & que la nuit vint m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma miserable destinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idomenée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que



la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je sçaurai bien l'en rétirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant ? pour vous , je vous renvoyerai avec les meilleurs vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'Isle de Crète ? Ils sont fait du bois coupé sur le véritable mont Ida , où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sçauroit périr dans les flots ; les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine ; & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire erreur sur tant de mers : le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portez jusques ici , & ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix , ô fils d'Ulysse , que vous serez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton , toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots , Telemaque interrompit Idomenée : Renvoyons , dit-il le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous de prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen ennemi de la Grece, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisez des Dieux quand nous combattrons pour un des Héros Grecs qui ont renversé l'Injuste ville de Priam ? L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

*Fin du neuvième Livre.*



# LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE. LIVRE DIXIÈME

## SOMMAIRE.

*Idomenée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hesperie, où il a fondé sa Ville; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette Nation lui avoit député deux Vieillards, avec lesquels il avoit réglé des articles de paix, qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idomenée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se présenterent aux portes de Salante. Nestor, Philoctète & Phalante, qu'Idomenée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salante, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.*

\*\*\*\*\* EN T O R regardant d'un œil doux & tranquille Telemaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats; prit ainsi la parole. Je suis bien aise, fils d'Ulisse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais

souvenez-vous que votre pere n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siège de Troye , qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entr'eux. Achile , quoiqu'invincible & invulnérable , quoique sûr de porter la terreur & la mort par tout où il combattoit , n'a pû prendre la ville de Troye. Il est troublé lui même aux pieds des murs de cette ville , & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur , a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens , & c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes & superbes tours , qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjuree. Autant que Minerve est au dessus de Mars , autant une valeur discrete & prévoyante surpasse - t'elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire d.s circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril ; mais je crois , ô Idomenée , que vous devez nous expliquer premierement si votre guerre est juste , ensuite contre qui vous la faites ; & enfin quelles sont vos forces pour en esperer un heureux succès.

Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte , nous y trouvâmes un peuple sauvage , qui erroit dans les fôrets , vivant de sa chaille , & des fruits que les arbres portent d'eux - mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens furent épouvantez , voyant nos vaisseaux & nos armes. Ils se retirerent dans les montagnes ; mais comme nos soldats furent curieux de voir le païs , & voulurent poursuivre des cerfs ; ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder ; il ne nous reste que des montagnes presque innaccessibles ; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans , dispersez , & plus foible que nous ; il ne tiendrait qu'à nous de vous égorger , & d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi-bien que nous. Allez , souvenez-vous que vous devez

la vie à nos sentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier & sauvage , que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyez par ces Barbares , revinrent dans le camp , & raconterent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus , ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs , qui leur paroissoit ressembler plutôt des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers , & avec toutes sortes d'armes. Bien tôt ils rencontrèrent les Sauvages , les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre , comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées , où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyerent vers moi deux de leur plus sages vieillards qui venoient me demander la paix. Ils m'apporterent des présens ; c'étoit des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées , & des fruits du país. Après m'avoir donné leurs présens , ils parlerent ainsi.

O Roi , nous tenons , comme tu vois dans une main l'épée , & dans l'autre une branche d'olivier. ( En effet , ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains. ) Voilà la paix , ou la guerre , choisis. Nous aimerons mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer où le soleil rend la terre fertile , & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits ; c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige , où l'on ne voit jamais , ni les fleurs du Printems , ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité ; qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire , va follement ravager les Provinces ; & répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche , nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons , & nous prions les Dieux de nous préserver d'une

faueur semblable. Si les sciences que les Grecs apprenent avec tant de soin , & si la politesse dont ils se picquent ne leur inspirent que cette detestable injustice , nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorans & barbares , mais justes , humains , fidèles , désintéressés , accoutumez à nous contenter de peu , & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons , c'est la santé , la frugalité , la liberté , la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu , la crainte des Dieux , le bon naturel pour nos proches , l'attachement à nos amis , la fidélité pour tout le monde , la modération dans la prospérité , la fermeté dans les malheurs , le courage pour dire toujours hardiment la vérité , l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins ou pour alliez. Si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix , tu apprendras , mais trop tard , que les gens qui aiment par modération la paix , sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi , je ne pouvois me lasser de les régarder. Ils avoient la barbe longue & negligée , les cheveux plus courts , mais blancs , & les sourcils épais , les yeux vifs , un regard & une contenance ferme , une parole grave & pleine d'autorité , des manieres simples & ingenuës. Les fourures qui leur servoient d'habit , étoient nouées sur l'épaule , & laissoient voir des bras plus nerveux & des muscles mieux nourris que ceux de nos Athletes. Je répondis à ces deux Envoyez , que je désirez la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions ; nous en prîmes tous les Dieux à témoins , & je renvoyai ces hommes chez eux avec des presens. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Royaume de mes Ancêtres , n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs qui ne pouvoient pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire , rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez , lorsqu'ils revenoient de notre camp , ils les attaquèrent avec fureur , en tuèrent une partie , & poursuivirent.

le reste dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leurs secours, les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Bruttiens, les peuples de Crétone, de Nerite & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des charriots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent de massues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils sont presque de la taille des Géants, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens venus de la Grece sentent encore leur origine, & sont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'exacte discipline de troupes Grecques: la vigueur des barbares; l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'ozier, & couvert de peaux, leurs épées sont longues. Les Bruttiens sont légers à la course comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sur leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, & puis disparaître avec une égale rapidité. Les peuples de Crétone sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crétonois, & si jamais ils s'appliquent à nos yeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses; qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne; & dont le poison est mortel. Pour ceux de Nerite, de Messapie & de Brindes; ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au Ciel à la vue de leurs ennemis sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désirez de sçavoir. Vous connoissez maintenant

l'origine de cette guerre , & quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement , Telemaque impatient de combattre , croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore , & parla ainsi à Idomenée ; D'où vient donc que les Locriens mêmes , peuples sortis de la Grèce , s'unissent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de Colonies fleurissent sur cette côte de la mer , sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir. O ? Idomenée , vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ! Et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez souffert ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces Barbares , suffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux ; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des otages & en prendre d'eux. Il eut été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques uns de vos Chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée , vous auriez dû encore les apaiser en leur représentant qu'on les avoit attaqués , faute de sçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées ; & établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance ; mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre.

Je crus répondit Idomenée , que nous n'aurions pû sans bassesse rechercher les Barbares , qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre , & qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins auxquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardez. Nous les prîmes sans peine , & par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours , d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendront des montagnes dans notre país. Nous pouvons entrer

dans le leur , & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr'eux nous est devenue très-difficile. Nous ne sçaurions leur abandonner ces tours sans nous opposer à leurs incursions , & il les regardent comme des Citadelles , dont nous voulons nous servir pour le réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idomenée ; Vous êtes un sage Roi , & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir , & qui manquant de courage pour se corriger , n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sçachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon , quand il est venu vous demander la paix : Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage , ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non ; puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier , & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant , en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent les tours que vous vantez tant , sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr , ou de vous faire périr vous même pour se préserver d'une servitude prochaine. Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté , & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat , est la justice , la modération , la bonne foi , l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévûs. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre ; mais l'amour & la confiance de vos voisins quand ils ont senti votre modération , font que votre Etat ne peut être vaincu , & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste



l'attaqueroit , tous les autres intéressés à sa conservation prennent aussi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres , vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins , votre Ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix , & vous seriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Hesperie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut reparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Grecques : Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos fils de Jupiter , ni vos travaux au siège de Troye , où vous êtes signalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ses colonies dans votre parti ?

Elles sont toutes , répondit Idomenée , résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance , les a épouvantés. Ces Grecs aussi-bien que les autres peuples ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les Barbares des montagnes , nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot , tout est contre nous. Ceux-mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte , désirent notre abaissement , & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puissant , vous ruinez votre Puissance , & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins , vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux ; & doublement malheureux Idomenée , que ce malheur même n'a pû instruire qu'à demi ! Avez vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ? Laissez moi faire , & racontez-moi seulement en détail qu'elles

sont donc ces villes Grecques.

La principale , lui répondit Idomenée , est la Ville de Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent , les femmes ne songerent qu'à les appaiser , & qu'à désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse , qui étoit née hors du mariage , ne connoissant plus ni pere ni mere , vecût avec une licence sans bornes. La severité des loix reprima leurs désordre. Ils se réunirent sous Phalante Chef hardi , intrepide , ambitieux , & qui sçût gagner ces cœurs par ces artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens ? ils ont fait de Tarente une seconde Lacedemone. D'un autre côté ; Philoctete qui a eu une si grande gloire au siège de Troye , en y portant les flèches. d'Hercule , a élevé dans ce voisinage les murs de Petilie , moins puissante à la verité , mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Metaponte , que le sage Nestor a fondé avec les Pyliens.

Quoi reprit Mentor , vous avez Nestor dans L'Heesperie , & vous n'avez pas sçu l'engager dans vos interêts ? Nestor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens , & dont vous avez l'amitié ? Je l'ai perduë , répliqua Idomenée par l'artifice de ces peuples , qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heesperie. Nous le détromperons , dit Mentor ; Telemaque le vit à Pylos avant qu'il fut venu fonder sa Colonie : & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Héros , ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Telemaque , mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnez à tous vos voisins , que cette guerre s'est allumée & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peu s'éteindre. Encore un coup laissez - moi faire.

A Ces mots Idomenée embrassant Mentor , s'attendrissoit & ne pouvoit parler. Enfin il pronon-

ça à peine ces paroles ? sage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes , j'avouë que je me ferois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous. J'avouë qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr , ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Telemaque ! qui ne pourrez jamais vous egarer comme moi , puisque vous avez un tel guide ! Mentor vous êtes le maître , toute la sagesse des Dieux est en vous , Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez , promettez , concluez , donnez tout ce qui est à moi ; Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi , on entendit tout - à - coup un bruit confus de chariots , de chevaux hennissans , d'hommes qui pouffoient des hurlemens épouvantables , & de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie. Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardez. Les voilà qui viennent assiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroissent consternees. Hélas , disoient-ils : falloit-il quitter notre chere patrie , la fertile Crete , & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers , pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troye. On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties dans la vaste campagne , briller au Soleil les casques , les cuirasses : & les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient ébloüis. On voyoit aussi les piques herissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérés prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté , pour récompenser le Laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes , on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il aperçût d'un côté Philoctete , & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à

reconnoître à sa vieillesse venerable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée, que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir ! Les voilà qui ont pris les armes contre vous ; & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de l'ententeur, sont des troupes Lacedemoniennes commandées par Phalante ; tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour, il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient il l'a fait ouvrir ; & Idomenée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis, étonnez de voir un seul homme qui se presente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix ; & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les Chefs. Aussi tôt tous les Chefs s'assemblerent, & il leur parla ainsi.

O hommes généreux assemblez de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sçai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté. Je louë votre zèle ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor, sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice sous la protection des Dieux ! La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les Chefs quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causez par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois. Au rerour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée ; les autres ont trouvé une mort funeste

dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colere que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expedition. O peuples Hesperiens ! je prie les Dieux de ne vous sonner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres , il est vrai ; mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fut encore dans toute sa gloire ; & que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Helene. Philoctete si long tems malheureux & abandonné dans l'isle de Lemnos , ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sçai que les peuples de Laconie ont senti aussi les troubles causez par la longue absence des Princes , des Capitaines & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs , qui avez passé dans l'Hesperie , vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé , Mentor s'avança vers les Pyliens , & Nestor qui l'avoit reconnu , s'avança aussi pour le saluer. O Mentor , lui dit-il , c'est avec plaisir que je vous revois. il y a bien des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide , vous n'aviez que quinze ans , & je prévis d lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez vous été conduit dans ces lieux ! Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idomenée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer ; mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix , elle lui serviroit seulement à dissiper une ligue qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage , & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté , qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire perir , ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expedient pour faire ensorte qu'on puisse se confier à lui , & s'assurer d'une bonne paix , tous les peuples que vous voyez ici , quitteront

volontiers les armes , & nous avoüerons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit ; Sage Néstor , vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere , passa chez vous à Pylos , & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire ; il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer , il a vû la Sicile , l'Egypte , l'Isle de Cypre , celle de Crète. Les vents , où plutôt les Dieux l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivez ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idomenée , c'est le fils du sage Ulysse , c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confederées , Idomenée & Telemaque avec tous les Crétois armez , le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçûs , & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit pendant le siège de Troye le bouillant couroux d'Achille ! l'orgueil d'Agamemnon , la fierté d'Ajax & le courage impetueux de Diomedé. La douce persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel. Sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Héros , tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche ; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses experiences , mais il les racontoit avec grace , quoi qu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Grece , sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté , dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroisoit flétrie & abatuë auprès de celle  
de

de Mentor , en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du temperament. Les paroles de Mentor , quoique graves & simples , avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court précis & netveux. Jamais il ne faisoit aucune redite , jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose , pour l'inculquer , ou pour parvenir à la persuasion , c'étoit toujours par des traits nouveaux & des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sçai quoi de complaisant & d'enjoué , quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres , & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si venerables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les Alliez de Salente se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près , & pour tâcher d'entendre leurs sages discours , Idomenée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressez , ce que signifioient leurs gestes , & l'air de leur visage.

*Fin du dixième Livre.*



# LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE. LIVRE ONZIEME.

## S O M M A I R E.

*Telemaque voyant Mentor au milieu des Alliez veut sçavoir ce qui se passa entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa présence contribué auprès des Alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne reciproquement des otages, & on fait un sacrifice commun entre la Ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.*



**C**ÉPENDANT Telemaque impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idoménée qui le croit à ses côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, & se hâte, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque saute à son cou, & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon pere! (je ne crains pas de vous nommer ainsi) le malheur de ne retrouver point mon veritable pere, & les hontes que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois! ainsi puis-je revoir Ulysse. Si quelque chose pouvoit me



consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui même.

Nestor ne peut à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrète joye ; voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les jouës de Telemaque. La beauté, la douceur, & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies étonna tous les Alliez. Nest ce pas disoient-ils le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor ; sans doute c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposez de la vie. Dans l'une elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus murs.

Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuse disposition. Voila, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grece, & si cher à vous-même, ô sage Nestor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner la fidelité des promesses d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivit celle du pere, & que la malheureuse Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salante. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblez de tant de Nations, à vous faire de propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes Nations fremissoient de courroux ; croyant perdre tout le tems où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur, & pour faire échaper leurs proye. Sur tout, les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idomenée esperat de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor, car ils craignoient que ces discours pleins de sagesse ne détachassent leurs Alliez. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'aperçût, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoüe , disoit-il , que les Manduriens ont sujet de se plaindre , & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts , mais il n'est pas juste aussi que les Grecs qui sont sur cette côte des Colonies , soient suspects & odieux aux anciens peuples du País. Au contraire les Grecs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres , il faut seulement qu'ils soient moderez , & qu'ils n'entreprenent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sçai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages , mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Telemaque & moi, nous vous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idomenée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra , soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite ; ô Manduriens , s'écria t'il , c'est que les troupes des Crétois ont fait le passage de vos montagnes par surprise , & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le País où vous vous êtes retirez , pour leur laisser le País uni qui est sur le rivage de la mer. Des passages que les Crétois ont fortifiez par les hautes tours pleines de gens armez , sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi y en a-t'il encore quelqu'autre.

Alors le Chef des Manduriens s'avança & parla ainsi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette Guerre ? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échappée sans ressource , par l'ambition inquiète des Crétois , & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leur sermons. Nation insensée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de desespoir contre elle , & de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages ; nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins , ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine , & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un país contre la liberté duquel ils ne formoient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas ô sage vieillard.

C'est un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hesperie ne pourroit jamais esperer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse & cruelle que les Dieu irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vangerez. Vous ne ferez pas moins juste contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles, toute l'assemblée parut émuë, il sembloit que Mars & Belone alloient de rang en rang rallumans dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole.

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines & presentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtage. Telemaque & moi, je vous ferai donner douze des plus nobles & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages ; car Idoménée qui desire sincerement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse. Il desire la paix comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez désirée, par sagesse & par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vûe des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de voir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix, & il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contens, qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les resentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sur ce que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille.

Ecoûtez donc, ô peuples remplis de valeur, & vous Chefs si sages & si unis : écoûtez ce que

je vous offre de la part d'Idomenée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins ; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiez par les hautes tours , soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor , & vous Philoctete , vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion , vous vous êtes déclaré contre Idomenée. Ainsi vous ne pouvez être suspect d'être trop favorable à ses intérêts. Ce qui vous touche , c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hesperie. Soyez vous-mêmes les depositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente nouvelle Colonie des Grecs , semblable à celle que vous avez fondée , qu'à empêcher qu'Idomenée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer , réservez-vous la gloire d'être les Juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtront merveilleuses si vous pouviez vous assurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sûreté reciproque les ôtages dont je vous ai parlé , jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entière , quand celui de Salente même & d'Idomenée sera à votre discretion , ferez-vous contens ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-même ? Vous n'osez vous fier à Idomenée , & Idomenée est si incapable de vous tromper , qu'il veut se fier à vous. Oüi , il veut vous confier le repos ; la vie , la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix , la voilà qui se présente à vous & qui vous ôte tous pretextes de reculer. Encore une fois , ne vous imaginez pas que la crainte reduise Idomenée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti , sans se mettre en peine si vous imputerez à la foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes , & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous

prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher les fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi à tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui; les tournera pour lui contre vous. Telemaque & moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prends tous les Dieux du Ciel & des enfers à témoins, & les justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regarderent de près, furent étonnez & ébloüis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté & une autorité qui est au dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient semblables à ses paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond silence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tygres, qui oubliant leur cruauté venoient par la poussière de sa douce voix lèche ses pieds, & se soumettre par leur caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les Chefs se régardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler de peur qu'il n'eut encore quelque chose à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajoûter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus

long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demouroit comme gravé dans tous cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire; chacun étoit avide & comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un aîlez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui fremissoient dans leur indignation; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On decouvroit déjà sur les visages je ne sçai quoi de serain & de radouci. Les Manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. La farouche Phalante avec les Lacedemoniens, furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs ne peut retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport ou le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement & tous les peuples à la fois, comme si ç'eût été un signal, s'écrierent aussi-tôt : sage vieillard, vous nous désarmez ! La paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulut représenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-elles encore une fois. On ne peut leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux, par tous les Chefs de l'armée : La paix, la paix.

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes nos passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idomenée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant : aimable fils du plus sage de tous les Grecs puissiez vous être aussi sage & plus heureux que lui : n'avez-

vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre pere , à qui vous ressemblez , a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche , quoiqu'il n'eut jamais vû Ulyssé , ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déjà on pressoit Telemaque de raconter ses aventures , lorsque Mentor vint avec Idomenée & toute la jeunesse Crétoise qui les suivoit.

A la vûë d'Idomenée , les Alliez sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous , dit-il , à conclure cette sainte alliance ; dont les Dieux seront les témoins & défenseurs ? Qu'ils la vengent ; si jamais quelque impie ose la violer ; & que tous les maux horribles de la guerre loin d'accabler les peuples fidèles & innocens , retombent sur la tête parjure & execrable de l'ambitieux , qui foulera aux pieds les droits sacrez de cette alliance. Qu'il soit detesté des Dieux & des hommes ; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son desespoir ; Qu'il tombe mort sans aucune esperance de sépulture ; Que son corps soit la proie des chiens & des vautours , & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale , Ixion , & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutiennent le Ciel ; Que tous les peuples la réverent & goûtent ses fruits de génération en génération ; Que les noms de ceux qui l'auront jurée , soient avec amour & veneration dans la bouche de nos derniers neveux ; Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi , soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre ; & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant , songent à imiter les peuples de l'Hesperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idomenée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit , parce que les Alliez veulent qu'il

demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entière execution des choses promises. On immola entre la Ville de l'armée cent genisses blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleurs dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations. Les Haruspices consultoient les entrailles qui palpi-toient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Au-tei un encens qui formoit un épais nuage & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis cessant de se régarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se delaf-soient déjà de leurs traveaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontaient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs & bûoient ensemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vases pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines assemblez ! désormais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont freres, & doivent s'aimer comme tels : Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai : mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inevitable en certaines occasions. O Rois, ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point



hors de l'humanité. Quiconque préfère la propre gloire aux sentimens de l'humanité , est un monstre d'orgueil ; & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en secret ; quand on voudra parler sincèrement ; il a d'autant moins mérité la gloire ; qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer , puisqu'il a si peu estimé les hommes , & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple , qui en est aimé , qui se confie en ses voisins , & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre , les empêche de l'avoir entre eux , & qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour Roi. Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes Villes de l'Hesperie. Faites de trois en trois ans une assemblée générale , où tous les Rois qui sont ici présens se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment , pour raffermir l'amitié promise , & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix , la gloire & l'abondance , au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix , combien nous sommes éloigné de vouloir faire guerre par une vaine gloire , ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent , qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt , & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : non je n'ai plus de lui cette pensée , c'est Adrasfe Roi des Dauniens , de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux , & croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre ne sont nés

que pour servir à la gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le Roi & le pere ; il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins Jusqu'ici l'aveugle fortune à favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis ; qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte , afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs Villes de nos Alliez. Ceux de Crotone on perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toute sorte de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice , tout lui est égal , pourvû qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors , les troupes sont disciplinées & aguerries ; les Capitaines sont expérimentez ; il est bien servi ; il veille lui même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit severement les moindres fautes , & récompense avec liberalité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli , si la justice & la bonne foi régloient sa conduite ; mais il ne craint ni les Cieux ni les reproches de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation ? Il la régarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel , que l'avantage de posséder de grandes richesses , d'être craint & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bien tôt son armée paroîtra sur nos terres ; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister , toute l'espérance de liberté nous sera ôrée. C'est l'intérêt d'Idomenée aussi bien que le nôtre , de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus , Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de la prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi , on s'avançoit vers la ville ? car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.



LES AVANTURES  
DE  
**TELEMAQUE**  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE DOUZIE ME.

---

SOMMAIRE.

*Nestor au nom des Alliez demande du secours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis, Mentor qui veut polir la Ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'il se contente d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci Mentor fait une revue exacte dans la Ville & dans le Port, s'informe de tout, fait faire à Idomenée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs la naissance pour la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les Artistes au labourage qu'il met en bonheur.*



OUTRE l'armée des Alliez dresloit déjà ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hasperiens fatiguez attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eut pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embaras d'une si gran-

dé guerre n'eut point empêché cette Ville naissante de croître & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau Royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliez seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer ; il ne peut rejeter une si juste proposition, & il promet des troupes ; mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissent, il le prit en particulier, & lui parla ainsi.

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaliser la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continué à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous detestez toute flatterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la temerité de votre conduite. A ce n'ot de temerité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux ; mais libre & hardi. Ce mot de temerité vous choque, je le vois bien ; tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les Rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle même les blesse assez sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai crû que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir ma faute. Mon dessein, a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront défavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin ; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt & sans conséquence,

vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler. Vous ne verrez la vérité qu'à demi , & sous de belles enveloppes.

A ces maux Idomenée déjà revenu de sa première promptitude parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez , dit-il à Mentor , ce que fait l'habitude d'être flaté ; je vous dois le salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me crois heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoisonné , & qui n'a pu même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non , je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé , pour vouloir me déplaire en me disant la vérité toute entière.

En disant ces paroles , les larmes lui vinrent aux yeux , & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit : C'est assez avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures ; mais puis je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mervez vous en ma place ; si vous avez été trompé jusqu'ici , c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint de conseillers trop sincères. Avez vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire. Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire , les plus désintéressés dans leur conduite , & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs les avez-vous écartés ? Vous en êtes vous défié ? Non , non vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité , & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois , donc que ce qui vous attire tant de louanges , ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemi qui menaçoient votre Royaume encore mal établi , vous ne songiez au dedans de votre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits , comme vous me l'avez avoué vous même. Vous avez épuisé vos richesses , vous n'avez songé , ni à augmenter votre peuple , ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses

comme les deux fondemens essentiels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir; il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du precipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle Ville; laissez en paix respirer vos peuples; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occupez, mais par le nombre des hommes qu'ils habiteront ses terres, & qui seront attachez à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue, couvrez là des peuples innombrables, laborieux & disciplinez, faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire; que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée? leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une Ville magnifique. Faudra-t'il donc, mon cher Mentor, me deshonnorer dans l'assemblée de tant de Rois; & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre Royaume. Laissez moi faire, je vais faire entendre à ces Rois, que vous êtes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils.

dans la puissance Royale à Ithaque , & que vous voulez en chasser par force tous les amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sçauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naissante dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyssé ou de moins Telemaque son fils, pendant que Telemaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens ? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor ; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Epire ; ils feront deux choses à la fois ; l'une de rappeler sur votre côte les Marchands étrangers, que le trop grand impôt éloignent de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyssé. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils ; ils répandront dans Ithaque & dans tous les pais voisins la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Penelope sera consolée, & refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en votre place avec les Alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria : Heureux le Roi qui est soutenu par de sages conseils : Un ami sage & fidèle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sçait en profiter par le bon usage des sages conseils ! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & ver-

tieux dont on craint la vertu , pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi même tombé dans cette faute , & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux amis qui flattoit mes passions dans l'espérance que je flaterois un jour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliez qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit amenée de Crète ; Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut , disoit , avoir soin pendant la paix de multiplier les peuples ; mais de peur que toute la nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre , il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire , dans l'amour des armes , dans le mépris des fatigues & de la mort même , enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliez partirent de Salente contents d'Idomenée , & charmez de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils amenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne put moderer sa douleur quand il fallut se separer de son ami. Pendant que les Rois alliez faisoient leurs adieux , & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance , Mentor tenoit Telemaque serré entre ses bras , il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible , disoit Telemaque , à la joye d'aller acquérir de la gloire ; je ne suis touché que de la douleur de notre separation. Il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachent d'entre vos bras , & m'éloignerent de vous sans me laisser aucune esperance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur , pour le consoler : Voici lui disoit-il , une separation bien differente ; elle est volontaire , elle sera courte , vous allez chercher la victoire. Il faut , mon fils que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux ; accôûtez-vous à mon absence : vous ne m'aurez pas tou-



jours : il faut que ce soit la sagesse & la vertu , plutôt que la présence de Mentor qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots , la Déesse cachée sous la figure de Mentor , couvrit Telemaque de son Egi-de ; elle répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance , la valeur intrepide , & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez , disoit Mentor , au milieu des plus grands perils , toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez : Un Prince se deshonne encore plus en évitant les dangers dans les combats , qu'en allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son Chef ou son Roi , il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger ; O Telemaque ; & périssez dans les combats , plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires ; seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur , s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher les perils sans utilité. La valeur ne peut être une vertu , qu'autant qu'elle est réglée par sa prudence. Autrement c'est un mépris insensé de la vie , & une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers , est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au dessus de la crainte. Parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état , s'il ne fuit point , d'ailleurs il se trouble , il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres , pour profiter des occasions , pour renverser les ennemis , & pour servir sa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat , il n'a point le discernement d'un Capitaine. Encore même n'a-t'il pas le vrai courage d'un simple soldat , car le soldat doit conserver dans le combat la

présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre de la discipline des troupes , donne un exemple de temérité , & expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune , méritent des châtimens , & non des récompenses.

Gardez-vous donc bien , mon cher fils , de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus reverer qu'elle se montre plus simple, plus modeste , plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente , qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aille toujours en croissant. Au reste , souvenez vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté , ne soyez point jaloux du succès des autres. Louiez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louiez avec discernement , disant le bien avec plaisir : cachez le mal , & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidés point devant ces anciens Capitaines , qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence : consultez-les , priés les plus habiles de vous instruire , & n'ayés point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferés de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingenuité. Si vous croyés qu'ils aient manqué à votre égard , ouvrez leur votre cœur , expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite , vous les charmerés , & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens , vous serés instruit par vous même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrés vos mesures pour ne vous plus commettre ; jusqu'à ce que la guerre finisse ; & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur tout ne dites jamais à certains flatteurs , qui sement la division , les sujets de peine que

vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous serez. Je demeurerai ici , continua Mentor , pour secourir Idomenée dans le bétain où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples , & achever de lui faire réparer les fautes que les mauvais conseils & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Telemaque ne pût s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise , & même quelque mépris pour la conduite d'Idomenée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère : Etes-vous étonné , lui dit il ; de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes ; & montrent encore quelque reste des foiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables , & les embarras inséparables de la Royauté ? Idomenée , il est vrai , a été nourri dans les idées de faste & de hauteur. Mais quel Philosophe pourroit se défendre de la flatterie , s'il avoit été en sa place ! Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance ; mais les plus sages Rois sont souvent trompez , quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent , & en qui il se confie ; puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers , les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Telemaque vous ne l'éprouverez que trop ! on ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir , on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes , ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements , leurs incompatibilités ; leurs jalousies. On ne les persuade , ni on ne les corrige guères.

Plus on a des peuples à gouverner , plus il faut des Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même ; & plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité ; plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois qui gouver-

neroit demain moins bien qu'eux , & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes , si on lui confioit la même puissance. La condition privée , quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler , couvre tous les défauts naturels , relève des talens ébloüissans ; & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve , & qui découvre de grands défauts.

La grandeur est comme certains vers qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places , où les moindres choses ont de grandes conséquences , & où les plus legeres fautes ont des violens contrecoups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure , & à le juger en toute rigueur ; ceux qui le jugent n'ont aucune experience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés , & ils ne veulent plus qu'il soit homme , tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi quelque bon & sage qu'il soit , est encore homme. Son esprit a des bornes , & sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur , des passions , des habitudes , dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens interessez & artificieux : il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte , tantôt par ses passions , & tantôt par celle de ses Ministres. A peine a-t'il réparé une faute , qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclaircz & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes sont trop courts & trop imparfaits pour reparer à la fin ce qu'on a gâté sans le vouloir dans les commencemens. La Royauté porte avec elle toutes ces misères. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes ; dont les besoins sont infinis , & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement , les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un Roi qui n'est qu'homme semblable à eux ; car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les Rois ne sont pas

moins à plaindre n'étant qu'hommes ; c'est à-dire foibles & imparfaits , d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Telemaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par sa faute le Royaume de ses ancêtres en Crète , & sans vos conseils , il en auroit perdu un second à Salante. J'avouë , reprit Mentor , qu'il a fait des grandes fautes ; mais cherchez dans la Grece , & dans tous les autres païs les mieux policez , un Roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur temperament & dans le caractère de leur esprit , des défauts qui les entraînent ; & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de reparer leurs égaremens. Pensez vous qu'Ulysse , le grand Ulysse votre pere , qui est le modèle des Rois de la Grece , n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts ; si Minerve ne l'eût conduit pas à pas , combien de fois auroit-il succombé dans les perils & dans les embarras , où la fortune s'est joué de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ! N'attendez pas même quand vous le verrez regner avec tant de gloire à Ithaque , de le trouver sans imperfection , vous lui en verrez sans doute. La Grece , l'Asie , & toutes les Isles de mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi , & de l'étudier sans cesse comme un modèle.

Accoutumez vous , ô Telemaque , à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans experience se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre ; & qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer , respecter , imiter votre pere , quoiqu'il ne soit point parfait , mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère , droit équitable , liberal , bienfaisant ; sa valeur est parfaite , il deteste la fraude quand il la connoît , & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur.

Tous ses talens extérieurs sont grands & proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là au dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un Roi si long-tems séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait des fautes que presque tous les Rois font; mais aucun Roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Telemaque, c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Telemaque par ce discours combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur tout contre ceux qui sont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Ensuite il lui dit; Il est tems que vous partiez; adieu, je vous attendrai, ô mon cher Telemaque? Souvenez-vous, que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls, mais sçachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crut sentir la présence de la Déesse, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant; n'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage & courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le Soleil se levoit déjà, & doroit le sommet des montagnes, quand les Rois sortirent de Salante pour rejoindre les troupes. Ces troupes cam-  
pées

pées autour de la Ville se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtez le fer des piques herissées , l'éclat des boucliers ébloüissoit les yeux , un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nuës. Idomenée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois alliez , qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils se separerent , après s'être donné de part & d'autre des marques d'une vraye amitié ; & les Alliés doutèrent de plus que la paix ne fut durable , lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée , qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit ; c'est qu'on jugeoit de lui , non par ses sentimens naturels , mais par les conseils flatteurs & injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie , Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons , disoit Mentor , combien vous avez d'hommes , & dans la Ville , & dans la Campagne ; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled , de vin d'huile , & des autres choses utiles. Nous sçaurons par cette voye , si la terre fournit de quoi nourrir tous les habitans , si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les Païs étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots : c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port , & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du païs où chaque vaisseau alloit faire le commerce , quelles marchandises il portoit ; celles qu'il prenoit au retour , quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation ; les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux autres ; les sociétés qu'ils faisoient entr'eux pour sçavoir si elles étoient équitables & fidèlement observées , enfin les hazards du naufrage , & les autres malheurs du commerce ; pour prévenir la ruïne des Marchands , qui par l'avidité du gain , souvent entreprennent des choses qui sont au-de-là de leurs forces.

Il voulut qu'on punit severement toutes les banqueroutes , parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi , ne le sont presque jamais de temerité. En même tems il fit des regles pour faire

en sorte qu'il fut aisé de ne jamais faire banque-  
route. Il établit des Magistrats à qui les Marchands  
rendoient compte de leurs effets, de leur profits,  
de leurs dépenses, & de leur entreprise. Il ne leur  
étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui,  
& ils ne pouvoient même risquer que la moitié du  
leur. De plus ils faisoient en société les entreprises  
qu'ils ne pouvoient faire seuls, & la police de ces  
societez étoit inviolable par la rigueur des peines  
imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs  
la liberté du commerce étoit entière. Bien loin de  
les gêner par des impôts; on promettoit une récom-  
pense à tous les Marchands qui pourroient attirer  
à Salante le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bien-tôt en foule  
de toutes parts. Le commerce de cette Ville étoit  
semblable au flux & reflux de la mer. Les tré-  
sors y entroient comme les flots viennent l'un sur  
l'autre. Tout y étoit apporté & en sortoit libré-  
ment. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce  
qui en sortoit : laissoit en sortant d'autres richesses  
en sa place. La justice severe présidoit dans le  
port au milieu de tant de nations. La franchise,  
la bonne foi, la candeur, sembloient du haut de  
ces superbes tours, appeler les Marchands des  
terres les plus éloignées; chacun de ces Mar-  
chands, soit qu'il vint des rives Orientales ou le So-  
leil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il  
fut parti de cette grande mer où le Soleil lassé de  
son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible &  
en sûreté dans Salante comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la Ville, Mentor visita tous  
les magasins, toutes les boutiques d'artisans &  
toutes les places publiques. Il deffendit toutes les  
marchandises des païs étrangers qui pouvoient in-  
troduire le luxe & la mollesse. Il régla les habits,  
la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'or-  
nement des maisons pour toutes les conditions dif-  
ferentes.. Il bannit tous les ornemens d'or & d'ar-  
gent; & il a dit à Idomenée; Je connois qu'un  
seul moyen pour rendre votre peuple modeste  
dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez  
vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous  
ayez une certaine majesté dans votre extérieur :  
mais votre autorité sera assez marquée par vos  
Gardes, & par les principaux Officiers qui vous



environnement. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la différence ne consiste que dans la couleur , & dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions , sans avoir besoin d'or ni d'argent , ni des pierreries. Réglez les conditions par la naissance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite , l'autorité des emplois seront assez contents de venir après ces illustres & anciennes familles , qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur cederont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point reconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune , & que vous donniez des loüanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à la vie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu , elle sera assez excitée ; & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat , pourvu que vous donniez des couronnes & des statues aux belles actions , & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang après vous seront vêtues de blanc avec un frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu , ils porteront une frange d'argent avec l'anneau , & point de médaille. Les troisièmes de verd & sans anneau , sans frange , mais avec la médaille. Les quatrièmes d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixièmes de gris de lin. Les septièmes qui seront les derniers du peuple , d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits des sept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront habillez de gris brun. Ainsi sans aucune dépense , chacun sera distingué suivant sa condition , & on bannira de Salante tous les arts qui ne ser-

vent qu'à entretenir le faste. Tous les Artisans qui seront employez à ces arts pernicioeux, serviront, ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature de étofes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinez à une vie serieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor semblable à un habile Jardinier qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chose à une noble & frugale simplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des esclaves. Quelle honte, disoit il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts dans lesquels ils s'amolissent leur ame, & ruinent incessamment la santé de leur corps! ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération; & dans leur autorité, pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner nos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes; que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété: mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvelées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi tôt Idoménée regla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort agréable, mais en fort petite quantité: avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siege de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une regle que le Roi s'imposoit lui même; & chacun se corri-

gea ainsi de la profusion & de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & effeminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre severité la musique bachique, qui n'enyvre guère moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'importemens & d'imprudence. Il borna toute la musique aux Fêtes dans les temples, pour y chanter les loüanges des Dieux & des Héros, qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modèles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un médiocre espace une maison gaye & commode pour une famille nombreuse; en sorte qu'elle fut tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-severement la multitude superflue & la magnificence des logemens. Ces divers modèles des maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la Ville, & à la rendre régulière, au lieu que l'autre partie déjà achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence, une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems; parce que la côte voisine de la Crète fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leur travaux, ils s'établissent au tour de Salante, prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des Arts qu'il n'est pas permis d'abandonner: mais il voulut qu'on souffrit dans Salante peu d'hommes attachez à ces Arts. Il établit une Ecole où presidoient des Maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut; di-

soit-il, rien de bas & de foible dans les Arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres sont nez pour les Arts moins nobles, & ils seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut pas employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la moderation & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'ils n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & des chariots, aux combats des Luteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent le corps, pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pais éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniere à durer long tems. En sorte que les Salantins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superflües. Mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils, eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vrayes nécessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux & tous les Magazins, pour sçavoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre, étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airin. On voyoit s'élever des

fournaïses ardentes , des tourbillons de fumée , & des flâmes semblables à ces feux souterrains que vomit le Mont-Etna. Le marteau raisonnoit sur l'enclume , qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient , on eût ciû être dans cette Isle , où Vulcain animant les Cyclopes , forge des foudres pour le Pere des Dieux ; & par une sage prévoyance , on voyoit dans une profonde paix dans les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la Ville avec Idoménée , & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs , qui manquant d'hommes , manquoient aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée , dit au Roi ? La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la Ville , & dont les métiers ne servoient qu'à déregler les mœurs , pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercez à des Arts qui demandent une vie sédentaire , ne soient point exercez au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entr'eux des terres vacantes , & appeler à leurs secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront , pourveu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront ; ils pourront dans la suite en posséder une partie , & être ainsi incorporés à votre peuple , qui n'est pas assez nombreux. Pourveu qu'ils soient laborieux & dociles aux loix , vous n'aurez point de meilleurs sujets , & ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la Ville , transplantés dans la campagne , élèveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus , tous les Maçons des païs égrangers , qui travaillent à bâtir votre Ville , se sont engagés à défricher une partie de vos terres , & à se faire Laboureurs : incorporez-les à votre peuple , dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la Ville. Ces Ouvriers sont ravis.

de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux , leur exemple servira pour exciter au travail les Artisans transplantez de la Ville à la Campagne avec lesquels ils feront mêlez. Dans la suite tout le monde sera peuplé de familles vigoureuses , & adonnées à l'agriculture.

Au reste , ne soyez pas en peine de la multiplication de ce peuple , il deviendra bien-tôt innombrable ; pourveu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple ; presque tous les hommes ont de l'inclination pour se marier ? il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts ; ils vivent sans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la terre n'est jamais ingrate : elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse de bien qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans , plus ils sont riches , si le Prince ne les apauvrit pas ; car leurs enfans dès leurs plus tendre jeunesse , commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres qui sont plus avancez en âge , mènent déjà les grands troupeaux : enfin le plus âgé labourent avec leur pere. Cependant la mere & toute la famille prepare un repas simple à son époux & à ses chers enfans , qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée : elle a soin de traire ses vaches & ses brebis , & on voit courir les ruisseaux de lait : elle fait un grand feu , au tour duquel toute la famille innocente & paisible , prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil : elle prepare des fromages , des châtaignes , & des fruits conservez dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec sa flûte , & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Les Laboureurs rentre avec sa charruë , & ses bœufs fatiguez marchent le coup panché , d'un pas lent & tardif , malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre , apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes ; & tiennent toute la nature dans

un doux enchantement , chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition , sans défiance , sans artifice , pourvu que les Dieux lui donnent un bon Roi , qui ne trouble point leur joye innocente ? mais quelle horrible inhumanité , que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition , les doux fruits de la terre , qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit par un nombre infini d'hommes moderez & laborieux ; mais c'est l'orgueil de la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferois-je , disoit Idoménée , si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes , négligent de les cultiver ? Faites , lui répondit Mentor , tout le contraire de ce qu'on fait communement. Les Princes avides & sans prévoyance , ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens ; c'est qu'ils espèrent en être payez plus facilement , en même-tems ils chargent moins ceux que la nature rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre , qui accable les bons , qui recompense le vice , & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes , des amendes , & même s'il le faut , d'autres peines rigoureuses , sur ceux qui négligent leurs champs , comme vous puniriez des Soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire , donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient ; augmentez à proportion la culture de leur terre. Bien tôt leurs familles se multiplieront , & tout le monde , s'animera au travail , il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée , n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charuë maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix , que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre ; toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épis dorez. Bacchus foulant à ses pieds les raisins , fera couler du penchant des montagnes , des

ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne ferez-vous pas trop heureux, ô Idoménée ! d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir ?

O heureux le Roi assez aimé des Dieux, & d'un cœur assez grand : pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siècles dans son regne un si charmant spectacle ! La terre entière loin de se défendre de sa puissance par les combats, viendront à ses pieds le prier de regner sur elle.

Idoménée lui répondit : mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allègue tous jours pour flatter les Princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts ; le remède est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse ; & dans leur abondance ; ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les Arts qui feroient le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse, & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, assez largement, mais ils n'auront que du pain & du fruit de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération.



il faut régler dès à présent l'étendue de la terre que chaque famille pourra posséder. Vous sçavez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant leurs différentes conditions; il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe, de ne pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre des personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable les nobles ne pourront faire d'acquisition sur les pauvres, tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais venir le vin trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache, le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires: mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-mêmes, vous qui n'êtes Roi, c'est-à-dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par là vous prévient un nombre infini de désordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clemence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours du Péniqûité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle detestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples! Ne les

point faire instruire ; ne les point conduire à la vertu , ne s'en faire jamais aimer , les pousser par la terreur jusqu'au desespoir , les mettre dans l'affreuse nécessité , ou de ne pouvoir jamais respirer librement , ou de secouer le joug de votre tyrannique domination , est ce le vrai moyen de régner sans trouble ? Est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire ?

Souvenez vous que les païs où la domination du Souverain est plus absolue , sont ceux où les Souverains sont moins puissans. Ils prennent , ils ruinent tout , ils possèdent seuls tout l'Etat ; mais aussi tout l'Etat languit , les campagnes sont en friche & presque désertes , les Villes diminuent chaque jour , le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul , & qui n'est grand que par ses peuples , s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent & d'hommes : cette dernière perte est la plus grande & la plus irréparable ; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte , on fait semblant de l'adorer , on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution , cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent , ne sçauroit durer : elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lassé & irrité tous les corps de l'Etat ! elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte , l'Idole se renverse , se brise , & est foulée aux pieds. Le mépris , la haine , la crainte , le ressentiment , la défiance ; en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi , qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité , ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser , ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours , Idoménée persuadé par Mentor , se hâta de distribuer les terres vacantes , de les remplir de tous les Artisans inutiles , & d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les Maçons les terres qu'il leur avoit destinées , & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la Ville.

*Fin du douzième Livre.*



LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE TREZIEME.  
TOME SECOND

---

S O M M A I R E.

*Idomenée raconte à Mentor sa confiance en Proteſilas , & les artifices de ce Favori , qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philocles , & pour le trahir lui même. Il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philocles, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expedition où il commandoit ſa flôte; que celui ci ayant manqué ſon coup, philocles l'avoit épargné , & s'étoit retiré en l'Iſle de Samos , après avoir remis le commandement de la flote à Polimene , que lui Idomenée avoit nommé dans ſon ordre par écrit; malgré la trahiſon de Proteſilas, il n'avoit pû ſe réſoudre à ſe deſaire de lui.*

\*\*\* EJA la reputation du gouvernement doux & modéré d'Idomenée attire en foule de tous côtez; des peuples qui viennent ſ'incorporer au ſien , & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable Domination.

Déjà ces campagnes , qui avoient été ſi long-tems couvertes de ronce & d'épines, promettent

de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charruë, & prépare des richesses pour récompenser le Laboureur; l'esperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les colines, les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens; ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir des troupeaux, Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucetes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salante; avec ces troupeaux qui manquoient aux Salantins.

En même-tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-tems dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter les maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que les cris de joye, que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leurs Himénées. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres que les faunes mêlez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit modérée, ces plaisirs ne servoient qu'à delasser des longs travaux; ils en étoient plus vils & plus purs.

Les vieillards étonnez de voir ce qu'il n'auroient osé esperer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendresse; ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrières neveux venus de ces mariages qu'il favorise; lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joye qu'en chantant les louanges de celui de qui

cette joye si douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre ; la perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé , & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû , disoit-il , il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des Rois , qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples , me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idomenée commença cette narration.

Protesilas qui est un peu plus âgé que moi , fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus , son naturel vif & hardi étoit selon mon goût , il entra dans mes plaisirs , il flata mes passions , il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi , & qui se nommoit Philocles. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande , mais modérée : il mettoit la grandeur non à s'élever , mais à se vaincre ; & à ne rien faire de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; & lorsqu'il n'osoit me parler , son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans le commencement cette sincérité me plaisoit , je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie , pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos , & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous , ô Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes , je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protesilas qui étoit jaloux & plein d'ambition ; me dégoûtèrent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement , & laissoit l'autre prévaloir : il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre.

C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe ; qui critiquoit toutes mes actions , & ne demandoit rien , parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi , & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs, il ajoûte que ce jeune homme qui me parloit librement sur mes défauts , en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guères , & qu'en rabaisant ainsi ma réputation, il voulut par l'éclat d'une vertu austère s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne puis croire que Philocles voulut me détroner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point pourveu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philocles contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protesilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs , me faisoit sentir encore plus impatiemment l'austerité de l'autre.

Cependant Protesilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi , prit le parti de ne m'en plus parler & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ces paroles. Voici comment il acheva de me tromper ; il me conseilla d'envoyer Philocles commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour y déterminer , il me dit : Vous sçavez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoüe qu'il a du courage du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre , je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protesilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joye & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroïssoit ainsi au dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même ; il sçavoit que les Rois sont d'ordinaî-

te défians & inappliquez ; défians par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils sont environnez ; inappliquez ; parce que les plaisirs les entraînent & qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargez de penser pour eux , sans qu'ils en prennent eux mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions , sur-tout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Philocles en partant previt ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous , me dit-il , que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écoutez plus que mon ennemi ; & qu'en vous servant au péril de ma vie , je courai risque de n'avoir autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez , lui dis-je ! Protefilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue , il vous estime , il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous , il perdrait ma confiance , ne craignez rien , allez & ne songez qu'à me bien servir. Il partit , & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer , Mentor , je vois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse , & que rien n'étoit plus mauvais , ni pour ma réputation , ni pour le succès des affaires , que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philocles m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses , ou la hantéur de Protefilas m'auroit fait tomber. Je sentoie bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoient point sentir de même dans Protefilas ; mais j'avois laissé prendre à Protefilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes , que je ne pouvois accorder & dans cette l'assitude j'aimois mieux par foiblesse hasarder quelque chose aux dépens des affaires , & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre ; mais cette honteuse raison que je n'osois développer ne laissoit pas d'agir secrettement au fond de mon cœur , & d'être le

vrai motif de tout ce que je faisois.

Philocles surprit les ennemis , remporta une pleine victoire , & se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre ; mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper ; lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'Isle de Carpathie , pour profiter de la victoire. En effet il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Isle : mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philocles dans cette entreprise , & il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi , & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte , quoi qu'ils parussent ne se voir guères & n'être jamais d'accord en rien.

Ce Domestique , nommé Timocrate , me vint dire un jour en grand secret , qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philocles , me dit-il , veut se servir de votre armée navale pour se faire Roi de l'Isle Carpathie. Les Chefs des troupes sont attachez à lui ; tous les soldats sont gagnez par ses largesses , & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre , il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre , & elle me parut de la main de Philocles. On avoit parfaitement imité son écriture , & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse , & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles ; repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ; Quel moyen de résister à une lettre , où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philocles.

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice , il le poussa plus loin. Oserai-je , me dit-il , en hésitant , vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philocles dit



à son ami qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philocles , & ils se sont accommodés à vos dépens. Vous sçavez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui , comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire il le loue , il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les règles , & qu'il s'exposât à faire perir votre armée navale , pour contenter son ambition. Croyez vous qu'il voulut ainsi servir à celle de Philocles , s'ils étoient encore mal ensemble ? Non , on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité , & peut-être pour renverser le Trône où vous regnez. En vous parlant ainsi , je sçai que je m'expose à leurs ressentimens , si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe , pourvu que je vous dise la vérité.

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philocles ; & me déshai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse ; Si vous attendez que Philocles ait conquis l'Isle de Carpathie , il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes , je ne sçavois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philocles , je ne voyois plus d'hommes sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire perir au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas , je ne sçavois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable , & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble , je ne pus m'empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa con-

duite droite & modérée , il n'exagera ses services ; en un môt , il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté , Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence , & pour m'obliger à perdre Philocles pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez , mon cher Mentor combien les Rois sont malheureux & exposez à être le jouët des autres hommes , lors-même qu'ils paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique , & deconcerter Protefilas , en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Protefilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation , & me trompa d'autant mieux , qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc ; trouva Philocles assez embarrassé ; dans la descente il manquoit de tout ; car Protefilas ne sçachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi , vouloit avoir en même-tems une autre ressource prête , par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer , & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philocles. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile , par son courage , par son génie , & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnut dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois , chacun travailloit à la faire réussir comme s'il eut eu sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protefilas , avec lequel il s'imaginait gouverner absolument après la mort de Philocles. Protefilas ne pouvoit souffrir un homme de bien , dont la seule vûë étoit un reproche secret de ses crimes , & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philocles , il leur promit

de ma part de grandes recompenses , & ensuite il dit à Philocles qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrètes qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philocles se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles ; le coup glissa , & s'enfonça guère avant. Philocles sans s'étonner lui arracha le poignard , & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria , on accourut , on enfonça la porte , on dégagea Philocles des mains de ces trois hommes , qui étant troublez l'avoient attaquez foiblement ; ils furent pris , & on les auroit d'abord déchirez tant l'indignation de l'armée étoit grande , si Philocles n'eut arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier , & lui demanda avec douceur , qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir , se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philocles ; & comme les traîtres sont toujours lâches : il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la trahison de Protefilas.

Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes , prit un parti plein de modération ; il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent ; il le mit en sûreté , & le renvoya en Crète ; il ceda le commandement de l'armée à Polimene , que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main , pour commander quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient ; & passa pendant la nuit dans une legere barque qui le conduisit dans l'Isle de Samos , où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude ; travaillant à faire des statues pour gagner sa vie , ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes mais sur tout des Rois , qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée ; Hé bien , dit-il , fûtes-vous long tems à découvrir la vérité ; Non , répondit Idomenée , je compris peu à peu les artifices de Protefilas & de Timocrate ; ils se broüillèrent même ; car les méchans

ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. He bien, répondit Mentor, ne prêtez-vous point le parti de vous defaire de l'un & de l'autre? Helas! répondit Idomenée, est-ce que vous ignoriez la foiblesse & l'embarras des Princes? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qui traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protefilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me sçavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes interêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de veritable vertu, faute d'avoir sçu choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires: Je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus desinteressé, ni plus sincere que lui. Cependant l'armée navale commandée par Polimene revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, Protefilas ne pût dissimuler si profondement que je ne découvrissse combien il étoit affligé de sçavoir que Philocles étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué, après une si forte trahison, à confier toutes ses affaires à Protefilas. J'étois, lui répondit Idomenée, trop ennemi des affaires, & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains: il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protefilas. Je me consolais seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois

pas la mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je sçavois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment: mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtement à la charge: il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, & de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entraînoit toujours, il sçavoit mes secrets, il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par son autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre; mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me présenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi, l'erreur qui prépare la chute des Rois, me punoit d'avoir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper. Après un si terrible exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentoís en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous sçavez, cher Mentor la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on élève les Rois: ils ne veulent jamais avoir

tort. Pour couvrir une faute , il en faut faire cent. Plûtôt que d'avoüer qu'on s'est trompé , & que de se donner la peine de revenir de son erreur , il faut se laisser tromper toute sa vie, Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez , c'étoit précisément le mien , lorsqu'il fallut que je partisse pour le siège de Troye.

En partant , je laissai Protefilas maître des affaires ; il les conduisit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Crète gemissoit sous la tyrannie ; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité ; & que j'abandonnois à la cruauté de Protefilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui ; mais moins on n'osoit éclater , plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Merion , qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siège de Troye. Il en étoit devenu jaloux , comme de tous ceux que j'aimois , & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sçachiez , mon cher Mentor , que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la revolte des Crétois , que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses , & la haine des peuples que Protefilas m'avoit attirée quand je répandis le sang de mon fils , les Crétois lassés d'un gouvernement rigoureux , avoient épuisé toute leur patience , & l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-tems le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siège de Troye , & rendoit compte secrettement par ses lettres à Protefilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentoie bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de ni penser pas , desesperant d'y remedier. Quand les Crétois à mon arrivée se revolterent , Protefilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez , mon cher Mentor , que les hommes insolens pendant la prospérité , sont toujours foibles & tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absolue leur échape. On les voit aussi rempans qu'il ont été

été hautains , & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée ; mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchants hommes , vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi , n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un azile dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux , après tant de cruelles expériences ?

Vous ne sçavez pas répondit Idomenée , combien toutes les expériences sont utiles aux Princes amolis & inappliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout & ils n'ont pas le courage de rien dresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes , & ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici , ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vûë. Ils ont épuisé cet Etat naissant , ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bien-tôt éprouvé à Salante les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux , & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici , je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Protefilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux , répondit Idomenée , que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un , disoient-ils , est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché & d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de Royaume en Royaume : qui sçait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Des aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un Etat naissant &

mal affermi les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protefilas ne disoit rien , mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces reformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez , disoit-il , les peuples dans l'abondance , ils ne travailleront plus , ils deviendront fiers , indociles , & seront toujours prêts à se revolter ; Il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rend souples & qui les empêchent de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner , & il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples , me disoit-il , vous rabaissez la puissance Royale , & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne pas à pas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je sçauois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux , en ne relachant rien de mon autorité , quoique je soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple , sobre & laborieuse. Eh , quoi ! dis-je , ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement , & très-fidèles à leur Princes ! Ce qui cause les revoltes , c'est l'ambition & l'inquietude des Grands d'un Etat , quand on leur a donné trop de licence , & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la mollesse , dans le luxe & dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre : qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'est le desespoir des peuples maltraitez ; c'est la dureté , la hauteur des Rois , & leur mollesse qui les rend-incapables de veiller à tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les revoltes , & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur apres qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.



Quand Protefilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes , il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée ; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire : il a fait semblant de les goûter , d'en être convaincu , de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier à me représenter leurs besoins & à crier contre les dépenses excessives. Vous sçavez même qu'il vous loüe qu'il vous témoigne de la confiance , & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Tymocrate , il commence à n'être plus si bien avec Protefilas ; il a songé à se rendre independant. Protefilas en est jaloux , & c'est en partie par leurs differens que j'ai découverts leur perfidie.

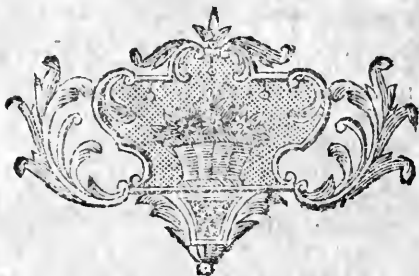
Mentor souriant , répondit ainsi à Idomenée ! Quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissez la trahison ! Ah ? vous ne sçavez pas , répondit Idomenée ; ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible & inappliqué , qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déjà dit que Protefilas entre maintenant dans toutes vos vûes pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave ; Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois ; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protefilas , & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien ; ils le font d'fferement de même que le mal quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire , parce qu'aucun sentiment de bonté , ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine , parce que leur corruption les porte à les faire pour paroître bons , & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler , ils ne sont pas capables de la vertu ; quoi qu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices , le plus horrible des vices qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire

le bien, Proteſilas ſera prêt à le faire avec vous pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire rétomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & feroce. Pouvez vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſède à toute heure & que vous ſçavez le ſage & fidèle Philocles pauvre & deſhonoré dans l'Iſle de Samos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont preſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur qui n'eſt pas moindre ; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes ; eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappez que de ce qui eſt préſent & qui le flatte ; tout le reſte s'efface bien-tôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il ſ'étonner ſ'ils ne ſont point aimez, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leur plaifir ?

*En du treizième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE QUATORZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Mentor oblige Idomenée à faire conduire Protefilas & Timocrate en l'Isle de Samos , & à rappeler Philocles pour le mettre en honneur auprès de lui. Hegesippe qui est chargé de cet ordre l'exécute avec joye. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philocles content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens ; mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hegesippe ; & arrive à Salante , où Idomenée qui n'est plus le même homme , le reçoit avec amitié.*



P R E' S avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenée qu'il falloit au plûtôt chasser Protefilas & Timocrate, pour rappeler Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi , c'est qu'il craignoit la severité de Philocles. J'a-voüe, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour , quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse , accoutumé des louanges, à des empressements, à des complaisances, que je ne scaurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose

qu'il n'approuvoit pas , son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi , ses manières étoient respectueuses & modérées , mais sèches.

Ne voyez-vous pas , lui répondit Mentor , que les Princes gâtés par la flatterie , trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingenu. Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service : & qu'on n'aime pas leur autorité : dès qu'on n'a point l'ame servile , & qu'on n'est pas prêt à le flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse leur paroît hautaine , critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats , que tout ce qui n'est point flatterie , les blesse & les irrite , mais allons plus loin. Je suppose que Philocles est effectivement sec & austère , son austerité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos Conseillers ? Où trouverez-vous un homme sans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité , n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres , & pour vaincre le dégoût de la vérité , où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité , & qui vous aime mieux que vous ne sçavez vous aimer vous-même qui vous dise la vérité malgré vous , qui force tous vos retranchemens ; & cet homme nécessaire , c'est Philocles. Souvenez-vous qu'un Prince est trop heureux , quand il naît un seul homme sous son regne avec cette générosité , qui est le plus précieux trésor de l'État , & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux , est de perdre un tel homme , s'il s'en rend indigne faute de sçavoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien , il faut les sçavoir connoître , & ne laisser pas de se servir d'eux. Rédressez-les ! ne vous livrez jamais aveuglement à leur zèle indiscret , mais écoutez les favorablement , honorez leur vertu , montrez au public que vous sçavez la distinguer , & sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été jusqu'ici. Les Princes gâtés comme vous l'étiez , se contentant de mépriser les hommes corrompus , ne laissent pas de les employer avec confiance ,

de les combler de bienfaits. D'un autre côté ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux , mais ils ne leur donnent que de vains éloges , n'osant ni leur confier les emplois , ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori , car aussi-tôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs maîtres , les Princes lassez & embarraslez ne cherchent plus qu'à s'en défaire , leur amitié s'évanoïit , les services sont oubliez ; la chute des Favoris ne leur coûte rien , pourveu qu'ils ne les voyent plus. Aussi-tôt le Roi ordonna en secret à Hegesippe qui étoit un des Principaux Officiers de sa Maison , de prendre Protefilas & Timocrate , & de les conduire en seureté dans l'Isle de Samos , de les y laisser , & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de cet ordre , ne peut s'empêcher de pleurer de joye. C'est maintenant , dit-il au Roi , que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs , & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt-ans qu'ils font gemit tous les gens de bien , & qu'à peine ose-t'on même gémir , tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hegesippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes , dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendit.

Hegesippe se hâta d'aller prendre Protefilas dans sa maison. Elle étoit moins grande , mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Protefilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables ; il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains , couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or , il

paroissoit las & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçai quoi d'agité , de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient au tour , de lui rangez sur des tapis , composant leurs visages sur celui de Protefilas , dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules , ce que Protefilas lui même avoit fait pour le Roi. Un autre lui assûroit que Jupiter ayant trompé sa mere , lui avoit donné la vie , & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers , où il disoit que Protefilas instruit par les Muses , avoit égalé Appollon pour tous ses ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus imprudent , l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le Pere des peuples qu'il rendroit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protefilas écouloit toutes ces louanges d'un air sec ; distrait & dédaigneux , comme un homme qui sçait bien qu'il en merite encore de plus grandes ; & qui fait trop de graces de se laisser flater. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protefilas sourit ; toute l'assemblée se mit à rire , quoique la plûpart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit : mais Protefilas reprenant bien-tôt son air severe & hautain , chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protefilas pourroit se tourner vers eux & les écouter ; ils paroissent émûs & embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissent aussi soumis qu'une mere aux pieds des Autels , lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissent contents , attendris , pleins d'admiration pour Protefilas : quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegesippe entre ; saisit l'épée de Protefilas , & lui declare de la part du Roi qui va l'amener dans l'Isle de Samos. A ces

paroles toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui se détacha du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette en trébuchant aux pieds d'Hegesippe, il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant sans ressource, changerent leur flatteries en des insultes sans pitié.

Hegesippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses Derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté en même tems, & sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant broüillé avec Protesilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé; on arrive à Samos Hegesippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont fait, & qui sont cause de leur chute; ils se trouvent sans espérance de revoir Salante, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre, que leur travail; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste: semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu de l'Isle demouroit Philocles. On lui dit qu'il demouroit assez loin de la Ville, sur une montagne où une grotte qui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité: n'ayant rien; il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans biens & sans autorité il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grotte, il la trouve yuide & ouverte; car la pauvreté & la

simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte ; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu , parce qu'il ne mangeoit rien de cuit , il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cuëillis , & en hyver de dattes & de figues seches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher le désalteroit : il n'avoit dans sa grotte que les instrumens necessaires a la sculpture , & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures , non pour orner son esprit , ni contenter sa curiosité , mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux , & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture , il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps , fuir l'oisiveté ; & gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans sa grotte , admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serain étoit si plein de majesté , qu'on le reconnoissoit aisément pour le Pere des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante ; mais ce qui étoit de plus touchant étoit un Minerve qui animoit ces arts , son visage étoit noble & doux , sa taille grande & libre ; elle étoit dans une action si vive qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statues , sortit de la grotte , & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon. il va vers lui , & Philocles qui l'apperçoit ne sçait que croire. N'est ce point-là , dit-il en lui même , Hegesippe avec qui j'ai long tems vécu en Crète ? Mais quelle esperance qu'il vienne dans un Isle si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du Stix.

Pendant qu'il étoit dans ce doute , Hegesippe arriva si proche de lui ; qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous , dit-il , mon cher & ancien ami ! Quel hazard , quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Crète ? Est-ce une disgrâce semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie ?

Hegesippe lui repondit ; Ce n'est point une



disgrace ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de protefilas , ses intrigues avec Timocrate les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chute de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie , la fondation de Salante , l'arrivée de Mentor & de Telemaque , les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi la disgrace des deux traitres. Il ajouta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles , & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salante , où le Roi qui connoissoit son innocence vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous lui répondit Philocles cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos que dans les Palais dorez de l'Isle de Crète. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flatteurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux ; mes mains endurcies au travail , me donnent facilement la nourriture simple qui m'est necessaire , il ne me faut , comme vous voyez , qu'une legere étoffe pour me couvrir , n'ayant plus de besoin jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux , trompeurs & inconstans ? Non , non , mon cher Hegeſippe , ne m'enviez point mon bonheur. Protefilas s'est trahi lui-même , voulant trahir le Roi , & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens , il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires ; je lui dois ma chere solitude ; & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez , ô Hegeſippe , retournez vers le Roi ; aidez-lui à supporter les miseres de sa grandeur , & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si long-tems fermes à la verité ont enfin été ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor ; qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi après mon naufrage , il ne me

convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté , pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre ! O que ceux qui les servent , sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans , combien font-ils souffrir les hommes ? quels tourmens leur font reparez dans le noir Tartare ? S'ils sont bons , quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre ! quels pièges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois , Hegesippe laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que philocles parloit ainsi avec beaucoup de vehemence ; Hegesippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vû autre-fois en Crète pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires , maigre , languissant , épuisé. C'est que son naturel ardent & austère le consumoit dans le travail : il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni ; il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ses emplois détruisoient la santé délicate ; mais à Samos Hegesippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans , la jeune fleurie s'étoit renouvelée sur son visage. Une vie sobre ; tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau temperament.

Vous êtes surpris de me voir si changé , dit alors Philocles en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cet fraîcheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux , & pour me plonger dans mes anciennes miseres ? Ne soyez pas plus cruel que Protesilas ; du moins ne m'enviez pas le honneur que je tiens de lui.

Alors Hegesippe lui representa , mais inutilement tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc , lui disoit-il , insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis , qui soupirent après votre retour , & que la seule esperance de vous embrasser comble de joye ? Mais vous qui craignez les Dieux , & qui aimez votre devoir comptez-vous pour rien de servir votre Roi , de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire & de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'aban-

donner à un Philosophe sauvage, de se préférer à tout le genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens ? Au reste, on croira que c'est pas ressentiment que vous ne voulez plus voir le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal ; c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philocles qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre Roi, & à vos plus tendres amis ?

Philocles, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hegesippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demouroit immobile, & les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hegesippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philocles ayant consulté les Dieux, il decouvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hegesippe.

Au reste il ne résista plus, il se prépara à partir, mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il, avoit passé tant d'années. Helas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me delasser des travaux du jour ! Ici les Patques me filoient au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer le Najade qui l'avoit si long-tems defalteré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix le repeta à toutes les Divinitez champêtres.

Ensuite Philocles vint à la ville avec Hegesippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protefilas plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir, mais il se trompoit.

Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vû par ce misérable ; Il craignoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prosperité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protefilas cherchoit avec empressement Philocles , il vouloit lui faire pitié ; & l'engager à demander au Roi qu'il put retourner à Salante. Philocles étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeler ; car il sçavoit mieux que personne combien son retour eut été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement , lui témoigna de la compassion , tâcha de le consoler , l'exhorta à apaiser les Dieux par les mœurs pures , & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protefilas tous ses biens injustemens acquis , il lui promit deux choses qu'il executa fidèlement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salante dans une affreuse pauvreté , exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protefilas dans cette Ile éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegesippe impatient se hâte de faire partir Philocles. Protefilas les voit embarquer , ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes , & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir , il en répeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé ; furieux , livré à son desespoir , il s'arrache les cheveux , il se roule sur le sable , reproche aux Dieux leur rigueur , appelle envain à son secours la cruelle mort , qui sourde à ses prieres ne daigne pas le délivrer de tant de maux , & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents , arriva bien-tôt à Salante. On vint dire au Roi qu'il entroit déjà dans le Port. Aussitôt il courut au devant de Philocles avec Mentor ; il l'embrassa tendrement , lui témoigna un sensible regret de l'avoir persecuté avec tant d'injustice. Cet aveu bien loin de paroître une foi-

blesse dans un Roi , fut regardé par tous les Salantins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes , en les avoiant avec courage pour les reparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple ; & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philocles avec un air respectueux & modeste recevoit les Caresses du Roi , & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le Roi au Palais. Bien tôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient été toute leur vie ensemble , quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs : c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons , ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu , ne peuvent être ensemble , sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bien-tôt Philocles demanda au Roi à se retirer auprès de Salante dans une solitude où il continua à vivre pauvrement , comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son desert. C'est là qu'on examinait les moyens d'affermir les loix , & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina , sur l'éducation des enfans , & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans , Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République , ils sont les enfans du peuple , ils en sont l'esperance & la force ; il n'est pas tems de les corriger , quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes ; il vaut mieux prévenir le mal , que d'être réduit à le punir. Le Roi , ajoûtoit-il , qui est le pere de tout son peuple , est encore plus particulièrement le pere de toute la jeunesse , qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut preparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller , & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les Loix de Minos , qui ordonnent qu'on eleve les enfans dans le mé-

pris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la molesse passent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats, que le charme de la musique saisissent leurs âmes pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant; il y en aura peu qui ne s'enflament de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutûmer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps & pour éviter la mollesse & l'oïveté qui corrompent les plus beaux naturels: il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple, mais sur tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariaient de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vûe d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais cependant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire. Philocles qui aimoit la guerre, disoit à Mentor; En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver par la valeur: Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir

voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle , ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat , & le met toujours en dangers de périr , lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence , on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversement de fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat , le moindre mécompte ? une terreur panique ; un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains , & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendrait dans son camp la victoire comme enchaînée , on se détruiroit soi-même en détruisant ces ennemis. On dépeuple son pays ; on laisse les terres presque incultes ; on trouble le commerce ; mais ce qui est bien pis , on affoiblit les meilleures loix , on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice , la police , tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes , & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire , ou pour étendre les bornes de son Royaume , est indigne de la gloire qu'il cherche , & mérite de perdre ce qu'il possède pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez vû déjà les exercices du corps que nous établissons , les prix qui exciteront l'émulation , les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les âmes des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Héros ; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout , aussi-tôt qu'un peuple allié de votre Nation aura guerre , il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse ; sur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre , & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance sera recherchée , on craindra de le perdre ; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens , vous

aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrepide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre, car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armées, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercez dans les païs étrangers, qui connoissent les forces, la discipline & les manieres de faire la guerre des peuples voisins : c'est d'être également incapable de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les allies, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est-à-vous à vous rendre mediateur. Par là vous acquerrez une gloire plus solide & plus sûre que celle des Conquerans ; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers : ils ont tous besoin de vous ; vous regnez sur eux par la confiance, comme vous regnez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez ; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de païs en païs chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui est bien plus fort ; il vous trouve aimé, & secouru ; tous vos voisins s'allarment pour vous, & sont persuadez que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la veritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point, ils courent après une ombre trompeuse, & laissent dernier eux le vrai honneur, faute de le connoître.

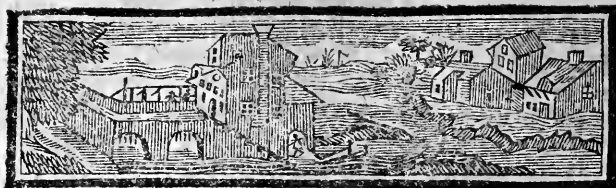
Après que Mentor eut parlé ainsi, Philocles étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idomenée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de la bouche de cet Etranger.



Minerve sous la figure de Mentor établissoit ainsi dans Salante toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement , moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux , & pour donner à un Roi une gloire durable.

*Fin du quatorzième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

*Telemaque au camp des Alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse son Pere. Philoctete lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule causée par la tunique empoisonnée que le Centaure Nessus avoit donnée à Dejanire. Il lui explique comment il obtint de ce Héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'Isle de Lemnos; comment Ulysse se servit de Neoptoleme pour l'engager à aller au siège de Troye, où il fut guéri de sa blessure par le fils d'Esculape.*

✱✱✱✱ Ependant Telemaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En par-  
✱ C ✱ rant de Salante il s'appliqua à gagner  
✱✱✱✱ l'affection des vieux Capitaines; dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vû à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si ç'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse; & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Héros

de l'âge passé. La mémoire de ce sage Vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes ; étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre & sur l'airin.

Philoctete n'eût pas d'abord la même inclination pour Telemaque ; que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-tems dans son cœur contre Ulysse , l'éloignoit de son fils , & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Heros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete ; il ne peut se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Telemaque , lui disoit ; Mon fils , ( car je ne crains plus de vous nommer ainsi ) votre pere & moi , je l'avouë , nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre , j'avouë même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troye , mon cœur n'étoit pas encore apaisé : & quand je vous ai vû , j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu ; quand elle est douce , simple , ingenuë & modeste , surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut , dit-il , reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres , & devant qui les autres Héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne , ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux , c'est l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monstres , ne pouvoit vaincre cette passion honteuse , & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte , qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes , tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu , & presque effacé la

gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux ! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes, ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'amour qu'il avoit si souvent detesté : il aima Dejanire. Trop heureux s'il eut été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bien-tôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Dejanire brûla de jalousie, elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de reveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous sçavez que les flèches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure ; avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bien-tôt le feu devorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : poussa des cris horribles dont le Mont Oeta raisonna, & faisoit retentir toutes les profondes vallées : la mer même en paroïssoit émue, les taureaux les plus furieux qui auroient mugé dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit piroüetter comme un frondeur avec sa fronde pour tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages Pilotes. Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins

& les vieux chênes , qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre mais il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'étoit colée sur sa peau , & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit , il déchiroit aussi sa peau & sa chair , son sang ruisseloit & trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur , il s'écria : Tu vois ô mon cher Philotecte , les maux que les Dieux me font souffrir : ils sont justes ; c'est moi qui les ai offensés : j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis , je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je peris , & suis content de perir pour apaiser les Dieux. Mais hélas ! cher ami , où est-ce que tu fuïs ? L'excès de la douleur m'a fait commettre , il est vrai , contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a sçu quel poison il me presentoit , il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois , & que je veuille t'arracher la vie ? Non , non , je ne cesserai point d'aimer Philotecte. Philotecte recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc ! ô mon cher Philotecte , Philotecte ; la seule espérance qui me reste ici bas ?

A ces mots je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras , & veut m'embrasser ; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il , cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi , il assemble tous les arbres qu'il vient d'abattre : il en fait un bucher sur le sommet de la montagne , il monte tranquillement sur le bucher ; il étend la peau du Lion de Nemée , qui avoit si long-tems couvert ses épaules , lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre pour abattre les monstres , & délivrer les malheurs ; il s'appuye sur sa massue , & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur , ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux : tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'ex-

cès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher ; c'est maintenant , s'écria-t'il , mon cher Philoctere , que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre , ces flèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sçais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible comme je l'ai été , aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens toi que je meurs fidèle à notre amitié , & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux , tu peux de même me donner une dernière consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort , ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis : Hélas ! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout à coup un tourbillon de flâme qui l'enveloppa étouffa sa voix , & le déroba presque à ma vûe. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs , & couvert de parfums dans la joye d'un festin délicieux au milieu de ses amis

Le feu consuma bien-tôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bien-tôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alceme ? mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle , cette flâme celeste qui est le vrai principe de vie & qu'il avoit reçu du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe , boire le Nectar , où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hebé , qui est la Déesse de la jeunesse , & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter , avant que Ganimede eut reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bien-tôt les Rois ligués entreprirent de venger Menelas de l'infame Pâris , qui avoit enlevé Helene , de ren-  
verser

verser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point esperer de finir heureusement cette guerre à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre pere qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troye, d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendois plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros: les monstres & les scélerats recommençoient à paroître impunément: les Grecs ne savoyent que croire de lui: les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scytes; mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide qui eut une peine extrême à m'aborder, car je ne pouvois plus voir les hommes, je ne pouvois plus souffrir qu'on m'arrachât du Mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami: je ne songeois qu'à me répeindre l'image de ce Héros: & qu'à pleurer à la vûe de ces tristes lieux: mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre pere, il parut presque aussi affligé que moi: il versa des larmes: il sçût gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause; & qui ne pouvoient réussir sans moi, il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule & que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fut mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Helas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne le dire jamais: j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les Rois liguez qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule, même. Comme je passois dans l'Isle de Lemnos,

je voulois montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire , me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois , je leffai tomber par mégarde la flèche de l'arc sur mon pied , & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs , qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris ; un sang noir & corrompu coulant de ma playe infectoit l'air , & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité , chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre , fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait , parce qu'il préféreroit l'intérêt commun de la Grece , & la victoire , à toutes les raisons d'amitié ou de bien-séance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp , tant l'horreur de ma playe , son infection , & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse , cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité : & de la plus noire trahison. Helas ! j'étois aveugle , & ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi , de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demurai presque pendant tout le siège de Troie seul , sans secours , sans esperance , sans soulagement , livré à d'horribles douleurs dans cette Isle deserte & sauvage : où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide , dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour ; j'amassai quelques feüilles pour me coucher ; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé , & quelques habits déchirez , dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang , & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là



abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux je passois mon tems à percer de mes flèches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture; il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie: ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissèrent quelques provisions, mais elles durèrent peu. J'allumois de feu avec des cailloux. Cette vie toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Isle deserte pendant son sommeil ! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon reveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Helas ! cherchant de tous côtez dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y on jettez, & on n'y peut esperer de société que par de naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colere des Dieux, & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me devoit l'esperance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medicinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards, & la demarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les

échos de tout le rivage, & attendrirent son cœur.

O Etranger, lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée ? Je reconnois l'habit de Grec, cet habit qui m'est encore si cher ! O qu'il me tarde d'entendre ta voix & de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis parler à personne depuis si long tems dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit ? Je suis Grec, que je m'écriai ; O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation. O mon fils ! quel malheur, quelle tempête ou plutôt quel vent favorable ta conduit ici pour finir mes maux ! Il me répondit ! je suis de l'Isle de Scytos, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille, tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis ! O fils d'un Pere que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Licomede, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siège de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expedition ? Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis ? Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persecuteurs m'insultent dans ma misere ! la Grece ignore que je souffre ; ma douleur augmente, les Atrides m'ont mis en cet état ? que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit... ( D'abord je l'interrompis, en lui disant : quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere. ) Neoptoleme me répondit vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Néoptoleme reprenant son discours, me dit ; Après la mort d'Achille, Ulysse & Phenix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'amener, car la douleur de la

mort d'Achille , & le desir d'heriter de sa gloire dans cette célèbre guerre , m'engageoient assez à les suivre. J'arrive au siège , l'armée s'assemble autour de moi , chacun jure qu'il revoit Achille ; mais , hélas ! il n'étoit plus jeune & sans expérience : je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement ; tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais pour ses armes , elles sont destinées à Ulysse.

Aussi-tôt je me trouble , je pleure , je m'emporte mais Ulysse sans s'émouvoir , me disoit ; Jeune homme , tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long-siège ; tu n'as pas mérité de telles armes , & tu parles déjà trop fierement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse , je m'en retourne dans l'Isle de Scytos , moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctete j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort ; me répondit-il , il est mort , m'écriai-je ! Ulysse ne meurt pas , au contraire il fleurit dans l'armée. Ensuite je demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor , & de Patrocle si cheri par Achille ; ils sont morts aussi ; me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore ; Quoi morts ! Hélas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons & épargne les méchants. Ulysse est donc envie , Tersite l'est aussi sans doute. Voilà ce que font les Dieux ; & nous louerions encore ?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere Neoptoleme , continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles ; Loin de l'armée Grecque , où le mal prévaut sur le bien , je vais vivre content dans la sauvage Isle de Scythos. Adieu , que les Dieux vous guérissent.

Aussi tôt je lui dis ; O mon fils je te conjure par les manes de ton pere , par ta mere , par tout ce que tu as de plus cher sur la terre , de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge , mais il y auroit de la honte à m'abandonner , jette-moi

à la proue , à la poupe , dans la sentine même , par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que des grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon ; ne me laisse point en un desert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mene moi dans ta patrie ou dans l'Eubée , qui n'est pas loin du Mont Oeta , de Trachine , & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pere Helas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau ; où il est mort , ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misere , ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi , ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prosperité , doit craindre d'en abuser , & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Neoptoleme ; Il me promit de m'amener. Alors je m'écriai encore ; O heureux jour ! ô aimable Neoptoleme , digne de la gloire de ton pere ! Chers compagnons de ce voyage souffrez que je dise adieu à cette triste demeure.

Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pû le souffrir ; mais la necessité m'avoit instruit , & elle apprend aux hommes ce qu'il ne pourroient jamais sçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne sçavent rien , ils ne connoissent ni les biens ni les maux , ils ignorent les hommes , ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi , je pris mon arc & mes flèches.

Neoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât mes armes si célèbres & consacrées par l'invincible Hereule. Je lui répondis ; tu peux tout , c'est toi ; mon fils qui me rends aujourd'hui la lumiere , ma patrie , mon pere accablé de vieillesse , mes amis , moi-même ; tu peux toucher ces armes , & te venter d'être seul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Aussi-tôt Neoptoleme entre dans la grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit , elle me trouble , je ne sçai plus ce que je fais , je demande un glaive tranchant pour couper mon pied , je m'écrie ; O mort tant désirée , que ne viens tu ! ô jeune homme , brûle-moi tout-à-

l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre , reçois un mourant qui ne peut plus se relever. De ce transport de douleur je tombe soudainement selon ma coutume dans un assoupissement profond , une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eut été facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achilles , & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soupiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler , & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre , lui dis je ? Qu'y a-t'il donc ! Il faut , me répondit-il , que vous me suiviez , au siège de Troye. Je répris aussi-tôt ; Ah ! qu'as-tu dit ; mon fils ! rend moi cet arc ? si je suis trahi , ne m'arrache pas la vie. Helas ! il ne répondit rien , il me regarde tranquillement , rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette Isle ? ô bêtes farouches ! ô rochers escarpez ! c'est à vous que je me plains , car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre ; vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule ? il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort , d'une ombre , d'une image vaine. O s'il m'eût atraqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise ; que ferai-je ? Rends , mon fils , sois semblable à ton pere , semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage , je viens à toi , nud , misérable , abandonné , sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre ; n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes , les bêtes me devoreront , n'importe. Mais , mon fils , tu ne parois pas méchant , quelque conseil te pousse , rends moi mes armes , va-t'en.

Neoptoleme les larmes aux yeux , disoit tout bas ; Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie ; Ah ! que vois-je ! N'est-ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix , & il me répond ; Oüi c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fut entr'ouvert ; & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux

mêmes craignent d'entrevoir ; je n'aurois pas été faisi ? je l'avoüe, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore ; O terre de Lemnos , je te prends à témoin ! O Seil tu le vois ; & tu souffres ? Ulyssé me répondit sans s'émouvoir ; Jupiter le veut ; & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude , & qui souffre en executant ce que tu obliges de faire ; ce n'est pas pour vous tromper ; me dit Ulyssé, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous , & non pas Ulyssé , qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer ; puisque tu m'as abandonné sur ce rivage , lui disois-je , que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & de tous les plaisirs , jouïs de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien , je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois , que je ne sçaurois partir que mes crimes & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulyssé , auteur de mes maux , que les Dieux puissent te... Mais les Dieux ne m'écoûtent point au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie , que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi , punissez , punissez Ulyssé , alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi votre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion comme un homme qui loin d'être fâché ; supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher , qui sur le sommet d'une montagne se jouë de la fureur des vents , laisse épuiser leur rage , pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence attendoit que ma colere fut épuisée ; car il sçavoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison , que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles ; O Philoctète ! qu'a-

vez-vous fait de votre raison & de votre courage. Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous , adieu , vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece , & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte , me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Neoptoleme , partons ; il est inutile de lui parler , la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiere.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits , elle remplit les forêts de ses mugissemens. O caverne ! dis-je , jamais je ne te quitterai , tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture ; plus d'esperance ! qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc sacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reste encore quelque sentiment n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami , il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse , oiseaux de proie , bêtes farouches , ne fuyez plus cette caverne , mes mains n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer ou plutôt que la foudre de l'implacable Jupiter m'écrase !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader , jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Neoptoleme , qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis ; digne fils d'Achille , tu monstres que tu l'es ; laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre pere ; mais Neoptoleme m'arrêta ; en me disant ; La colere vous trouble , & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse , il paroïssoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrepidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appai-

se, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Neoptoleme me disoit; Sçachez que le divinHelenus fils de Priam, étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t'il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye, les enfans d'Esculape le gueriront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme; & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il falloit ceder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t'on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec Adrïdes? que croira-t'on de moi.

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manieres simples; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit.

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achilles pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flèches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton pere sur le Mont Oeta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete; ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur-tout; ô Grecs, aimez & observez la Religion, le reste meurt, elle ne meurt jamais.



Après avoir entendu ces paroles , je m'écriai  
O heureux jour , douce lumière , tu te montres  
enfin après tant d'années ! Je t'obéis , je pars  
après avoir salué ces lieux. Adieu , cher antre.  
Adieu , Nymphes de ces prez humides ; je n'en-  
tendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer.  
Adieu , rivage , où tant de fois j'ai souffert les in-  
jures de l'air. Adieu promontoire où l'Echo repeta  
tant de fois mes gemissemens. Adieu douces fontai-  
nes qui me futes si amaires. Adieu , ô terre de Lem-  
nos , laisse moi partir heureusement , puisque je  
vais où m'appelle la volonté des Dieux & mes a-  
mis.

Ainsi nous partimes, nous arrivâmes au siège de  
Troye. Machaon & Podalyre par la divine science  
de leur pere esculape me guériront , où du moins  
me mirent dans l'État où vous me voyez. Je ne  
souffre plus ; j'ai trouvé toute ma vigueur : mais je  
suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un  
timide faon de biche , qu'un chasseur perce de ses  
traits. Bien tôt Ilion fut réduit en cendres , vous  
sçavez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sçai  
quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir  
de mes maux ; & sa vertu ne pouvoit appaiser ce res-  
sentiment : mais la vûe d'un fils qui lui ressemble ,  
& que je ne pus m'empêcher d'aimer , m'attendrit  
le cœur pour le pere même.

*Fin du quinzième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
**TELEMAQUE**  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE SEIZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Telemaque entre en different avec Phalante pour des prisonniers qu'ils disputent. Il se combat & vaint Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante. Mais étant peu content de sa victoire ; il gemit en secret de sa témérité & de sa faute qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste Roi des Dauniens étant informé que les Rois alliez ne songent qu'à pacifier le different de Telemaque d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu ; commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frere Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.*

\*\*\*\*\* **ENDANT** que Philoctete avoit raconté  
\* P \* ainsi ses aventures, Telemaque étoit de-  
\* \* \* \* \* meuré comme suspendu & immobile. Ses  
yeux étoient attachez sur ce grand homme qui par-  
loit. Toutes les passions differentes qui avoient agité  
Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme paroissoient  
tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure  
qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette  
narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit  
Philoctete sans y penser ; quelquefois il paroissoit

rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite de ses affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Neoptoleme, qui ne savoit point dissimuler, Telemaque paroissoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

L'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adrasle Roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour le ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant; il ne s'avisoit guères de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui ni attentif à distinguer le merite. Il suivoit son goût sans réflexion; sa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes, les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter: & les moindres rétarde mens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'avoient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer aucune autre chose que lui-même; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifférence pour tous les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jeté par la violence de ses passions. Il avoit été élevé par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere

jeunesse , n'avoient pu moderer cette impetuosité & cette hauteur. Dépouillé de tout , abandonné , expoïé à tant de maux , il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même , quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Telemaque étoit avec Mentor , ces défauts ne paroïssent point ; ils diminuient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies , que ni les rochers escarpez , ni les précipices , ni les torrens n'arrêtent , qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter , Telemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor ; mais aussi un seul de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans la plus grande impetuosité ; il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serain. Neptune quand il eleve son trident , & qu'il menace les soulevez , n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaque se trouva seul ; toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue , reprirent leur cours ; il ne put souffrir l'arrogance des Lacedemoniens ; & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente , étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siège de Troye qui n'avoient eu aucune éducation ; leur naissance illegitime , le déreglement de leurs meres , la licence dans laquelle ils avoient été élevez , leur donnoient je ne sçai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands , qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées , méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans experience. Il en faisoit des railleries , le traitant de foible & d'effeminé , il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie , & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez.

Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens

quelques prisonniers ; Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient , parce que c'étoit lui , disoit-il , qui à la tête de ces Lacedemoniens avoit defait cette troupe d'ennemis , & que Telemaque trouvant les Dauniens déjà vaincus & mis en fuite , n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie , & de les mener dans le camp. Telemaque soutenoit au contraire , que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu , & qui avoit renporté la victoire sur les Dauniens. Ils alloient tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois allies. Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent battus sur le champ , si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hippias , célèbre dans toute l'armée par sa valeur , par sa force & par son adresse. Pollux , disoient les Tarentins , ne combattoit pas mieux du ceste ; Castor n'eût pû le surpasser pour conduire un cheval ; il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vû avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere , va à la hâte prendre les prisonniers pour les mener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Telemaque à qui on vint le dire en secret ; sortit en fremissant de rage ; tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé , on le voyoit errer dans le camp ; cherchant des yeux son ennemi ; & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre ; & en le voyant , la fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Telemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor ; c'étoit un phrenetique , ou un lion furieux. Aussi-tôt il crie à Hippias , Arrête , ô le plus lâche de tous les hommes ! Arrête , nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va , descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit , & il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur , qu'il ne put mesurer son coup ; le dard ne toucha point Hippias. Aussi-tôt Telemaque prend son épée , dont la garde é-

la garde étoit d'or , & que Laërte lui avoit donnée , quand il partit d'Ithaque , comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune , & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes , dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eut tiré cette épée , qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force , se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompit dans leurs mains , ils se saisirent , se serrèrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; ils se relevent , ils s'élancent , ils sont alterez de sang. Les voilà aux prises , pieds contre pieds , mains contre mains : ces deux corps entrélassiez paroissoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé , sembloit devoir accabler Telemaque , dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Telemaque hors d'haleine sentoît ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé , redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse , il alloit porter la peine de sa temerité & de son emportement , si Minerve qui veilloit de loin sur lui , & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire , n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salante. Mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere , fendoit les espaces immenses des airs , laissant après elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille couleurs ; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des Alliez : elle voit de loin la querelle , l'ardeur & les efforts de deux combattans ; elle frémit à la vûe du danger où étoit le jeune Telemaque , elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles , dans le moment où Hippias sentant toute sa force se crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve , de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi-tôt Telemaque , dont les forces étoient épuisées , commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime , Hippias se trouble ; il sent je ne sçai

quoi de divin qui l'étonne , & qui l'accable. Telemaque le presse & l'attaque : tantôt dans une situation , tantôt dans une autre , il l'ébranle , il ne lui laisse aucun moment pour se rassûrer , enfin il le jette par terre , & tombe sur lui. Un grand chêne du Mont-Ida , que la hâche a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui , que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu secourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire , & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur , accouroit au secours de son frere ; il eut percé Telemaque d'un dard qu'il portoit , s'il n'eut craint de percer aussi Hippias que Telemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eut pû sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colere étoit apaisée , il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se leve en disant ; O Hippias ! il me suffit de vous voir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez , j'admire votre force votre courage. Les Dieux m'ont protégé , cedez à leur puissance , ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainsi , Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang , plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere ; il étoit en suspens & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent ; ils menerent d'un côté Telemaque , & de l'autre Phalante & Hippias , qui ayant perdu sa fierté , n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Telemaque dans un âge si tendre , où les hommes n'ont point encore toute leur force , eut pu renverser Hippias , semblable en force & en grandeur à ces Geans enfans de la terre , qui tenterent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyffe étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens: il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie, & l'humanité; il le voyoit: mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechûtes; il étoit aux prises avec lui-même, on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente; ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Helas! disoit-il, oserai-je te voir Mentor? Suis-je le fils d'Ulyffe: le plus sage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des Alliez? Est-ce leur sang où celui des Dauniens leurs ennemis que je suis venu répandre; J'ai été téméraire; je n'ai pas sçu lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias à des forces inégales: je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus, non je ne serois plus ce téméraire Telemaque, ce jeune insensé qui ne profite d'aucun conseil, ma honte finiroit avec ma vie. Helas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis desolé d'avoir fait! trop heureux! Mais peut être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire! ô loüanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais ce sage vieillard reconnoissant bien-tôt la desolation du jeune homme, changea ses graves rémontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son desespoir.

Les Princes alliez étoient arrêez par cette que-



reille , & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque : & Telemaque qui voyoit tant de maux presens & de périls pour l'avenir dont il étoit l'auteur s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée , de peur que dans la marche les Crétois de Telemaque & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante , qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor , & l'autorité du grand Philoctete , ne pouvoient moderer ce cœur farouche , qui étoit encore sans cesse irrité par les discours plein de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux ; mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation , toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille , l'appui de tous ses proches , & la douce esperance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée : on entend tout à coup un bruit effroyable de chariots , d'armes , de hennissemens de chevaux , de cris d'hommes ; les uns vainqueurs & animez au carnage , les autres ou fuyans , ou mourans , ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel , qui enveloppe tout le camp. Bien tôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air , & qui ôtoit la respiration. On entendit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flâme que le Mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées , lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le pere des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adrasfe vigilant & infatigable , avoit surpris les Alliez ; il leur avoit caché fa marche , & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible , dont les Alliez avoient saisi presque tous les passages : tenant ces défilez , ils se croyoient en pleine sûreté , & prétendoient même pouvoir par ses passages qu'ils occupoient , tomber sur l'ennemi derriere la montagne , quand quelques troupes qu'ils attendoient , leur seroient venus. Adrasfe , qui répandoit l'argent à pleines mains pour sçavoir le secret de ses ennemis , avoit appris leur résolution. Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & experimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce declin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins , mais il étoit prompt ; & si peu qu'on excitât sa vivacité , on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de faire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importants secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces ; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux , mais zélé , d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses , le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traitres corrompus par l'argent d'Adrasfe , ne manquoient pas de se joüer de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flatoient sans cesse Nestor par des vaines loüanges , ils lui rapelloient ses victoires passées , admiroient sa prévoyance , ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté , ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que des difficultez , de contre-tems , de dangers , d'inconveniens , de fautes irremediabiles. Aussi-tôt que ce naturel prompt étoit enflâmé , sa sagesse l'abandonnoit , & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque malgré les défauts que nous avons vûs , étoit bien plus prudent pour garder le secret. Il y étoit accoûtumé par ses malheurs, & par la né-

ceffité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Penelope. Il ſçavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même cet air reſervé & miſterieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroifſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lèvres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſequence, il ſçavoit s'arrêter précifément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entâmer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inaccessible ; ſes meilleurs amis même ne ſçavoient que ce qu'ils croyoient utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune reſerve. Il ſe conſioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Telemaque avoit ſouvent remarqué que les reſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete : mais ces deux hommes ſi experimentez ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée ! elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblable aux arbres dont le tronc rude & noïeux s'eſt endurci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils le connoiſſent ; mais trop-tôt ; ils gémifſent en vain : & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur inſinuant, ſçachant ſ'accommoder à tous les goûts & à routes les inclinations des Princes, inventif & induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis, il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaifant, railleur, contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner une loüange délicate, qui fut bien reçûe des hommes les plus modeſtes.

Il étoit grave avec les graves , enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sinceres & vertueux qui sont toujours les mêmes , & qui s'assujettissent aux regles de la vertu , ne sçauroient jamais être aussi agréables aux Princes , que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque sçavoit la guerre ; il étoit capable d'affaires ; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor , & qui avoit gagné sa confiance. Il étoit du fond de son cœur un peu vain & sensible aux loüanges , tout ce qu'il en vouloit sçavoir.

Quoique Philoctete ne se confiât point à lui , la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire , en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adrasfe , pour lui mander tous les desseins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des Alliez , & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire sçavoir à Adrasfe , Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte , parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit , on ne trouvoit rien qui put rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adrasfe , prévenoit toutes les entreprises des Alliez. A peine une resolution étoit-elle prise dans le Conseil , que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Telemaque ne laissoit point d'en chercher la cause , & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete ; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver , & on avoit fait avancer secrètement pendant la nuit les cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver , jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté , parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine , qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée

étoit campée sur les bords du fleuve Galese , assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraсте étoit derrière la montagne , & on comptoit qu'il ne pouvoit passer ; mais comme il sçût que les Alliez étoient encore foibles , qu'il leur venoit un grand secours , que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver , & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante , il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer , & passa par des chemins qu'on avoit crû absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles ; il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui sçavent oser souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptans que les choses difficiles sont impossibles , méritent d'être surpris & accablés. Adraсте surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux Alliez. Comme ces vaisseaux étoient mal-gardez & qu'on ne se défioit de rien , il s'en saisit sans résistance , & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese ; puis il remonta très promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière , crurent que les vaisseaux leur amenoient des troupes qu'on attendoit ; on poussa d'abord de grands cris de joye. Adraсте & ses soldats descendirent avant qu'on put les reconnoître. Ils tombent sur les Alliez qui ne se défient de rien , il les trouve dans un camp tout ouvert , sans ordre , sans chef , sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur , que cette jeunesse Lacedemonienne étant surprise ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion , Adraсте fait mettre le feu au camp. Aussi-tôt la flâme s'élève des pavillons , monte jusqu'aux nuës ; le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde une campagne , & qui entraîne par sa rapidité les grands chaînes avec leurs profondes racines ; les mois-

sons ; les granges , les étables , & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flâme du pavillon en pavillon , & bien-tôt tout le camp est comme une vieille forêt , qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre , ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cette incendie , si on ne se hâte d'abandonner le camp , mais il comprend aussi bien cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacedemonienne encore à demi desarmée , mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens , poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang , il ne peut s'assouvir de carnage , les lions & les tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent ; & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale , dont la tête est hérissée de serpens , glace le sang de leurs vaines , leurs membres engourdis se roidissent , & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'esperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le desespoir donne encore un reste de force & de vigueur élève les mains & les yeux vers le Ciel ; il voit tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu par terre se roule dans la poussiere : un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumiere ; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frere , & ne pouvant le secourir , se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser son bouclier est percé de mille traits. il est blessé en plusieurs endroits de son corps ; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent , & ils n'en ont aucune pitié.

*Fin du seizième Livre.*



LES AVANTURES  
DE  
**TELEMAQUE**  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE DIXSEPTIEME.

---

SOMMAIRE.

*Telemaque s'étant revêtu de ses armes divines court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphicles fils d'Adraсте, repousse l'ennemi victorieux, & ramporteroit sur lui une victoire complete, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Telemaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frere Hippas, dont il lui va presenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.*

\*\*\*\*\* UPITER au milieu de toutes les Divinitez  
J celestes, regardoit du haut de l'Olympe ce  
\*\*\*\*\* carnage des Alliez. En même tems il con-  
sultoit les immuables destinées, & voyoit tous les  
Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée  
par le ciseau de la Parque. Châcun des Dieux  
étoit attentif pour découvrir sur le visage de Ju-  
piter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des  
Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce  
& majestueuse : vous voyez en quelle extrémité  
sont réduits les Alliez, vous voyez Adraсте qui ren-  
verse tous ses ennemis ; mais ce spectacle est bien  
trompeur, la gloire & la prospérité des méchans  
est courte ; Adraсте impie & odieux par sa mau-  
vaise foi ne ramportera point une entière vic-

toire. Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à se corriger , & à mieux garder le secret de leur entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient de regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brulée ; que la flâme poussée par les vents s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en désordre ; que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles , qu'ils courent aux armes , assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cette incendie.

Telemaque qui étoit abbatu & inconsolable , oublie sa douleur. Il prend ses armes , don précieux de la sage Minerve , qui paroissant sous la figure de Mentor fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salante , mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont-Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace , & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre , on en voyoit sortir un cheval fougoux. Le feu sortoit de ses yeux , & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent ; ses jambes souples & nerveuses se réplioient avec vigueur & legereté. Il ne marchoit point , il alloit à force de reins , mais avec tant de vitesse qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas , on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de la nouvelle ville , l'olive , fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit , représentoit la douce paix avec l'abondance préférable aux troubles de la guerre , dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demouroit victorieuse par ses dons simples & utiles , & la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts qui étoient des enfans



tendres & ailez. Ils se refugioient autour d'elle , étant épouventez des fureurs brutales de Mars , qui ravage tout : comme les agneaux bélans se refugient autour de leur mere , à la vûe d'un loup affamé , qui d'une gueule béante & enflamée , s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité , confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle rémerité d'Arachné , qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse , dont tous les membres extenués se defiguroient , & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve , qui dans la guerre des Géans ; servoit de conseil à Jupiter même , & soutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xante & du Simois , menant Ulysse par la main , ranimant les troupes fugitives des Grecs , soutenant les efforts des plus vaillans Capitaines Troyens , & du redoutable Hector même ; enfin introduisant Ulysse dans cette fatale machine , qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier représentoit Cerés dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là cherchans leur nourriture par la chasse ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre , & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur représentoit une charruë , & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charruë ; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faux coupoit les doux fruits de la terre & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance , & à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage , Pan jouïoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient

dans un coin. Bacchus y paroïssoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrsé, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sçai quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Arradné, lorsqu'il la trouva seule, abandonné & abimée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des Bergers qui paroïssent chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices; tout paroïssoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages des loups se jouer au milieu des moutons. Le lyon & le tygre ayant quitté leur ferocité, passoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge dor.

Telemaque s'étant revêtu des armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée en la confiant à Iris, prompte messagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée, & cette voix ranime déjà tous les allies éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux; toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, & à instruire ses enfans: mais il est prompt & rapide dans l'exécution. Semblable à un fleuve impétueux qui non seulement roule avec précipitation ses flôts écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pésans ruisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, & les Chefs des Manduriens & des autres Nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les commandans, la jalousie même s'y naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs, tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rengent pour lui obéir sans y faire de réflexions, & comme s'ils y eussent été accoutumez. Il s'avance, & monte sur une coline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brûlant les camp des Alliez. Il fait le tout en diligence; & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un tems où il croyoient l'armée des Alliez enveloppée dans les flâmes de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Telemaque; comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent les forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'Hyver; fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Telemaque renverse. De son dard, il perce le cœur d'Iphycles le plus jeune des enfans d'Adrasste. Celui ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Telemaque. Le fils d'Ulysse & Iphycles tous deux beaux & vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chers de leurs parens; mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Telemaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cleomenet nouveau marié, qui avoit promis à son Epouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis; mais qui ne devoit jamais le revoir.

Adrasste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds est comme une victime à demi

égoûlée qui se déroboit au couteau sacré , & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Laedemonien.

Phalante noyé dans ſon ſang & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt rendue , un nuage qui couvroit déjà ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprevue abandonnerent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tygre , à qui des Bergers aſſemblez arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer Telemaque le cherche dans la mêlée ; & veut finir tout-à-coup la guerre en délivrant les Alliez de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne voulant pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile ; Minerve même vouloit qu'il eut à ſouffrir des maux plus longs , pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Araſte fut donc conſervé par le pere des Dieux , afin que Telemaque eut le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs , ſauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit crû que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole ; & dans le moment où ils ébloüiſſoient les yeux de leurs feux perçans , on rétomboit dans les affreufes ténébres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'inſtant , ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux , ſans être touché de leur pouvoir , & mérita par cette ingratitude d'être reſervé à la plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé , & un marais qui s'étendoit juſqu'à la riviere : il le fit avec tant d'industrie & de promptitude que cette retraite montra combien il avoit de reſſource & de preſence d'eſprit. Les Alliez animés par Telemaque vouloient le pourſuivre , mais à la fureur de cet orage , il leur échappa , comme un oiſeau d'une aîle legere échappe aux filets des chafſeurs. Les

Alliez ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp , & à réparer leur perte. En y entrant , ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les blessez manquent de forces pour se traîner hors des tentes , n'avoient pû se garantir du feu ; ils paroissent à demi brulez , poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé , il ne peut rétenir ses larmes il détourna plusieurs fois ses yeux , étant saisi d'horreur & de compassion il ne pouvoit voir sans fremir ces corps encore vivans & devoüez à une longue & cruelle mort ; ils paroissent semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels , & dont l'odeur se répand de tous côtez.

Helas ! s'écrioit Telemaque voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ? ils ont si peu de jours à vivre sur la terre , ces jours sont si misérables ? pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie courte ? Les hommes sont tous freres , & ils s'entredéchirent ? les bêtes feroches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions , ni les tygres aux tygres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul malgré sa raison , fait ce que les animaux sans raison ne feroient jamais. Mais encore , pourquoi ces guerres ? N'y a-t'il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t'il de terres désertes ? Le genre humain ne sçauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire , un vain titre de Conquerant qu'en Prince veut acquérir , allume la guerre dans un païs immense ! Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des Dieux , en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse , que tout nage dans le sang que tout soit dévoré par les flâmes ? que tout ce qui échape au fer & au feu , ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle , afin que cet homme , qui se jouë de la nature humaine entière ; trouve

dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non , non , bien loin d'être des demi-Dieux ; ce ne sont pas même des hommes ; i's doivent être même en exécution des tous les siècles , dont ils ont crû être admirez. O ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes ; ce n'est pas assez ? Il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs , & fausses idées de gloire ; les vaines jalousies , l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes ; enfin les engagements insensibles entraînent presque toujours les Rois dans les guerres qui les rendent malheureux , où ils hazardent tout sans nécessité , & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonneit Telemaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ! il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remèdes , il les consolait & les encourageoit par des discours pleins d'amitié , & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui , il y avoit deux vieillards , dont l'un se nommoit Traumaphile , & l'autre Nozophume. Traumaphile avoit été au siège de Troye avec Idoménée , & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriférante , qui consumoit les chairs mortes & corrompues , sans avoir besoin de faire aucune incision , & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premières. Pour Nozophume , il n'avoit jamais vû les enfans d'Esculape ; mais il avoit eu par le moyen de Merionne un livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophume étoit ami des Dieux ; il avoit composé des Hymnes en

l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tâche à Appollon , par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vû un malade , qu'il connoissoit à ses yeux , à la couleur de son tein à la conformité de son corps , & à sa respiration , la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer , & il monroit par le succès des sueurs , combien la transpiration facilite ou diminuë , ou déconcerte ou rérablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur certains breuvages qui fortifioient peu-à-peu les parties nobles , & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assûroit que c'étoit faute de vertu & de courage , que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte , disoit-il , pour les hommes qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé : leur intemperance , disoit il encore change en poisons mortels les alimens destinez à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abrègent plus les jours des hommes que les remedes ne peuvent la prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture , que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût , & qui font manger au-delà du besoin , empoisonnent au lieu de nourrir. Les remede sont eux-mêmes de veritables maux qui ruinent la nature , & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remede qui est toujours innocent , & toujours d'un usage utile , c'est la sobriété ; c'est la temperance dans tous les plaisirs , c'est la tranquillité de l'esprit , c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux & temperé , on dissipe toutes les humeurs superflûes. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remedes que par le regime qu'il conseilloit pour prévenir les maux , & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Telemaque , pour visiter tous les malades de l'armée ; ils en guériront beaucoup par leurs remedes ; mais ils en guériront bien d'avantage , par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos ; car

il s'appliquoit à les tenir proprement , & à empêcher le mauvais air par cette propreté , à leur faire garder un regime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchés de ces secours ; rendent grâces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Allies.

Ce n'est pas un homme , disoient-ils ; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme ; il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux ; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi ? Mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils cherissent , & chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Telemaque , pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adrasfe , entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie , comme celles que les flateurs donnent souvent en face aux Princes , supposant qu'ils n'ont ni modestie , ni délicatesse & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui , & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celle-là ; il sentoit ce plaisir si doux & si pur , que les Dieux ont attaché à la seule vertu , & les méchans faute de l'avoir éprouvé , ne peuvent ni concevoir ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir ; Aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes ; il avoit une honte secrète d'être né si dur , & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous , disoit-il ô grande Déesse , qui m'avez donné Mentor pour m'instruire & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me



donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'est vous qui retenez mes passions impetueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux ; sans vous je serois haï, & digne de l'être ; sans vous je serois des fautes irréparables : je serois comme un enfant , qui ne sentant pas sa foiblesse , quitte sa mere , & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctète étoient étonnez de voir Telemaque devenu si doux , si attentif à obliger les hommes , si officieux , si secourable si ingénieux pour prévenir tous les besoins ; il ne savoit que croire , ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui le surprit d'avantage , fut le soin qu'il prit des funeraillles d'Hippias , il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré , & l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit ; O grande ombre ! tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité , mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sçais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincerement unis ; j'avois tort de mon côté , ô Dieux ! pourquoi me le ravir , avant que j'aye pû le forcer de m'aimer.

Ensuite Telemaque fit laver les corps dans des liqueurs odoriferantes ; puis on prépara par son ordre un bucher. Les plus grands pins gemissans sous les coups des hâches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes , ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le Ciel , les hauts peupliers , les ormeaux , dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage , les hêtres qui font l'honneur des forêts , viennent tomber sur le bord du fleuve Galese. Là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier , la flamme commence à paroître , un tourbillon de fumée monte jusqu'au Ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre , tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés ; la douleur amère est peinte sur ces visages farouches , les larmes coulent abondamment , puis on voyoit venir Pherecide ; un vieillard moins abbatu par le nombre des an-

nées , que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il élevoit vêts le Ciel ses mains , & ses yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il se refusoit toute nourriture ; le doux sommeil n'avoit pû appésantir ses paupières , ni suspendre un moment la cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant ; suivant la foule , & ne sçachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche , car son cœur étoit trop serré ; c'étoit un silence de desespoir & d'abatement. Mais quand il vit le bûcher allumé , il parut tout-à-coup sérieux , & s'écria ; O Hippias , Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'est plus , & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'est moi cruel , moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort ; je crois que tes mains feroient mes yeux & que tu recueilliras mon dernier soupir. Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri , & qui ma coûte tant de soin , je ne te verrai plus , mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort , je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine ! arrachant ses cheveux ; & j'en serai cause. O chere ombre , appelle-moi sur les rives du Styx , la lumière m'est odieuse ; c'est toi seul , mon cher Hippias , que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! O mon cher Hippias ! Je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu , qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre d'or & d'argent ; la mort qui avoit éteint ses yeux , n'avoit pû effacer toute sa beauté , & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle ; on voyoit floter autour de son coup plus blanc que la neige , mais panché sur l'épaule , ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganimede , qui alloient être réduits en cendres : on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé , & qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Telemaque triste & abbatu suivoit de près , le corps , & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bucher , le fils d'Ulysse ne put voir la flâ-

me pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps sans répandre de nouvelles larmes. Adieu ; dit-il , ô magnanime Hippias ; car je n'ose te nommer mon ami ; appaise-toi , ô ombre , qui a mérité tant de gloire , si je ne t'aimois , j'envierois ton bonheur : tu es délivré des misères où nous sommes encore , & tu es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serois heureux de finir de même ? Que le Stryx n'arrête point ton ombre ! que les Champs Elisées lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles , & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs , que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissoit sur Hippias , dont on racontoit les grandes actions , la douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualitez , faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impetueuse & une mauvaise éducation lui avoient données ! mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Telemaque. Est-ce donc là ; disoit-on , ce jeune Grec si fier , si hautain , si dédaigneux , si intraitable. Le voilà devenu doux , humain , tendre ; sans doute Minerve qui a tant aimé son Pere , l'aime aussi ; sans doute Elie lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes , en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flâmes ; Telemaque lui-même arrosa de liqueurs parfumée ces cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs , & il porta cette urne à Phalante : celui-ci étoit étendu , percé de diverses blessures , & dans son extrême foiblesse ; il entrevoit près de lui les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile & Nozophuge , envoyé par le fils d'Ulysse , lui avoient donné tous les secours de leur art : ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler : de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement ; une force douce & pénétrante , un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant la douleur

succeda : il commença à sentir la perte de son frere , qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Helas ! disoit-il ; pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre ? Ne vaudroit-il pas mieux mourir ; & suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vû périr tout auprès de moi ; O Hippias ? la douceur de ma vie , mon frere , mon cher frere , tu n'es plus ; je ne pourrai donc plus ni te voir , ni t'entendre , ni t'embrasser ! ni te dire mes peines , ni te consoler dans les tiennes. O Dieux ! ennemis des hommes , il n'y a plus d'Hippias pour moi. Est-il possible ? Mais n'est-ce point un songe ! Non il n'est que trop vrai , ô Hippias ? Je t'ai perdu ; je t'ai vû mourir , & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger , je veux immoler à tes manes le cruel Adrasfe teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi , les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur , de peur qu'elle n'augmentât ses maux , & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Telemaque qui se presente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Telemaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Telemaque , qui l'avoit tiré sanglant & à demi mort des mains d'Adrasfe. Mais quand il vit l'urne d'or , où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias , il versa un torrent de larmes , il embrassa d'abord Telemaque sans pouvoir lui parler , & lui dit enfin d'une voix languissante & entrecoupée de sanglots :

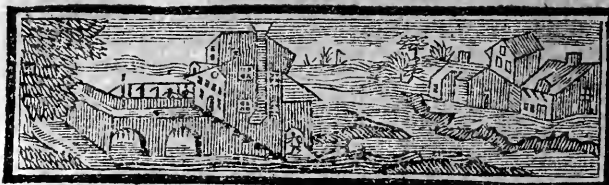
Digne fils d'Ulysse , votre vertu me force à vous aimer , je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proie des vautours , sans vous son ombre privée de la sepulture ; seroit malheureusement errante sur les rives du Styx , toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux récompensez-le , & delivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous , ô Telemaque , rendez-moi

les derniers devoirs que vous avez rendu à mon frere , afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abattu d'un excès de douleur. Telemaque se tint auprès de lui sans oser lui parler , & attendant qu'il reprît ses forces. Bien-tôt Phalante revenant de cette défaillance , prit l'urne des mains de Telemaque , la baïsa plusieurs fois l'arrosa de ses larmes , & dit : O cheres , ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ; O ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers ; Telemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Telemaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade ; pour les rendre plus attentif à avancer sa guérison : & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi , que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrée en sauvant dans la bataille l'armée des Alliez. En même tems Telemaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre ; il dormoit peu , & son sommeil étoit souvent interrompu , ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit , comme du jour ; ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures ; pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans. Il révenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere : sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les Soldats pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience.

L'armée ayant peu de vivres dans ce campement , il jugea à propos d'arrêter les murmures des Soldats , en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible , se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres , qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat ; ses membres moins mol & plus nerveux.



LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE DIX-HUITIEME.

S O M M A I R E.

*Telemaque persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un Temple près de la fameuse Caverne d'Acherontia. Il s'y enfonce au milieu des ténèbres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere. Il renverse le Tartare; où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais Rois.*

✱ **D**RASTE dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il éguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Telemaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp ; ne songea plus qu'à executer un dessein qu'il avoit conçu , & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit avant que l'aurore vint chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles , & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une Isle fortunée , sur la rive d'un fleuve , dans une prairie ornée de fleurs , & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire , où des hommes couronnez de fleurs l'écoûtoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joye éclatoit parmi les délices , & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Appollon , & que les voix de toutes les Muses.

Telemaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pere ! ô mon cher pere Ulysse ! s'écrioit-il , les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bienheureuses , que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus ! Quoi donc , ô mon cher pere ! je ne vous verrai jamais ; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant , & que je cherche avec tant de peine : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse ; jamais je ne baiserais ces mains ; mes cheres mains , ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les insensés amans de Penelope : & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine. O Dieux ennemis de mon pere ! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute esperance de mon cœur : c'est m'arracher la vie. Non , je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas je ne suis que trop cer-

tain que mon pere n'est plus ; je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thesée y est bien descendu ; Thesée cet impie , qui vouloit outrager les Divinitez infernales ; & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce Dieu , qu'on dépeint comme inexorable ; il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres , avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece ? Allons , mourons , s'il le faut. Pourquoi craindre la mort , quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bien-tôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver , je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre , & de jouir de la lumiere du Soleil peut-être ne me refuseront ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En disant ces paroles , Telemaque arrosoit son lit de ses larmes ; aussi-tôt il se levoit , & cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée. Mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur , & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine , il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit *Acherontia* , à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Acheron , par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit sur un rocher , posée comme un nid sur le bord d'un arbre. Au pied de ce rocher , on trouvoit la caverne , de laquelle les timides mortels n'osoient aprocher , Les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux , la vapeur souffrée du marais Stygien , qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux zéphirs , ni les graces naissantes du Printemps ,



ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languissoit ; on y voyoit seulement quelque arbuttes dépouillés , & quelques cyprès funestes. Au loin , même tout à l'entour. Cérès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées, Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits ; les grappes de raisins se dessechoient au lieu de se meurir. Les Nagades tristes , ne faisoient point couler une onde pure , leurs flots étoient toujours amers & troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre herissée de ronces & d'épines , & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer ; Ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit pas le croassement des corbeaux , & la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amère , & les troupeaux qui la païssoient ne sentoient point la douce joye qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse , & le Berger tout abattu oubloit sa musique & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse , qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors les sacrifices pour apaiser les Divinitez infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge , & dès leur plus tendre jeunesse , étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Telemaque resolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui , & qui le couvroit de son Egide ; lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même , à la priere de Minerve avoit ordonné à Mercure qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts , de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se derobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la Lune , & il invoque cette puissante Divinité , qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit , & sur la terre la chaste Diane , est aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux , parce que son cœur étoit pur , & qu'il étoit

conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne qu'il entendit l'Empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux , qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému , & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée : mais son courage le soutint ; il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux ! s'écria-t'il , j'accepte ces presages , que je crois heureux , achevez votre ouvrage. Il dit ; & redoublant ses pas , il se presenta hardiment.

Aussi tôt la fumée épaisse , qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux , dès qu'ils en approchoient , se dissipe : l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems , Telemaque entra seul , car quel autre mortel eût osé le suivre ? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne , & auxquels ils avoient confié son dessein , demeurèrent tremblans & à demi morts assez loin de là , dans un temple , faisant des vœux , & n'esperant plus de voir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main , s'enfonce dans ces ténèbres horribles. Bien-tôt il apperçoit une foible & sombre lueur , telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui ; il les ecarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux , dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tourner : il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sepulture , qui se presentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu , dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine , mais pleine de vigueur , les menace , les repousse , & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant , Telemaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc , lui dit-il , votre malheur , qui étiez-vous sur la terre ? J'étois lui répondit cet ombre ; Nabopharzan , Roi de la superbe Babylonne : Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom ; je me faisois ado-

ter par les Babyloniens dans un temple de marbre ; où j'étois représentée par une Statuë d'or , devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie : jamais personne n'osa me contredire sans être aussi-tôt puni ; on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse ; j'étois encore jeune & robuste. Helas ! que de prosperitez ne me restoit-il pas encore à goûter sur le Trône ! Mais une femme que j'aimois , & qui ne m'aimoit pas , m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu , elle m'a empoisonné , je ne suis plus rien : on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flâmes de mon bucher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette ; ma mémoire est en horreur , même dans ma famille ; & ici bas je souffre déjà d'horribles traitemens.

Telemaque touché de ce spectacle , lui dit , Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ; Sentiez-vous cette douce paix , sans laquelle le cœur demeure toujours serré & flétri au milieu des délices ? Non , répondit le Babylonien , je ne sçai même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux , de crainte & d'esperance. Je tâchois de m'étourdir moi même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle , le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui , tout autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi , le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les prosperitez , & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funeraïlles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi , & leur avoit donné une puissance absolue sur ce Roi qu'ils

avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclave ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan , elles la tenoient enchaînée , & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi ? Comment étoistu assez insensé pour te croire un Dieu ? & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre pour lui insulter , disoit tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner , malheureux tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice , mais enfin ils la font.

A ces dures paroles , Nabopharzan se jettoit le visage contre terre , arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de desespoir. Mais Caron disoit aux esclaves ; Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui , il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins , pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-tems que cet impie regnât sur la terre. Ce n'est encore là , ô Babylonien que le commencement de tes douleurs , prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron , la barque touchoit déjà le rivage de l'Empite de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant , qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque , mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre , elles s'enfuirent , semblables aux ombres de la nuit , que la moindre clarté du jour dissipe , Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé , & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire ; il lui dit ; Mortel cheri des Dieux , puisqu'il t'est permis d'entrer dans le Royaume de la nuit ; inaccessible aux autres vivans , hâte toi d'aller où les destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au Palais de Pluton , que tu trouveras sur son Trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussi-tôt Telemaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie , il est saisi d'une horreur divine , observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête , quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton , il sent ses genoux chancellans , la voix lui manque , & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles ; Vous voyez , ô terrible Divinité ; le fils du malheureux Ulysse , je viens vous demander si mon pere est descendu par votre Empire , ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébene , son visage étoit pâle & severe , ses yeux creux & étincellans , son front ridé & menaçant. La vûe d'un homme vivant lui étoit odieuse , comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine , qui attendoit seules les regards , & qui sembloit un peu adoucir son cœur ; elle jouïssoit d'une beauté toujours nouvelle , mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines , je ne sçai quoi de dur & de cruel de son époux.

Aux pieds du Trône étoit la mort pâle & devorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguïloit sans cesse. Au tour d'elle voloient les noirs foudris , les cruelles défiances , les vengeances toutes dégoûtantes de sang & couvertes de playes ; les haines injustes , l'avarice qui se ronge elle-même ; le desespoir qui se déchire de ses propres mains ; l'ambition forcenée qui renverse tout ; la trahison qui veut se repaître de sang , & qui ne peut jouir de maux qu'elle a fait ; l'envie qui verse son venin mortel au tour d'elle , & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'impiété qui se creuse elle-même dans un abime sans fond , où elle se précipite sans esperance ; les spectres hideux , les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans les songes affreux , les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton ; & remplissoient

le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fond de l'Erebe ; Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres ; suis ta haute destinée, je ne te dirai point où est ton pere ; il suffit que tu sois libre de le chercher, puisqu'il a été Roi sur la terre ; tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis, & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Telemaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de sçavoir s'il verra son pere ; & de s'éloigner de la présence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivans & les morts ; il apperçoit bien-tôt assez près de lui le noir Tartare ; il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se repandoit dans la demeure des vivans ; cette fumée couvroit un fleuve de feu, & des tourbillons de flâme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impetueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoient qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Telemaque secrettement animé par Minerve. entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçût un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés ; il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour conten-ter leur ambition, & pour se joüer des hom-mes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scé-lerats de tous les hommes. Les enfans qui a-voient égorgé leurs peres & meres ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris, les traitres qui avoient livré leurs patries après avoir violé tous les sermens, souf-froien

froient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainsi voulu , & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies , ils veulent encore passer pour bons , & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se font joüez , & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupable & que la vengeance divine poursuit impitoyablement ; ce sont les ingrats , les menteurs , les flâteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond , & qui par-là ont nuit à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitude : celle qui étoit punie comme la plus noire , c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quel donc , disoit Minos , on passe pour un monstre , quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami de qui on a reçu quelques secours ; & on fait gloire d'être ingrats envers les Dieux , de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere & à la mere de qui on est né. Plus les crimes sont impunis & excusez sur la terre , plus ils sont dans les enfans l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Telemaque voyant les trois Juges qui étoient assis , qui commandoient un homme , osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi tôt le condamné prenant la parole , s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique ; liberal , juste , compatissant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : on ne te reproche rien à l'égard des hommes : mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette injustice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même , &

non aux Dieux qui te l'avoient donnée , car tu voulois jouir du droit de ta propre vertu , & te renfermer en toi-même. Tu as été la divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait , & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes , ne peuvent renoncer à leurs droits , tu les as oubliés , ils t'oublieront : ils te livreront à toi-même , puisque tu as voulu être à toi , & non pas à eux. Cherche donc maintenant , si tu le peux , ta consolation : dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole ; apprend qu'il n'y a point de véritable vertu , sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long-temps ébloüi les hommes faciles à tromper , va être confonduë : les hommes ne jugeant des vices & des vertus , que par ce qui les choque ou les accommode : sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumière divine renferme tous leurs jugemens superficiels , elle condamne souvent ce qu'ils admirent , & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots , ce Philosophe comme frappé d'un coup de foudre ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eüe autrefois à contempler sa modération , son courage & ses inclinations généreuses , se changèrent en desespoir. La vûe de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice. Il se voit , & ne peut cesser de se voir : il voit la vanité des jugemens des hommes , auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui comme si on bouleversoît toutes ses entrailles : il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience , dont le témoignage lui avoit été si doux , s'élève contre lui , & lui reproche amèrement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus , qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin ; il est troublé , consterné , plein de honte , de remords & de desespoir. Les fruits ne le tourmentent , point parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même , & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés , il cherche les lieux



les plus sombres pour se cacher aux autres morts ne pouvant se cacher à lui-même, il cherche les ténèbres & ne peut les trouver; une lumière importune le suit par tout; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même; O insensé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes; ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien; tous mes pas ont été des égaremens: ma sagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçût les Rois qui étoient condamnez pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une furie vengeresse leur presentoit un miroir qui leur montrait toute la difformité de leurs vices. Là ils régardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière & avide des plus ridicules loüanges; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches & flâteurs, leur inapplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouveaux délices parmi les larmes, & le desespoir de tant de peuples malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir: ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincuë par Bellerophon, ni l'Hydre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race de mortels vivans sur la terre.

En même tems d'un autre côté, une autre furie leur répétoit avec insulte toutes les loüanges que les flâteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dé-

peines ; l'opposition de ces deux peintures si contraires ; étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant la vie , parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flateries des Poètes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres , où ils ne peuvent voir que les insultes & les derisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien au tour d'eux qui ne les repousse , qui ne les contredise , qui ne les confonde ? au lieu que sur la terre ils se joient de la vie des hommes , & prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude ; ils servent avec douleur , & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups des esclaves devenus leurs tyrans impitoyables , comme un enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes , quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont-Etna.

Là Telemaque apperçût des visages pâles , hideux & contristez. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes & ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur , que de leur propre nature ; ils n'ont point de besoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir , ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le desespoir où ils sont ils appellent à leurs secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persecute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte , & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir , fait leur supplice ; ils la voyent , & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ;

sa vûë les perce , les déchire , les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors , elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Senblable à un métal dans une fournaïse ardente , l'ame est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance , & il ne consume rien ; il disoit jusqu'aux premiers principes de la vie , & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui , ni repos pour un seul instant , on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi même , & par une perte de toute esperance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Telemaque sur la tête , il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples , qui doit être inséparable de la Royauté.

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils ; Ne vous avois je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort , de réparer les maux que j'avois fait par ma negligence ? Ah ! malheureux pere , disoit le fils , c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste , l'orgueil la volupté , & la dureté pour les hommes. En vous voyant regner avec tant de mollesse , & avec tant de lâches flateurs autour de vous , je me suis accoutumé à aimer la flaterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois , ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire , des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent des services , & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru , c'est vous qui me l'avez fait croire , & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuses maledictions , & paroïssent animez de rage pour s'entredechirer.

Au tour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit , les cruels soupçons , les vaines allarmes , les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois , la faim insatiable de richesses , la fausse gloire toujours

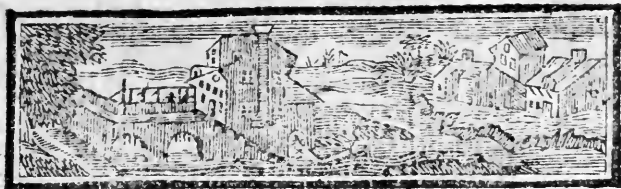
tyrannique, & la molette lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois sévèrement punis non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux Rois qui ne doivent regner qu'afin que les loix regnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les défordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent; & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorans.

Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres & de maux un grand nombre de Rois, qui ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plûpart de ce Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

*Fin du dix-huitième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE DIX-NEUVIEME.

S O M M A I R E.

*Telemaque entre dans les champs Elifées où il est reconnu par Acriſe ſon grand pere qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant, qu'il le recevra à Ithaque, & qu'il y regnera après lui. Acriſe lui dépeint la félicité dont jouiſſent les hommes juſtes ſur tous les bons Rois, qui pendant leur vie ont ſervi les Dieux, & fait le bonheur de peuples qui ont gouvernez. Il lui fait remarquer que les Héros qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guerre, ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſeparé. Il donne des inſtructions à Telemaque; puis celui-ci ſ'en va pour rejoindre en diligence le camp des Alliez.*



ORSQUE Telemaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé, comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine il comprit par ce ſoulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez ſans eſperance d'en ſortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il; tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges tant de de difficultés de reconnoître la vérité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir

été si envié, si agité, si traversé dans une vie si courte. O insensé celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile !

En faisant ces réflexions il se troubloit au dedans de lui-même, il fremit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer ; mais à mesure qu'il s'éloignoit de triste séjour des ténèbres de l'horreur & du desespoir, & entrevoyoit déjà de loin la douce & pure lumière du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'à lors gouverné les hommes ; ils étoient séparés du reste des justes ; Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; aussi les bons Rois jouissoient dans les champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur terre.

Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriferans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisoit raisonner ces bocages de ces doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule, ni jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipères entortillés dans son sein & au tour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'aprochent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue ; une lumière pure & douce se répand autour du corps de ces hommes justes, & les environne de ces rayons comme d'un vêtement.

Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, & qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière ; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du Soleil ne pénètrent le plus pur cristal ; elle n'éblouit jamais ; au contraire elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sçai qu'elle serenité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, & elle y entre ; elle les pénètre & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent, elle fait renaître en eux une source intarissable de paix & de joye ; ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de lumière pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassasiez, & leur plénitude les élève au dessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité qui vient au dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au dehors ; ils sont tels que les Dieux rassasiez d'ambrosie, ne dédaigneroient pas de s'en nourrir plutôt que des viandes grossières qu'on leur présentait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les esperances mêmes qui coûtent souvent autant de peine que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nuës, seroient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs des hommes justes ne pourroient pas même être émus ; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans

fin , une gloire toute divine est peinte sur leurs visages , mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indecent , c'est une joye douce , noble , pleine de majesté , c'est un goût sublime de la verité & de la vertu qui les transporte ; ils sont sans interruption à chaque moment dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; cette joye qui échappe bien-tôt à la mere , ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices , & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes , mais courtes années , où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes , & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduit , comme par la main , à la vertu , au milieu de tant de périls. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent , ils goûtent qu'ils sont heureux , & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux , & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix , une seule pensée , un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin ; les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ? & cependant mille & mille siècles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entière. Ils regnent tous ensemble , non sur des trônes que la main des hommes peut renverser , mais dans eux-mêmes avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable ; ils ne portent plus ces vains diadèmes , dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec de couronnes que rien ne peut flétrir.

Telemaque qui cherchoit son pere , & qui avoit



espéré de le trouver dans ces beaux lieux , fut si saisi de ce goût de paix & de félicité , qu'il eût voulu y trouver Ulysse , & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est-ici , disoit-il , que la véritable vie se trouve , & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit , c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare , & d'en voir si peu dans les Champs Elisées ; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance , & pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont très-rare ; & la plupart si méchans , que les Dieux ne seroient pas justes ; si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie , ils ne les punissoient après leur mort.

Telemaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces Rois , chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement , un vieillard venerable & plein de majesté , s'avança vers lui. Sa vieillese ne ressembloit point à celle des hommes , que le poid des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort , c'étoit un mélange de tout ce que la vieillese a de grave avec toutes les graces de la jeunesse ; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs , au moment où ils sont introduits dans les Champs Elisées. Cet homme s'avançoit avec empressement , & regardoit Telemaque avec complaisance comme une personne qui leur étoit fort chere. Telemaque qui ne le reconnoissoit point , étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne ! ô mon cher fils lui dit ce vieillard , de ne me point reconnoître , je suis Arcefius pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit fils partit pour aller au siège de Troye ; Alors tu étois encore petit enfant entre les bras de ta nourrice ; dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses , puisque je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere , & que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux

enfant ; les Dieux t'aiment , & te préparent une gloire égale à celle de ton pere ; O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux , il vit encore , il est réservé pour relever notre maison dans l'Isle d'Ithaque , Laërte même ; quoique le poid des années l'ait abbattu , joiit encore de la lumière , & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin , & qui le soir sont féties & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même , ô mon fils , mon cher fils ! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs , souviens-toi que le bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt séchée qu'éclosée ; tu te verras changé insensiblement , les graces riantes , les doux plaisirs qui t'accompagnent , la force la santé , la joye , s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse languissante & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage , courber ton corps , affoiblir tes membres , faire tarir dans ton cœur la source de la joye , te dégoûter du présent , te faire craindre l'avenir , te rendre insensible à tout excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes , mon fils ; il se hâte , le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi , & le présent qui s'enfuit est déjà bien loin puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons , & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais , mon fils sur le présent ; mais soutiens-toi dans le chemin rude & après de la vertu par la vûe de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la justice , une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bien-tôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui ! mais hélas ? ô mon fils , que la Royauté est trompeuse ? quand on la regarde de loin , on ne voit que grandeur , éclat & délices ; mais de près tout est épineux. Un par-

ticulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure. Un Roi ne peut sans se deshonnorer préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit reprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'État a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien pour soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc mon fils ? crains donc une condition si périlleuse : arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arceſius paroissoit animé d'un feu divin, & montrait à Telemaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnoient la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience héroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut rendre pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arceſius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Telemaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée posterité. Ces sages paroles étoient comme une âme subtile qui pénétoit dans les entrailles du jeune Telemaque ; il se sentoit ému & embrasé ; je ne sçai quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrettement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente

impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux , qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement : Il reconnut dans le visage d'Arceſius une grande reſſemblance avec Laërte : il croyoit même ſe reſſouvenir confuſement d'avoir vû en Ulyſſe ſon pere des traits de cette même reſſemblance , lorsqu'Ulyſſe partit pour le Siège de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur , des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ſes yeux ; il voulut embraffer une perſonne ſi chere , pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ſes embrasemens , comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir , tantôt la bouche alterée de cet homme dormant , pourſuit un eau fugitive ; tantôt les lèvres ſ'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proferer ; ſes mains ſ'étendent avec effort , & ne prennent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe , il voit Arceſius , il l'entend , il lui parle , il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois , mon fils , lui répondit le ſage Vieillard , ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiècle , la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être , & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux , mais ſeparez par ce petit nuage , ont une gloire beaucoup moindre ; ce ſont des Héros à la vérité ; mais la récompènſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires , ne peut être comparée avec celle des Rois ſages , juſtes & bien-faiſans.

Parmi ces Héros , tu vois Theſée qui a le viſage un peu triſte ; il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieufe ; & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hypolite. Heureux ſ'il n'eut point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance , à cauſe de cette bleſſure qu'il reçût au talon de la main du lâche Pâris ; & qui finit ſa vie. S'il

eut été aussi sage , juste & modéré , qu'il étoit intrépide ; les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont pitié des Phthiotes & des Dolopes ; sur lesquels il devoit naturellement regner après Pelée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux , plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours , & il a été comme une fleur à peine éclosé , que le tranchant de la charruë coupe , & qui tombe avant la fin du jour , où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes , pour punir les hommes de leurs crimes : ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye , pour venger le parjure de Laomedon , & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeance , ils se sont apaisés ; & ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus long tems sur la terre ce jeune Héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes , qu'à renverser les Villes & les Royaumes.

Mais vois - tu cet autre avec ce visage farouche ! C'est Ajax , fils de Talamon , & cousin d'Achilles : Tu n'ignore pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton pere ne crut pas les lui devoir céder ; les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de desespoir ; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui , mon fils car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur ; & il est juste de le plaindre : Ne remarques - tu pas qu'il nous regarde avec peine , & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage , parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector , qui eût été invincible , si le fils de Thetis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe , & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! je fremis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division de deux freres Atrée & Thyeste , a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la

tête des Grecs du Siège de Troie, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée presque de tous les Conquerans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre , mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisés.

Pour ceux-ci , ils ont regné avec justice , & ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux ; pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats ; conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels , pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue , & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines ; ces Rois justes étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris , n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur , ils regardent avec compassion les inquietudes des mortels ; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux , leur paroissent comme des jeux d'enfans , leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir , ni d'autrui , ni d'eux-mêmes : plus de desirs , plus de besoins , plus de crainte , tout est fini pour eux ; excepté leur joye , qui ne peut finir.

Considere mon fils , cet ancien Roi Inachus , qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse ; les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légère ressemble à un vol d'oiseau : il tient dans sa main une lyre d'ivoire ; & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs , & auquel il donna des Loix.

De l'autre côté tu peux voir entrer ces Mithes , Cecrops Égyptien , qui le premier regna dans Athenes , ville consacrée à la sage Déesse , dont elle porte le nom. Cecrops apportant des Loix utiles de l'Égypte , qui a été pour la Grèce la source des lettres & des bonnes mœurs , adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique , & les unit par les liens de la société. Il

fut juste , humain , compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance , & sa famille dans la médiocrité , ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui , parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Éricton , qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye : il le fit en vûe de faciliter le commerce entre les Îles de la Grece ; Mais il previt l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez - vous , disoit - il , à tous ces peuples , à multiplier chez vous les richesses naturelles , qui sont les véritables ; cultivez la terre , pour avoir une grande abondance de bled , de vin , d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait , & qui vous couvrent de leur laines ? Par-là vous vous mettez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans , plus vous serez riches , pourveu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable , & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans , qui ont soin de la cultiver : elle les paye tous libéralement de leur peine , au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent negligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé , il n'en faut faire aucun cas , qu'autant qu'il est nécessaire , ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors , ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre païs , encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe , la vanité & la mollesse. Le sage Éricton disoit souvent : Je crains bien , mes enfans , de vous avoir fait un présent funeste , en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice , l'ambition , le faste , qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicious qui ne vont qu'à amolir & qu'à corrompre les mœurs , qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité , qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture qui est le fondement de la vie hu-

maine , & la source de tous les vrais biens , mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Éricton apperçut que l'argent corrompoit les peuples , comme il l'avoit prévu , il se retira de douleur sur une montagne sauvage , où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse , sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après , on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme , à qui Cérés avoit enseigné l'art de cultiver les terres ; & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connoissent déjà le bled & la manière de le multiplier en le semant : mais ils ignoient la perfection du labourage , & Triptoleme envoyé par Cérés vint la charruë en main , offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle , & pour s'adonner à un travail assidu. Bien-tôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre , & à la fertiliser en déchirant son sein. Bien-tôt les moissonneurs ardens & infatigables , firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de glands , adoucirent leurs mœurs & se soumirent à des loix , quand ils eurent appris à faire croître des moissons , & à se nourrir du pain. Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail , & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse : cette abondance si simple & si innocente , qui est attachée à l'agriculture , les fit souvenir des sages conseils d'Éricton ; ils méprisèrent l'argent & toutes les richesses artificielles qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes , qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux , & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs purs dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famil-



le assez sage pour vouloir vivre frugalement comme les peres ont vécu ? Heureux les Grecs , s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans , libres , heureux & dignes de l'être par une solide vertu ; Mais hélas ; ils commençoient à admirer les fausses richesses : ils négligent peu à peu les vrais , & ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils ! tu regneras un jour , alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture : d'honorer cet art ; de soulager ceux qui s'y appliquent , & de ne souffrir point que les hommes vivent , ni oisifs , ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse ; ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre , sont ici chéris des Dieux. Remarque , mon fils ; que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats , qu'un doux Printemps est au dessus de l'Hyver glacé ; & que la lumière du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arceſius parloit de la sorte , il aperçût que Telemaque avoit les yeux arrêtez du côté du petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes , de roses , de lys , & de plusieurs autres fleurs odoriferantes , dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris quand elle descend sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sesoſtris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux , & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir on eut crû qu'il étoit enyvré de nectar , tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Telemaque dit à Arceſius ; Je reconnois ; ô mon pere , Sesoſtris ; ce grand Roi d'Egypte , que j'y ai vû il n'y a pas long - tems. Le voilà , répondit Arceſius , & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois ; mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée , si un

trop grande prospérité ne lui eut fait oublier les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil ; & l'insolence des Tyriens , l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquerans ; Il subjugua ou pour mieux dire , il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté , & avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures loix du pais. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit inexcusable , c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute , & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats , & contre eux-mêmes , en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi , d'ailleurs si juste & si bienfaisant ; & c'est ce qui diminué la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre , ô mon fils , dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides , qui se devoüa pour son peuple dans une bataille , parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens , la nation dont le Roi periroit , seroit victorieuse.

Considere cet autre , c'est un sage Legislatteur qui ayant donné à sa nations des loix propres à les rendre bons & heureux , leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses loix pendant son absence ; après quoi il partit ; s'exila lui-même de sa patrie , & mourut pauvre dans une terre étrangere , pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois , est Eunésyme Roi des Pyliens , & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre & qui couvroit des nouvelles ombres les bords de l'Acheron , il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere , en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent , & lui firent trouver ici la vraie Royauté , dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs , est le fameux Belus ; il regna en Egypte , & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus , qui cache la source de ces eaux , & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils , Danaus , dont tu sçais l'histoire , & Egyptus , qui donne son nom à ce beau Royaume. Belus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple , & par l'amour de ses sujets pour lui , que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que tu crois morts , vivent , mon fils ; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre , qui n'est qu'une mort les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bons pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir , ni troubler ! Hâte-toi , il est tems d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver , hélas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor pourveu que tu les suive , ton nom sera grand parmi tous les Peuples & dans tous les siècles.

Il dit ; & aussi tôt il conduisit Telemaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut sortir du tenebreux empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser ; & sortant de ces sombres lieux ; il retourna en diligence vers le camp des Alliez , après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois , qui l'avoient accompagné jusques auprès de la Caverne , & qui n'espéroient plus de le revoir.

*Fin du dix-neuvième Livre.*



LES AVANTURES  
DE  
**TELEMAQUE**  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE VINGTIÈME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des Chefs, Telemaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Venuse ; laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre nommé Dioscore, offroit aux allies la tête d'Adrasste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Telemaque portè la mort par tout où il va pour trouver Adrasste, & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tuè Phisistrate fils de Nestor. Philoctete survient ; & dans le tems où il va percer Adrasste, il est blessé lui-même ; & obligé à se retirer du combat, Telemaque court aux cris de ses Allies, dont Adrasste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adrasste relevé, veut surprendre Telemaque ; celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

\*\*\*\*\* Ependant les Chefs de l'armée s'assemble-  
 C \*\*\*\*\* rent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de  
 \*\*\*\*\* Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adrasste  
 avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens

Peucetès. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraсте pour les appaiser ; avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens ; mais il avoit corrompu par argent & la garnison lucanienne , & celui qui la commandoit , de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse ; & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse , avoient été trompez dans cette negociation.

Un Citoyen de Venuse , nommé Demophante , avoit offert secrettement aux Alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand ; qu'Adraсте avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse , qui ne pouvoit se defendre si Venuse étoit prise. Philoctète & Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs entraînez par leur autorité , & ébloüis par l'utilité d'une si facile entreprise , applaudissoient à ce sentiment ; mais Telemaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas , leur dit il , que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé , c'est Adraсте ; lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse , vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient puisqu'elle est aux Appuliens , qui sont un peuple de votre ligue. J'avoie que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison , qu'Adraсте qui a mis cette ville en dépôt , a corrompu le Commandant & la garnison , pour y entrer quand il jugera à propos. Enfin je comprends comme vous , que si vous preniez Venuse , vous seriez dès le lendemain maître du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraсте y a assemblez , qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t'il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraсте de ses tromperies , seront trompeurs comme lui ? s'il nous est permis de

faire comme Adrasfe ; il n'est pas coupable , & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi l'Hesperie entière , soutenue de tant de Colonies Grecques , & des Héros revenus du Siège de Troie , n'a-t'elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adrasfe que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées , que vous laissiez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne , dites-vous , est corrompue par l'argent d'Adrasfe , je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adrasfe ni les siens ne sont jamais entrez dans Venuse , le traité subsiste : votre serment n'est pas oublié des Dieux. Ne gardera-t'on les paroles données que quand on manquera de pretextes paisibles pour les violer ? Ne sera-t'on fidèle & religieux pour les sermens , que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus , au moins soyez touchez de votre reputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre serment pour terminer une guerre , quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous , & de vous detester ! Qui pourra désormais dans les necessitez les plus pressantes se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincère , & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincerité ? Sera-ce un traité solennel ? Vous en aurez foulé aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ne sçaurat-on pas que vous comptez les Dieux pour rien ; quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre , ou feinte ou déclarée. Vous serez les ennemis perpetuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la reputation ; de la probité & de la confiance , vous deviendront impossibles.

Vous

Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez.

Voici , ajoûta Telemaque un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos intérêts ; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue , & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adrasfe.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demandoit ; comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue , pouvoit la ruiner. Comment leur répondit-il , pourrez-vous vous confier les uns aux autres , si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidelité pour un grand intérêt , qui d'entre vous pourra se fier à un autre , quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole , & à le tromper ? Où en seriez-vous ; Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prevenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin , & de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle , votre division , votre ardeur à vous détruire les uns les autres ; Adrasfe n'aura plus besoin de vous attaquer , vous vous déchirez assez vous-mêmes , vous justifierez ces perfides. O Rois sages & magnanimes ! ô vous qui condamnez avec tant d'experience sur des peuples innombrables , ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrêmités où la guerre precipite quelque fois les hommes , il faudroit vous préserver par votre vigilance , & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne laisse jamais abatre. Mais si vous aviez une fois corrompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi , cette perte est irreparable ; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes , ni ramener les hommes aux principes de la vertu , après que vous

leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ! N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples , ne vous suffit-il pas ? Combattons , mourons ; s'il le faut , plutôt que de vaincre si indignement. Adrafte , l'impie Adrafte est dans nos mains , pourvû que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours , il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres , & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit , non à lui , ni aux graces de ses paroles , mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns régardoient les autres , & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent ? & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles.

Digne fils d'Ulysse , les Dieux vous ont fait parler , & Minerve qui a tant de fois inspiré votre pere , a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne régarde point votre jeunesse , je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu , sans elle les plus grands avantages sont les vraies pertes ; sans elle on s'attire bien-tôt la vengeance de ses ennemis , la défiance de ses Alliez , l'horreur de tous les gens de bien ; & la juste colere des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens , & ne songeons plus qu'à vaincre Adrafte par notre courage.

Il dit , & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles , mais en applaudissant , chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse , & on croyoit voir réluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bien-tôt une autre question dans le Conseil des Rois , où il n'acquît pas moins de gloire. Adrafte toujours cruel & perfide , en



voya dans le camp un Transfuge nommé Acan-  
te, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs  
de l'armée : sur tout il avoit donné ordre de ne  
rien épargner pour faire mourir le jeune Tele-  
maque qui étoit déjà la terreur des Dauniens.  
Telemaque qui 'avoit trop de courage & de can-  
deur pour être enclin à la défiance, reçût sans  
peine avec amitié ce malheureux qui avoit vû  
Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les avan-  
tures de ce Heros. Il le nourrissoit, & tâchoit  
de le consoler dans son malheur ; car Acante se  
plaignoit d'avoir été trompé & traité indigne-  
ment par Adraste : mais c'étoit nourrir & ré-  
chauffer dans son sein une vipere venimeuse tou-  
te prête à faire une blessure mortelle. On surprit  
un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante  
envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état  
du camp des Alliez ; & pour lui assurer qu'il  
empoisonneroit le lendemain les principaux Rois  
avec Telemaque dans un festin que celui-ci lui  
devoit donner. Arion pris avoua sa trahison :  
on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acan-  
te, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acan-  
te profondément dissimulé & intrepide, se de-  
fendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le  
convaincre, ni découvrir le fond de la conjura-  
tion.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit  
dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publi-  
que. Il faut, disoient-ils le faire mourir ; la vie  
d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'as-  
sûrer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un  
innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux  
qui représentent les Dieux au milieu des hom-  
mes !

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique  
barbare, répondit Telemaque ! Quoi vous êtes  
si prodigues du sang humain ! O vous, qui êtes  
établis les Pasteurs des hommes, & qui ne com-  
mandez sur eux que pour les conserver, comme  
un Pasteur conserve son troupeau, vous êtes  
donc les loups cruels ; & non pas les pasteurs !  
du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre  
& pour égorger le troupeau, au lieu de le con-  
duire dans le pâturage. Selon vous on est cou-  
pable dès qu'on est accusé ; un soupçon merite

la mort ; les innocens font à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs , il faudra aussi égorger plus de victimes.

Telemaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs , & qui couvroit de honte les hauteurs d'un si lâche conseil. Enfin se radoucissant , il leur dit : Pour moi , je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix là , j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois , & qu'il m'arrache la vie par une trahison , que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez ô vous qui étant établis Rois , c'est-à-dire Juges des peuples , devez sçavoir juger les hommes avec justice , prudence & modération : laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Acrion ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de les renvoyer à Adraste , comme un transfuge digne d'être puni , pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé , ou non : mais le visage & la voix d'Acante demeurèrent tranquilles : enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur , il lui dit : Donnez-moi votre anneau ; je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau , Acante pâlit , il fut embarrassé. Telemaque , dont les yeux étoient toujours attachés sur lui , l'aperçût , il prit cet anneau. Je m'en vais lui dit-il , l'envoyer à Adraste pas les mains d'un Lucanien nommé Polytrope , que vous connoissez , & qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraste , on vous fera périr impitoyablement par des tourmens les plus cruels. Si aucontraire vous avoïez dès-à-présent votre faute , on vous la pardonnera , & on se contentera de vous envoyer dans une Isle de la mer , où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout : & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie , parce qu'il le lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades , où il vécut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure , mais d'un esprit violent & hardi ,

nommé Dioscorre , vint la nuit dans le camp des Alliez leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres , quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance , parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduëment , & qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du Roi , & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens , mais il croyoit avoir besoin que les Rois alliez attaquaient en même tems le Camp d'Adraste , afin que dans ce trouble il put plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux Rois son dessein tout le monde se tourna vers Telemaque , comme pour lui demander une décision. Les Dieux , répondit-il , qui nous ont préservé des traîtres , nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison , notre seul intérêt suffiroit pour la réjetter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple , nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourroit bien éviter le coup qui le menace , & le faire retomber sur les Rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage ; on ne verra plus que perfidie ; trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites , & nous le mériterions , puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut envoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce Roi ne le merite pas ; mais toute l'Hesperie & toute la Grece , qui ont les yeux sur nous méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous mêmes ; enfin nous devons aux Dieux justes ; cette honneur de la perfidie.

Aussi-tôt on renvoya Dioscore à Adraste : qui frémit du péril où il avoit été , & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre

la pure vertu. Adrafte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des Alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, & de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bien-tôt contre tout ce qui pourroit le toucher. Adrafte qui vit que la réputation des Alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante; comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher d'emporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Telemaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottans, brilloit déjà sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos ébloïssoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il devoit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fière qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne pût plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui de Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impetueux ni de précipité: il étoit doux, tranquille, patient toujours prêt à écouter les autres: & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne,

inspirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ces paroles , & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit , & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vûes , il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gencez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflâmé par les premiers rayons du Soleil , & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes , d'armes , de chevaux , & de chariôts en mouvement ; c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux , quand Neptune excité au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes , & par l'appareil fremissant de la guerre , à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques herissées , semblables aux épics qui couvrent les sillons fertiles dans le tems des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière , qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la Terre & le Ciel. La confusion, l'horreur , le carnage ; l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel , prononça ces paroles.

O Jupiter pere des Dieux & des hommes , vous voyez de notre côté la justice & la paix que nous n'avons point eu honte de chercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssions point cet ennemi même, quoi qu'il soit cruel perfide & sacrilege. Voyez & decidez entre lui & nous. S'il faut mourir , nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hesperie & abat-

tre le Tyran, ce sera votre puissance & la fageſſe de Minerve votre fille qui nous donneront la victoire, la gloire vous en ſera dûë. C'eſt vous qui la balance en main reglez le ſort des combats ; nous combattons pour vous ; & puisſque vous êtes Juge , Adraſte eſt plus votre ennemi que le notre. Si votre cauſe eſt victorieuſe avant la fin du jour , le ſang d'un hecatombe entière ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit ; & à l'inſtant il pouſſa ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſez des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Lorien , couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſuë ſa force & ſa taille le rendoit ſemblable aux Geants. Dès qu'il vit Telemaque , il mépriſa ſa jeuneſſe & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi , dit-il , jeune effeminé , à nous diſputer la gloire des combats. Va enfant , parmi les ombres chercher ton pere. En diſant ces paroles , il leva ſa maſſuë nouëuſe , péſante , armée de pointe de fer , elle paroît comme un mât de navire ; chacun craint le coup de ſa chute ; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe ; mais il ſe détourne du coup , & ſe lance ſur Periandre avec la rapidité d'une aigle qui fend les airs. la maſſuë en tombant briſe la rouë d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge , le ſang qui coule à gros bouillon de ſa large playe , étouffe ſa voix ; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main déſaillante , & les rênes flotans ſur leur cou ; l'emportent çà & là ; il tombe de deſſus ſon char , les yeux fermés à la lumière , & la pâle mort étant déjà peinte ſur ſon viſage défiguré. Telemaque eut pitié de lui , il donna auſſi-tôt ſon corps à ſes Domestiques , & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſuë.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée , mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hilée qui avoit attelé à ſon char deux courſiers , ſemblables à ceux du Soleil , & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Auſſides , Demoleon , qui dans la Sicile

avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Celeste Crantor ; qui avoit été hôte & ami d'Hercule , lorsque ce fils de Jupiter , passant par l'Hesperie , y ôta la vie à l'infame Cacus ; Menecrate , qui ressembloit ; disoit on , à Pollux dans la lutte ; Hyppocon Salapien , qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval ; le fameux chasseur Eudimede toujours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apeinnin , qui avoit été disoit-on ficher à Diane , qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches ; Nicostrate vainqueur d'un Géant , qui vomissoit le feu dans les rochers du Mont-Garzan. Eleante , qui devoit épouser la jeune Pholoé fille du fleuve Liris ; elle avoit été promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé qui étoit né sur le bord du fleuve , & qui devoit la dévorer dans peu de jours , suivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour se dévoua pour tuer le monstre ; il réussit ; mais il ne put goûter le fruit de sa victoire ; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée ; attendoit impatientement Eleante , elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats , & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplie de ses gémissemens les bois & les montagnes qui sont auprès des fleuves ; elle noya ses yeux de larmes , arracha ses beaux cheveux ; elle oublia les guillandes de fleurs qu'elle avoit accoutumée de cueillir ; & accusa le Ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour ; les Dieux touchés de ses regrets , & par les prières du fleuve mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes , elle fut tout à coup changée en fontaine , qui coulant dans le sein du fleuve , va joindre ses eaux à celles du Dieu son pere ; mais l'eau de cette fontaine est encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais , & on ne trouve d'autre ombrage que celui des ciprés sur ses tristes bords.

Cependant Adraste qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtés la terreur , le cherchoit avec empressement ; il esperoit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre.

& il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenses, s'il pouvoient dans le combat faire périr Telemaque de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Telemaque, pendant qu'Adrasfe l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer, mais Minerve les fit égarer.

Adrasfe crût voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline; où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang, mais au lieu de Telemaque il trouve le vieux Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adrasfe dans sa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jeta au tour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air, & couvrit tous les combattans, on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans; & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée; la terre gemissoit sous un monceau de corps morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avoient les furies infernales, vêtues de robes toutes dégoûtantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces Divinitez ennemis des hommes, repoussent loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans ces amas confus d'hommes acharnez les uns sur les autres, que massacre, vengeance, desespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, fremit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant a pas lent, & tenant dans ses mains les flèches d'Hercule s'avançoit au secours de Nestor. Adrasfe n'ayant pû atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déjà il avoit abbatu Eustilas si léger à la course qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable! & qui devoit dans son pays les plus rapides flots de l'Eu-



rotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entiphron , plus beau qu'Hylas , aussi ardent chasseur qu'Hypolite ; Prereas qui avoit suivi Nestor au siège de Troye , & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force ; Aristogiton qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs avoit reçu secrettement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet , il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens , qu'il échappoit aux mains les plus fortes ; mais Adrasfe d'un coup de lance le rendit immobile , & son ame s'enfuit , d'abord avec son sang.

Nestor qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adrasfe , comme les épis dorez pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur , oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté ; il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pere ; mais le moment fatal étoit venu , où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adrasfe , que le Darnien devoit succomber ; mais il l'évita , pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné ramenoit sa lance. Adrasfe le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang , son sein se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphé a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déjà presque éteints , & sa voix défaillante. Alcée son Gouverneur , qui étoit auprès de lui , le soutint comme il alloit tomber , & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler , pour donner les dernières marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit au tour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adrasfe , Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils , il remplissoit l'air de ses cris , & ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux , disoit-il , d'avoir été pere , & d'avoir

vécu si long-tems ! Helas ! cruelles destinées , pourquoi n'avez vous pas fini ma vie où à la chasse du sanglier du Calydon , ou au voyage de Colchos , ou au premier siège de Troye ! Je serois mort avec gloire & sans amertume ; maintenant je traîne une vieillesse douloureuse , méprisée & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tritese. O mon fils ! ô mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frere Antiloque , je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus ; rien ne me consolera , tout est fini pour moi. L'esperance , seul adoucissement des peines des hommes , n'est plus un bien qui me regarde , Antiloque , Pisistrate ô chers enfans je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux ; la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux ? Qui recueillira mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frere , en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta sa main & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance , on le porta dans sa tente , où ayant un peu repris ses forces , il voulut retourner au combat , mais on le retint malgré lui.

Cependant Adrasste & Philotecte se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion ou d'un léopard , qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces , la fureur guerrière & la cruelle vengeance éclatant dans leurs yeux farouches. Il portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre , & Philotecte tient en main une de ses flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains , & dont les blessures sont irremediabiles. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrepide Adrasste , ne put souffrir qu'il périt sitôt ; il vouloit par lui , prolonger les horreurs de la guerre , & multiplier le carnage. Adrasste étoit encore dû à la justice des Dieux pour

punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer , il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donna Amphimaque jeune Lucanien , plus beau que le fameux Nérée , dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au Siège de Troye. A peine Philoctète eut reçu le coup , qu'il tira la flèche contre Amphimaque , elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent , & furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche plus merveille que les roses , dont l'aurore naissante sème l'horison , se flétrit ; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre & si délicat , tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémissent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang , où il se rouloit , & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon , traînez dans la poussière. Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat ; il perdoit son sang & ses forces ; son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir & à renouveler ses douleurs ; car les enfans d'Esculape avec leur science divine , n'avoient pû le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas , le plus fier & le plus adroit de tous les Océaliens qu'il avoit mené avec lui pour fonder Petilie , l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abbattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister , ni retarder la victoire. Tout tombe , tout s'enfuit : c'est un torrent qui ayant surmonté ses bords , entraîne par ses vagues furieuses les moissons , les troupeaux des Bergers & des Villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs , & il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste , comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes , les bois , les montagnes , & les fleuves même les plus rapides , quand ils sont poursuivis par des chasseurs , Telemaque gémit , l'indignation paroît dans ses yeux , & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de

gloire. Il court pour soutenir les siens : il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sçai, quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens ; il glace d'épouvante les ennemis. Adrasle même a honte de se sentir troublé. Je ne sçai combien de funestes présages le font fremir ; & ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ces genoux tremblans commencerent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit ; une pâleur de défaillance & une sueur froide se répandoit dans tous ses membres ; sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole, ses yeux pleins d'un feu sombre & étincellans paroissoient sortir de sa tête ; On le voyoit comme Oreste agité par les Furies ; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, & entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main celeste & invincible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper ; l'esperance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit comme la lumière du jour disparoit quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adrasle trop long-tems souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment ; l'impie Adrasle touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcé au-devant de son inévitable destin ; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur ; la rage, le désespoir marchent avec lui. A peine voit-il Telemaque qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons des flâmes qui sortent du noir Phlegeton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & la

bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole ; tel qu'un homme dormant , qui dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours , & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Telemaque. Celui-ci intrepide contre l'ennemi des Dieux ; ſe couvre de ſon bouclier ; il ſemble que la victoire le couvrant de ſes ailes , tient déjà une couronne ſuspendue au-deſſus de ſa tête ; le courage doux & paſſible reluit dans ſes yeux : on le prendroit pour Minerve même , tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls ; le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée , pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Telemaque voyant Adraſte l'épée à la main , ſe hâte de la mettre auſſi , & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près , tous les autres combattans en ſilence mirent bas les armes pour les regarder attentivement , & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où portent les foudres , ſe croiſent pluſieurs fois , & portent des coups inutiles ſur les armes polies qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent ſe replient , s'abaiſſent , ſe relevent tout-à coup , & enſin ſe ſaiſiſſent. Le lier en naiſſant au pied d'un ormeau , ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelaſſez , juſques aux plus hautes branches de l'arbre que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Telemaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi , & pour l'ébranlet. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec , mais en vain. Dans le moment où il la cherche , Telemaque l'enleve de terre , & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toujours mépriſé les Dieux , montra une lâche crainte de la mort ; il a honte de demander la vie , & il ne peut ſ'empêcher de témoigner qu'il la deſire ; il tâche d'émouvoir la compaſſion de Telemaque ,

filz d'Ulyſſe , lui dit-il ; enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux : ils me puniſſent comme je l'ai mérité ; il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité : je la vois ; elle me condamne ; mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pere , qui eſt loin d'Ithaque , & qu'il touche votre cœur.

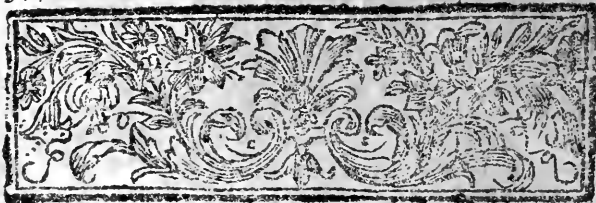
Telemaque qui le tenant ſous ſes genoux ; avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge , répondit auſſi-tôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je ſuis venu ſecourir ; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc , Adraſte ; mais vivez pour reparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez uſurpé , reſtabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſperie , que vous avez ſoiſſilée par tant de maſſacres & de trahiſons ; vivez & devenez un autre homme ; apprenez par votre chute que les Dieux ſont juſtes , que les méchans ſont malheureux , qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence , dans l'inhumanité & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux , ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu ; donnez nous pour ôtage votre filz Metrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Telemaque laiſſe relever Adraſte , & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaſe foi ; mais auſſi-tôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe , qu'il eut percé les armes de Telemaque , ſi elles n'euffent été divines. En même-tems Adraſte ſe jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie ? Dauniens , vous le voyez , la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon ; celui qui ne craint point les Dieux , craint la mort. Au contraire celui qui les craint , ne craint , qu'eux. En diſant ces paroles il s'avance vers les Dauniens , & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre , de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris , fait ſemblant de retourner ſur ſes pas , & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage ,

Mais tout-à-coup Telemaque prompt comme la foudre , que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables , vient fondre sur son ennemi , il le saisit d'une main victorieuse , il le renverse ; & comme un cruel Aquillon abbat les tendres moissons qui dorent la campagne ; il ne l'écoute plus , quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive , & le précipite dans les flâmes du noir Tartare , digne châtiment de ses crimes.

*Fin du vingtième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

*Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux Alliez en ſigne de paix, & leur demandent un Roi de leur Nation. Neſtor inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'Assemblée des Chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le Pays des vaincus, & ceder à Telemaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Telemaque fait voir que l'intérêt commun des Alliez eſt de choiſir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laiſſer leur terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſeparerent pour ſ'en retourner chacun dans ſon Pays.*



Peine Adraſte fut mort, que tous les Dauniens; loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef ſe réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux Alliez en ſigne de paix & de reconciliation. Metrodore, fils d'Adraſte, que ſon pere avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, ſ'enfuit lâchement. Mais un eſclave



complice de ses infâmies & de ses cruautéz , qu'il avoit affranchi & comblé de biens , & auquel il se confia dans la fuite ; ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt , il le tua par derrière pendant qu'il fuyoit , lui coupa la tête , & la porta dans le Camp des Allicz , esperant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat , & on le fit mourir. Telemaque ayant vû la tête de Metrodore , qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté & d'un naturel excellent , que les plaisirs & mauvais exemple avoient corrompus , ne pût retenir ses larmes. Helas , s'écria-t'il , voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune Prince ; plus il a d'élevation & de vivacité , plus il s'éloigne de tous ses sentimens de vertu ; & maintenant je serois peut-être de même , si les malheurs où je suis né , graces aux Dieux , & les instructions de Mentor , ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblez demanderent comme l'unique condition de paix qu'on leur permit de faire un Roi de leur Nation , qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran ; ils venoient en foule baiser la main de Telemaque , qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre , & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba dans un moment , sans aucune ressource , cette Puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie ; & qui faisoient trembler tant de peuples. Semblables à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles , mais que l'on sappe peu à peu par dessous : Long-tems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens rien ne paroît affoibli , tout est uni , rien ne s'ébranle ; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse , & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste est trompeuse , quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences , creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire , on le craint , on tremble

devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse, avoit fletri son cœur, comme la pluie abbat & fait languir le soir une fleur qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoient le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines; l'esperance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné Vieillard, la lumière même lui étoit odieuse, son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de l'union. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant; il ne repondoit que par des gemissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Pisistrate! Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils! Je ne desire plus pour toi bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gemissant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblez atendoient Telemaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps de fleurs à pleines mains; il y ajoûtoit de parfums exquis, & versoit de larmes amères. O mon cher compagnon: lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte,

de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie. Je te dois mille & mille soins, je t'aimois, tu m'aimois aussi; j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Helas; elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a derobé au monde une vertu naissante qui eut égalé celle de ton pere. Oüi, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mur auroit été semblable à celle de ce Viellard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois, ces manières naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme pour apaiser les esprits irritez; cette autorité qui vient de la prudence & de la force de bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prevenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison, ta parole simple & sans fausseté couloient dans les cœurs comme la rosée de l'herbe naissante. Helas! tant de bien que nous possédions il y a quelques heures, nous sont relevés pour jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus, il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les siens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Telemaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre où la tête panchée avec la pâleur de la mort; il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere fécondé qui nourrit ses tiges dans son sein; il languit, la verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe ses rameaux qui cachotent le Ciel, traînent sur la poussière, fêtris & desséchés; il n'est plus qu'un tronc abbattu & dépouillé de toutes ces graces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déjà la flâme montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés

& pleins de larmes ; leurs armes renversées , le conduisoient lentement. Le corps est bien-tôt brûlé , les cendres sont mises dans une Urne d'or & Telemaque qui prend soin de tout , confie cette Urne comme un grand trésor Callimaque , qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. Gardez , lui dit-il , ces cendres tristes , mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son pere ; mais attendez à les lui donner , quand il aura assez de force pour les demander ; ce qui irrite la douleur en un tems , l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans l'assemblée des Rois liguez , où chacun garda le silence pour l'écoûter dès qu'on l'aperçût ; il en rougit , & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire , augmentèrent sa honte ; il auroit voulu se pouvoir cacher : ce fut la première fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace ; qu'on ne lui donnât plus aucune loüange. Ce n'est pas , dit il , que je ne les aime , sur tout quand elles sont données par de si bons Juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes , elles les remplissent d'eux-mêmes , elles les rendent vains & présomptueux ; il faut les mériter & les fuir ; les meilleures loüanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes qui sont les tyrans , sont ceux qui se font le plus louer par des flâteurs. Quel plaisir y a-t'il à être loüé comme eux ? Les bonnes loüanges sont celles que vous me donnerez en mon absence , si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon , vous devez croire aussi que je veux être modeste , & craindre la vanité. Epargnez-moi donc , si vous m'estimez , & ne me loüez pas comme un homme amoureux des loüanges.

Après avoir parlé ainsi , Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au Ciel , & par un air d'indifférence , il arrêta bien-tôt les loüanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant mais l'admiration augmenta , tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit remoué à

Pisistrata ; & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres : il est l'ami des Dieux, & le vrai Héros de notre âge. Il est au-dessus de l'humanité ; mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle & tendre, il est compatissant, liberal, bienfaisant & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions toutes nos vies pour lui.

A peines ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce Pays comme une terre conquise. On offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérés, les doux présens de Bacchus, & les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvagés de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, & par la colere de Neptune, ni votre mere, que ses Amans possèdent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la Terre n'est point favorisée du Ciel comme celle que nous vous offrons. Il écouloit patiemment ces discours, mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans desesperez, que Telemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses, ni de délices, qu'importe de pos-

ceder une plus grande étendue de terre , & de commander à un plus grand nombre d'hommes. On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus moderez, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles , inquiets , & injustes , trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même , n'y regardant que sa propre autorité , ses plaisirs , & sa gloire , on est impie , on est tyran , on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies regles pour leur propre bien ; on est moins leur maître que leur tuteur ; on en a que de la peine , qui est infinie , & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau , qui le défend des loups en exposant sa vie , qui veille nuit & jour pour les conduire dans les bons pâturages n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons , & d'enlever ceux du voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné , ajoutoit Telemaque , j'ai appris par les loix , & par les sages qui les ont faites , combien il est pénible de conduire les Villes & les Royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque ; quoiqu'elle soit petite & pauvre j'aurai assez de gloire , pourveu que j'y regne avec justice , pieté & courage ; encore même n'y regnerai-je que trop-tôt. Plaise aux Dieux que mon pere échappe à la fureur des vagues , y puisse regner jusqu'à la plus extrême vieillesse , & que je puisse apprendre long-tems sous lui comment il faut vaincre ses passions pour sçavoir modérer celles de tout un peuple.

Ensuite Telemaque dit : Ecoûtez , ô Princes assemblez ici , ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauliens un Roi juste , il les conduira avec justice , il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi , & de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste : Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & modéré , vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront

ce bon Roi que vous leur aurez donné ; il vous devront la paix & la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples , loin de vous attaquer , vous béniront sans cesse , & le Roi & le peuple feront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leur País entre vous , voici les malheurs que je vous prédís. Ce peuple poussé au desespoir , recommencera la guerre , il combattra justement pour sa liberté , & les Dieux ennemis de la tyrannie , combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent , tôt-ou-tard vous serez confondus , & vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs , le courage à vos armées , l'abondance à vos terres. Vous vous flaterez , vous serez téméraires dans vos entreprises , vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup , & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la Loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils sont le jouet des nations , qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait ; voilà ce que méritent les peuples injustes , superbes & inhumains. De plus ; considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête , vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hesperie contre l'usurpateur Adrasste deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples , cette victoire vous détruira , voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous ; comme elle n'est point fondée sur la justice , vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacune , chacun voudra que la part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre , dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré que de suivre son ambition avec tant de péril & au

travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde , & les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent , l'heureuse abondance , l'amitié de ses voisins , la gloire qui est inséparable de la justice , l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers , ne sont pas de biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O Princes ! ô Rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt. Écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire , en vous présentant la vérité.

Pendant que Telemaque parloit ainsi , avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûe en nul autre , & que tous les princes étonnez , & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils , on entendit un bruit confus qui se répandoit dans tout le camp , & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger : dit on , est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés : Cet inconnu est d'une haute mine tout paroît heroïque en lui on voit aisément qu'il a long-tems souffert , & que son grand courage la mis au dessus de toutes ses souffrances. D'adord les peuples du païs qui gardent les côtes , ont voulu le répousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrepide , il a déclaré qu'il sçauroit se défendre si on l'attaquoit mais , qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité : Aussi tôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hesperie ; & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé , qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars ; quand il assembla sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi.

O vous Pasteurs des peuples , qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre ses ennemis , ou pour faire fleurir les plus justes loix , écoutez un homme que la fortune a persécuté.



Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Diomedes Roi d'Etolie , qui blessai Venus au siège de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer , m'a livré à la rage des vents & des flots qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute espérance de revoir mon Royaume , ma fille , & cette douce lumière du País où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non , je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux , & sur tout Jupiter qui a soin des étrangers ; si vous êtes sensibles à la compassion , ne me refusez pas dans ces vastes païs quelque coin de terre infertile , quelques déserts , quelques sables , ou quelques rochers escarpez , pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui soit dumoins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos Loix.

Pendant que Diomedes parloit ainsi , Telemachus ayant les yeux attaché sur lui , montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomedes commença à parler de ses longs malheurs , il espéra que cet homme majestueux seroit son pere. Aussi-tôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomedes , le visage de Telemachus se fêta comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomedes qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité , l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joye , coulerent sur ses joues , & il se jeta tout-à-coup sur Diomedes pour l'embrasser.

Je suis dit-il , fils d'Ulysses , que vous avez connu , & qui ne vous fut jamais inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhesus. Les

Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les oracles de l'Etebe ne sont pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant, ni Ithaque, ni lui. Jugés par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il a d'être malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede ! [ car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats ] je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille ! vous procurer quelques secours. Ces Princes que vous voyez sont humains, ils sçavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur, ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté, la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous mènent à nous ; c'est un présent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoît son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse ; disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la source de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrassa aussi le grand fils de Tidée ; ils se racontaient leurs tristes aventures ensuite Philoctete lui dit : Sans doute vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor ; il vient de perdre Phisistrate le dernier de ses enfans il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allèrent aus-

fi-tôt dans la tente de Nestor qui reconnoît à peine Diomede ; tant de tristesse abatit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui , & leur entrevûë fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu-à-peu la présence de ses amis appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert , & d'entendre à son tour tout ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conseilloit de donner à Diomede le Pays d'Arpy , & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraсте par jalousie n'avoit jamais voulu employer , de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polidamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son État dans cette guerre contre tant de Nations conjurées : il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins ; mais les hommes qui haïssent la verité haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchez ni de leur sincerité , ni de leur zèle , ni de leur désintéressement. Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraсте contre les plus salutaires conseils ; en ne le suivant pas il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur , la mauvaise foi, la violence mettoit toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polidamas l'avoit si long-tems menacé , n'arrivoient pas. Adraсте se mocquoit d'une sagesse timide qui prévoyoit toujours des inconveniens. Polidamas lui étoit insupportable , il l'éloigna de toutes les charges , il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polidamas fut accablé de cette disgrâce , mais elle lui donna ce qui lui manquoit , en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes ; il devint sage à ses dépens , il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu-à-peu à souffrir , à vivre de peu , à se nourrir tranquil-

fement de la vérité à cultiver en lui les vertus secrètes , qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin , à se passer des hommes. Il demeura au pied du Mont-gargan dans un désert , où un rocher en demi voute lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la montagne appaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits ; il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ : il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec usure , & ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non-seulement des fruits & des legumes en abondance , mais encore toutes sortes de fleurs odoriferantes. Là il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il entendoit chaque jour que les Dieux justes quoique patiens , fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit , plus il croyoit voir de près sa chute irréremédiable , car l'imprudence heureuse dans ses fautes , & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue , sont les avancoueurs du renversement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste , il ne témoigna aucune joye , ni de la voir prévûe , ni d'être délivré de ce tyran , il gemit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Telemaque proposa pour le faire regner. Il y avoit déjà quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu ; car Telemaque , selon les conseils de Mentor , ne cessoit de s'informer par tout des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considerable , non seulement dans les Nations Alliées qui servoient en cette guerre , mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes qui avoient quelque talent , ou une vertu particulière.

Les Princes alliez eurent d'abord quelque repugnance à mettre Polidamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé disoient-ils , combien un Roi des Dauniens , quand il aime la guerre , & qu'il sçait la faire , est redoutable à ses voisins. Polidamas est un grand Capitaine , & il

peut nous jeter dans de grands perils. Mais Telemaque leur répondit ; Polidamas , il est vrai sçait la guerre , mais il aime la paix ; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs , les dangers & les difficultez de la guerre , est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience ; il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adrasfe ; il en a prévu les sujets funestes. Un Prince foible & ignorant est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout lui-même. Le Prince foible ; ignorant & sans expérience ne verra que par le yeux d'un favori passionné , ou d'un Ministre flatteur , inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui ; car il ne pourra jamais être sûr de lui même ; il vous manquera de parole ; il vous réduira bien tôt à cette extrémité ; qu'il faudra ou que vous le fassiez périr , ou qu'il vous accable. N'est il pas plus utile , plus sûr , & en même tems plus juste & plus noble de répondre fidèlement à la confiance des Dau-niens , & de leur donner un Roi digne de commander.

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dau-niens qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas , il répondirent ; Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous , & faire une paix éternelle , puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche , effeminé mal instruit nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement ; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si vive & si artificieuse ; mais le choix de Polidamas nous montre une véritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble , puisqu'ils nous accordent un Roi , qui est incapable de

faire rien contre la liberté & la gloire de notre Nation. Ainsi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux , que les fleuves remonteront vers leur sources avant que nous cessions d'aimer des Rois si bienfaisans. Puissent se ressouvenir nos derniers néveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui , & renouveler de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie.

Telemaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les Campagnes d'Arpi , pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple , leur disoit-il , vous devra son rétablissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre est trop vaste pour eux , qu'il faut bien avoir des voisins , & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligez de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans son pays. Polidamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu , qui sont les seuls durables , vous entretiendront dans une paix profonde ; & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens ! que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel ; donnez aussi , puisque nous vous le demandons une Terre qui vous est inutile , à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque , puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polidamas pour Roi. Aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert & pour le faire regner sur eux. Avant que de partir ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez furent ravis , parce que cette Colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des Alliez , si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adrasle avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne songerent qu'à se separer.

Telemaque les larmes aux yeux partit avec sa

troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctete, digne heritier des flèches d'Hercule.

*Fin du vingt-unième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE  
LIVRE VINGT-DEUZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Telemaque arrivant à Salante est surpris de voir la campagne si bien cultivée , & de trouver si peu de magnificence dans la Ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir , & lui propose pour modèle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Telemaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en loüe avec lui les bonnes qualitez, l'assûre que les Dieux la lui destinent, mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque , & qu'à délivrer Penelope des poursuites de ses Prétendans.*

\*\*\* E jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de  
 \* L \* retrouver Mentor à Salante , & de s'embar-  
 \* que avec lui pour révoir Ithaque , où il es-  
 \* peroit que son pere seroit arrivé. Quand il s'ap-  
 \* procha de Salante , il fut bien étonné de voir  
 \* toute la campagne des environs , qu'il avoit lais-



sée presque inculte & deserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor; ensuite entrant dans la Ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artisans pour les délices de la vie & beaucoup moins de magnificence. Telemaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse; mais d'autres pensées occuperent aussitôt son esprit il vit de loin venir à lui Idomenée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joye & de tendresse, malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adrasle, il craignoit que Mentor ne fut pas content de lui; & à mesure qu'il s'avançoit il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idomenée embrassa Telemaque comme son propre fils; ensuite Telemaque se jeta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit; Je suis content de vous; vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais avouez la vérité, ce n'est guères vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence? Ne sentez vous pas que Minerve a comme transformé en un autre homme au dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il apaise les tempêtes, & suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idomenée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écouloit aussi les sages conseils que

lui donnoit Mentor. Ensuite il régardoit de tous côtez avec étonnement, & lui disoit ; Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison ; est-il arrivé quelque calamité à Salante pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y rémarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples : les bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornez : les arts languissent ; la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant ; Avez-vous remarqué l'Etat de la Campagne autour de la Ville ? Oûi réprit Telemaque ; j'ai vû par tout le labourage en honneur, les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne negligée & sterile ; ou une Campagne cultivée & fertile avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps extenué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête, c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui forme la vraie richesse d'un Royaume. Idomenée à maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail ; qui remplit toute l'étendue de son pais, tout son pais n'est plus qu'une ville. Salante n'en est que le centre. Nous avons transporté de la Ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la Ville. De plus, nous avons attiré dans ce pais beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a réjeté de cette ville que les arts superflus qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faste & dans la mollesse, mais nous n'avons fait aucun tort aux

Beaux arts , ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une misère qui eussent bien-tôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes , & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumez au travail , à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix , sont tous prêts à combattre pour deffendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bien-tôt cet Etat que vous croyez déchu , fera la merveille de l'Hesperie.

Souvenez-vous , ô Telemaque , qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples , auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remede ; la première , est une autorité injuste & trop violente dans les Rois : la seconde , le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne reconnoître plus d'autres loix que leurs volontez absolues , & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions ; ils peuvent tout : mais à force de tout pouvoir ; ils sapent le fondement de leur puissance ; ils n'ont plus de regle certaine , ni de maxime de gouvernement ; chacun à l'envi les flâte ; ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la verité ? Qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede , les sages s'ensuyent , se cachent , & gémissent. Il n'y a qu'une revolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer l'abat sans ressource : rien ne menace tant d'une chute funeste , qu'une autorité qu'on pousse trop loin ; elle est semblable à un arc trop tendu , qui se rompt enfin tout à coup , si on ne relâche ; mais qui est - ce qui osera le relâcher ? Idomenée étoit gâté jusqu'au fond du cœur ; par cette autorité si flâteuse il avoit été renversé de son trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée , qui ne convient pas des hommes ; encore a-t'il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les

yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe ; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois , le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches , comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre , sans amolir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des necessitez de la vie , les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles necessitez qu'on invente , & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle le bon goût , perfection des arts , & politesse de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres est loué comme une vertu ; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple : les proches parens du Roi , veulent imiter la magnificence ; les Grands celle des parens du Roi ; les gens médiocres veulent égaler les Grands ; car qui est-ce qui se fait justice ? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste , & pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte , & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre , ne le sont pas assez pour oser lever la tête des premiers , & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruine , toutes les conditions se confondent : la passion d'acquiescer du bien pour soutenir une vaine dépense , corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche , la pauvreté est une infamie. Soyez sçavant , habile , vertueux , instruisez les hommes , gagnez des batailles , sauvez la patrie , sacrifiez tous vos intérêts , vous êtes méprisé , si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien , veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient , on emprunte , on trompe , on use de mille artifices indignes pour parvenir ; mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation : il faut lui donner de nouvelles loix ? Qui le pourra entreprendre , si ce n'est un Roi Philosophe , qui sçache par l'exemple de sa propre

modération , faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse , & encourager les sages ; qui seront bien aise d'être autorisez dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoutant ce discours , étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentoit la vérité de ces paroles , & elles se gravoient dans son cœur , comme un sçavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre , enforte qu'il lui donne de la tendresse , de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien ; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre , il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville , ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois , je ne le connois , ni lui , ni son peuple. J'avouë même que ce que vous avez fait ici , est infiniment plus grands que les victoires que nous venons de remporter ; le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats ; mais tout votre ouvrage ne vient que d'une seule tête ; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un Roi & contre tout son peuple pour les corriger. Ces succès sont toujours funestes & odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste , tout est doux , tout est pur , tout est aimable ; tout marque une autorité qui est au - dessus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire , que ne la cherchent - ils dans cette application à faire du bien. O qu'ils s'entendent mal en gloire , d'en espérer une solide , en ravageant la terre , & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joye sensible de voir Telemaque si désabusé des victoires & des conquêtes , dans un âge où il étoit si naturel qu'il fut enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta ; il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable ; mais sçachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idomenée modère ses passions ; & s'applique à gouverner son peuple , mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand

les hommes veulent quitter le mal , le mal semble encore les poursuivre long-tems ; il leur reste de mauvaises habitudes , un naturel affoibli , des erreurs invétérées , & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés : ils ne peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux , ô Telemaque , vous demanderont plus qu'à Idoménée , parce que vous avez connu la vérité de votre jeunesse , & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée , continuoît Mentor , est sage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail , & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habilité d'un Roi qui est au dessus des hommes , ne consiste pas à faire tout par lui-même ; c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout , ou de vouloir persuader au monde , qu'on est capable. Un Roi doit gouverner , en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pas qu'il fasse le détail ; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte , & en sçavoir assez pour entrer dans ce compte avec assez de discernement. C'est merveilleusement gouverner , que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent ; Il faut les observer , les éprouver , les modérer , les corriger , les animer , les élever , les rabaisser , les changer de place , & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même , c'est défiance , c'est petitesse , c'est se livrer à une jalousie pour les détails , qui consume le tems & la liberté d'esprit nécessaires pour de grandes choses. Pour former de grands desseins , il faut avoir l'esprit libre & reposé ; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail , est comme la lie du vin , qui n'a plus de force , ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail , sont toujours déterminés par le présent , sans étendre leurs vûes sur un avenir éloigné : ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où

Ils sont : & cette affaire étant seule à les occuper , elle les frappe trop , elle retreussit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires , que quand on les compare toutes ensemble , & qu'on les place toutes dans un certain ordre , afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement , c'est ressembler à un Musicien , qui se conteroit de trouver des sons harmonieux , & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un Architecte qui croit avoir tout fait , pourveu qu'il assemble de grandes colonnes , & beaucoup de pierres bien taillées , sans penser à l'ordre & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon , il ne prévoit pas qu'il faudra un escalier convenable. Quand , il travaille au corps du bâtiment , il ne songe ni à la cour , ni au portal , son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques , qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur , est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas sçu penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage ; c'est un caractère d'esprit court & subalterne ! quand on est né avec ce génie borné au détail . on n'est propre qu'à executer sous autrui. N'en doutez pas , ô mon cher Telemaque ; le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la musique , & des justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts , je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail , sont mediocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses , quoiqu'il les chante parfaitement , n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert , & qui en regle à la fois toutes les parties , est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes ; ou qui éleve un côté du bâtiment , n'est qu'un Maçon ; mais celui qui a pensé tout l'édifice , & qui en a toutes les proportions dans sa tête , est le seul Architecte.

Ainsi ceux qui travaillent ; qui expédient , & qui font le plus d'affaires , sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat , est celui qui ne faisant rien ; fait tout faire , qui pense , qui invente , qui pénètre dans l'avenir , qui retourne dans le passé , qui arrange , qui proportionne , qui prépare de loin , qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune , comme un nageur contre le torrent de l'eau , qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous , Telemaque ; qu'un grand Peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages ! Non , cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout se fasse irrégulièrement & par saillies , suivant que son goût le mène , & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer les couleurs ; & à préparer ces pinceaux : Non , c'est l'occupation de ses Eleves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis , qui donnent de la noblesse , de la vie , & de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées & les sentimens des Héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siècles & dans toutes les circonstances où ils ont été ; à cet espèce d'entouffiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne que tout soit vrai , correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous , Telemaque , qu'il faille moins d'élevation de génie , & d'effort des pensées pour faire un grand Roi , que pour faire un bon Peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser , de former de grands projets & de choisir les hommes propres à exécuter sous lui.

Telemaque lui répondit ; Il me semble que je comprends tout ce que vous me dites ; mais si les choses alloient ainsi , un Roi seroit souvent trompé , n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est-vous-même qui vous trompez , répartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé , c'est la connoissance générale du gouvernement ; les



gens qui n'ont point de principes dans les affaires , & qui n'ont point de vrai discernement des esprits , vont toujours comme à tâton ; c'est un hazard quand ils ne se trompent pas , ils ne sçavent pas même précisément ce qu'ils cherchent , ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne sçavent que se défier , & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent , que des trompeurs qui les flâtent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement , & qui se connoissent en hommes , sçavent ce qu'ils doivent chercher en eux , & les moyens d'y parvenir ; ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent , sont des instrumens propres à leurs desseins , & s'ils entrent dans leurs vûes pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs comme ils ne se jettent pas dans les détails accablez , ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vûe le gros de l'ouvrage , & pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompez , du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont , outre cela , au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse , Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires , puisqu'il faut s'y servir des hommes , qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance , qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres les grandes ne laissent pas de s'acheminer , & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut reprimer severement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie , si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux , & fait tout de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire , ni tout voir. Il ne doit faire que des choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Telemaque ; Les Dieux vous aiment , & vous préparent un regne plein

de sagesse. Tout ce que vous voyez ici , est fait , moins pour la gloire d'Idomenée , que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salante , ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idomenée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussi-tôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami , mais avec quelque peine , sur un attachement qui lui faisoit regretter Salante. Vous me blâmerez peut-être , lui dit-il , de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches , si je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non , mon cher Mentor , ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Isle de Calypso ; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis , je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le tems & l'absence n'ont pû l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même ; mais pour Antiope , ce que je ressens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné , c'est goût , c'est estime , c'est persuasion ; que je serois heureux si je passois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon pere , & qu'ils me permettent de choisir une femme , Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle , c'est son silence , sa modestie , sa retraite , son travail assidu , son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie , son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte , son mépris des vaines parures ; l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté : quand Idomenée lui ordonne de mener les dances des jeunes Crétoises au son des flûtes , on la prendroit pour la riante Venus , tant elle est accompagnée de grace. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts , elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes ; elle seule ne le sçait pas , & tout le monde l'admire. Quand elle en-

tre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & qu'elle religion l'avons-nous vûe offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage. Enfin, quand on la voit avec une troupe des filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts ? elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux ; elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume ; mais enfin je la quitterai, quoique je sçache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler ; ni parler à son pere de mon amour, car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit ; O Telemaque ! je conviens de cette indifférence ; Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle sçait se taire, & agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée ; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos ; le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire : elle en est plus ornée que sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser d'é-

pargner ( choses qui font haïr presque toutes les femmes ) elle s'est renduë aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion , ni entêtement , ni legereté , ni humeur comme dans les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre , & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut executer ; elle reprend avec bonté , & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle , comme un voyageur abbattu par les ardeurs du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison , Telemaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non plus que son corps , ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination , quoique vive , est retenuë , elle ne parle que pour la necessité , & si elle ouvre la bouche , la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle , tout le monde se tait , & elle en rougit , peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire , quand elle s'aperçoit qu'on l'écoûte si attentivement , à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous , ô Telemaque ! d'un jour que son pere la fit venir ? Elle parut les yeux baissés couverte d'un grand voile , & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idomenée , qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses Esclaves ; d'abord elle entra dans sa peine , puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté , elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis , quand elle flate le vieux Nérée n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainsi Antiope sans prendre aucune autorité , & sans se prévaloir de ses charmes , maniera un jour le cœur de son époux , comme elle touche maintenant sa lyre , quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois , Telemaque , votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent ; vous l'aimez d'un amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous louë de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais

sçachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins , elle les auroit rejettez , & auroit cessé de vous estimer ; elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son pere ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux & qui remplisse toutes les bienséances. Avez vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins , & quelle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance , ni vos aventures , ni tout ce que les Dieux ont mit en vous : c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons , Telemaque , allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pere , & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or ; fut - elle bergere dans la froide Algide , au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salante , vous serez trop heureux de la posseder.

*Fin du vingt-deuxième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE VINGT-TROISIEME.

S O M M A I R E.

*Idomenée craignant le départ de ses deux Hôtes propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes , l'assurant qu'il ne les pourra regler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter & tient ferme pour ramener Telemaque. Idomenée essaye encore de les retenir , en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse , où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier , sans Telemaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de repugnance à la quitter , & à prendre congé du Roi son père. Mais étant encouragé par Mentor , il surmonte sa peine , & s'embarque pour sa Patrie.*

✻ ✻ ✻ ✻ ✻  
 ✻ I ✻  
 ✻ ✻ ✻ ✻ ✻  
 ✻ ✻ ✻ ✻ ✻  
 Domenée qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor , ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit regler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conservateur , & Heliodore Prêtre

Prêtres d'Appollon sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux , & des entrailles des victimes. Pourquoi , lui dit Mentor vous mêleriez-vous des choses sacrées ? Laissez-en la décision aux Étruriens , qui ont la tradition des plus anciens Oracles , & qui sont inspirez pour être les interprètes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité , ni prévention : contentez vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soumis à la Religion , & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La Religion vient des Dieux : elle est au dessus des Rois. Si les Rois se mêlent de la Religion , au lieu de la protéger ils la mettent en servitude. Les Rois sont si puissans , & les autres hommes sont si foibles , que tout sera en péril d'être altéré au gré des Rois , si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux & bornez-vous à réprimer ceux qui nobéiroient pas à leur jugement quand il aura été prononcé.

Ensuite Idomenée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de Procès entre divers particuliers , qu'on le pressoit de juger. Décidez , lui répondit Mentor , toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence , & à interpréter les Loix ; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières ; elles viendront toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui sont sous vous deviendroient inutiles , vous seriez accablé , & les petites affaires vous déroberoient aux grandes , sans que vous puissiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras : renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me presse encore , disoit Idomenée , de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres qui ont perdu de très-grands biens en me

servant, voudroient trouver une espèce de récompenses en épousant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à leur dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot, mais ce mot lui même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & meres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, par conséquent leurs heritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Cyroïens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cet amertume. Si vous avez des serviteurs à récompenser donnez leur des terres incultes, ajoutez y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y s'il le faut quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinez à votre dépense ; mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idomenée passa bien-tôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause, mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la votre. Qui croirons-nous donc répartit Idomenée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties ; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipontins ; ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idomenée ? à croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas Roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ? Mentor reprit ainsi le discours ; Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi



par les parties vous accommode , ou que le sort des armes décide. Il n'y a point de milieu : si vous entriez dans une République où il n'y eut ni Magistrats ni Juges , où chaque famille se crut en droit de faire justice à elle-même par violence sur toutes les prétentions contre ses voisins , vous déploreriez les malheurs d'une telle nation , & vous auriez horreur de cet affreux désordre , où toutes les familles s'armeraient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier qui est la République universelle , si chaque peuple qui n'y est que comme une grande famille , le croit en plain droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes les prétentions contre les autres peuples voisins ? un particulier qui possède un champ , comme l'héritage de ses ancêtres ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix , & par le jugement du Magistrat. Il seroit très sévèrement puni comme un séditieux s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions , sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? la justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des peuples entiers , que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t'on injuste & ravisseur quand on ne prend que quelque arpent de terre ? Sera-t'on juste , sera-t'on Héros quand on prend des Provinces ? Si on se prévient , si on se flâte , si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers : ne doit-on pas encore plus craindre de se flâter & de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t'on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi ? Ne craindra-t'on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses ? L'erreur d'un Roi qui se flâte sur ses prétentions , cause souvent des ravages , des famines , des massacres , des pertes , des dépravations de mœurs , dont les effets s'étendent jusques dans les siècles les plus reculés. Un Roi qui assemble toujours tant de flâteurs autour de lui , ne craindra-t'il point d'être flaté

en ces occasions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend , il montre son équité , sa bonne foi , sa modération : il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée : l'arbitre choisi est un médiateur aimable & non un Juge de rigueur , on ne se soumet pas aveuglement à ses décisions , mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en Juge souverain , mais il fait des propositions , & on sacrifie quelque chose par ses conseils , pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un Roi prend pour conserver la paix , il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience , l'estime de ses voisins , & la juste protection des Dieux. Idoménée touché de ses discours consentit que Les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient , essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Telemaque aimoit Antiope , & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins ; elle le fit pour ne désobéir pas à son pere ; mais avec tant de modestie & de tristesse , qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adrasie ; mais elle ne pût se résoudre à chanter les louanges de Telemaque : elle s'en défendit avec respect & son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétoit le cœur du jeune fils d'Ulysse ; il étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachés sur lui , jouissoit du plaisir de remarquer son trouble , mais Telemaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché : mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment , & ce n'étoit plus ce même Telemaque qu'une passion tyrannique avoit autre fois captivé dans l'Isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit il gardoit un profond silence ; dès qu'elle avoit fini , il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matière.

Le Roi ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein , prit enfin la résolution de faire une grande chasse , dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura , ne voulant point y aller ; mais il fallut exécuter l'ordre de son pere. Elle monte un cheval écumant , fougueux , & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats ; elle le conduit sans peine ; une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur : elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit , & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous ses malheurs passez. Telemaque la voit aussi , & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope , que de son adresse & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme , & furieux comme celui de Calydon , ses longues soyes étoient dures & herissées comme des dards ; ses yeux étincellans étoient pleins de sang & de feu ; son souffle se faisoit entendre de loin , comme le bruit sourd des vents séditieux , quand Eole les rapelle dans son antre , pour appaiser les tempêtes ; ses defenses longues & crochûes comme la faux tranchante des moissonneurs , coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en aprocher , étoient déchirez. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant , craignoient de l'atteindre. Antiope legere à la course comme les vents , ne craignoit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule : le sang de l'animal farouche ruisselle , & le rend plus furieux ; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussi-tôt le cheval d'Antiope malgré sa fierté fremit & recule ; le sanglier monstrueux s'élance contre lui , semblable aux péfantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes Villes. Le courfier chancelle , & est abbatu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la defense du sanglier animé contr'elle ; mais Telemaque attentif au danger d'Antiope étoit déjà descendu de cheval plus prompt que les éclairs , il se jette entre le cheval abbatu & le sanglier qui revient pour vanger son sang : il tient dans ses mains un long dard , & l'enfonce presque

tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Telemaque en coupe la hure , qui fait encore peur quand on la voit de près , & qui étonne tous les chasseur ; il la présente à Antiope , elle en rougit ; elle consulte de yeux son pere , qui après avoir été saisi de frayeur , est transporté de joye de la voir hors de péril , & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant , elle dit à Telemaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux ; & Telemaque qui vit son embarras , n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. Antiope sans lui répondre , rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes , où elle remonta à cheval.

Idomenée auroit dès ce moment promis sa fille à Telemaque ; mais il esperât d'enflâmer d'avantage sa passion en le laissant dans l'incertitude , & crut même le rétenir encore à Salante par le désir d'assûrer son mariage. Idomenée raisonnoit ainsi en lui-même ; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes ; Ce qui devoit retenir Telemaque , fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir , le mit dans une juste défiance de lui même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idomenée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Telemaque , pour l'élever à la plus haute gloire , ne l'arrêtoit en chaque lieu , qu'autant qu'il falloit pour exercer sa vertu , & pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire preparer le vaisseau dès l'arrivée de Telemaque ; mais Idomenée qui avoit beaucoup de repugnance à le voir preparer , tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié , lorsqu'il vit que ces deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours , alloient l'abandonner ; il se renfer-

moit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageoit son cœur en poussant des gémissemens & en versant des larmes : il oublioit le soin de se nourrir : le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se deslechoit , il se consumoit par ses inquietudes , semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais , dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la sève coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé , que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein , & que la hâche du laboureur à toujours respecté , ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal , il se flétrit ; il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches sèches. Tel parut Idomenée dans la douleur.

Telemaque attendri n'osoit lui parler ; il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour lui retarder ; il seroit demeuré long tems dans cette incertitude , si Mentor ne lui eût dit ; Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme , & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres ; sans cette compassion on n'a ni bonté , ni vertu , ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin , ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à votre départ , & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si farouche ; mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté ; avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines quand on ne peut éviter de leur en faire , & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement , répondit Telemaque , que j'aîmerois mieux

qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui a dit aussi : vous vous trompez mon cher Telemaque ; vous êtes né comme les enfans des Rois , nourris dans la pourpre , qui veulent que tout se fasse à leur mode , & que toute la nature obéisse à leur volonté , mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est trop pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontents. Les peines & les miseres des hommes ne le touchent point , pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux , s'ils en entendent parler , ce discours les importune & les attriste ; pour leur plaire , il faut toujours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs ils ne veulent rien voir , ni entendre qui puisse interrompre leur joye. Faut-il reprendre , corriger , détromper quelqu'un résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun ; ils en donneroient toujours commission à une autre personne , plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions ils se laisseroient plutôt partager les graces les plus injustes : ils gâteroient les affaires les plus importantes , faute de sçavoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. cette foiblesse qu'on sent en eux , fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir ; on les presse , on les importune , on les accable ; & on réussit en les accablant. D'abord on les flatte , & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance , & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité , on les mene loin ; on leur impose le joug , ils gémissent ; ils veulent souvent le secouer , mais ils le portent toute leur vie ; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez & ils le sont toujours ; ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vigne , qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien , rempent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point ; ô Telemaque ! que

vous tombiez dans ce défaut , qui rend un homme imbecille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idomenée , vous ne serez plus touché de ses peines ; dès que vous serez sorti de Salante. Ce n'est point la douleur qui vous attendrit , c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idomenée , apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble ; montrez lui votre douleur de le quitter ; mais montrez lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Telemaque n'osoit ni résister à Mentor , ni aller trouver Idomenée ; il étoit honteux de sa crainte , & n'avoit pas le courage de la surmonter ? il hésitoit , faisoit deux pas , & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer ; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole , & faisoit disparaître tous ses beaux prétextes. Lst-ce donc là , disoit Mentor en souriant , ce vainqueur des Dauliens , ce libérateur de la grande Hesperie , & ce fils du sage Ulysse , qui doit être après lui l'Oracle de la Grece ? Il n'ose dire à Idomenée , qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuple d'Ithaque combien seriez-vous malheureux un jour , si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine , & qui sacrifie les plus grands interêts à ses foiblesses les plus petites choses. Voyez , Telemaque , quelle difference il y a entre la valeur dans les combats , & le courage dans les affaires ? Vous n'avez point craint les armes d'Adraste & vous craignez la tristesse d'Idomenée. Voilà ce qui deshonne les Princes qui ont fait les plus grandes actions ; après avoir paru des Héros dans la guerre , ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la vérité de ces paroles , & piqué de ce reproche , partit brusquement sans s'écouter soi-même , mais à peine commençoit-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis ; ses yeux baissés , languissans & abbatus de tristesse , qu'ils ne craignent l'une l'autre : il n'osoit le regarder ; ils s'entendoient sans rien dire , & chacun craignoit que l'autre ne

rompît le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée pressé d'un excès de douleur , s'écria ; À quoi sert de rechercher la vertu , si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne ; Hé bien ! je vais rétomber dans tous mes malheurs ! qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non , je ne puis le faire ; je suis las des hommes. Où voulez vous aller : Telemaque ? Votre pere n'est plus , vous le cherchez inutilement ? Ithaque est en proie à vos ennemis ; ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mere ; demeurez ici ; vous serez mon gendre & mon heritier ; vous regnerez après moi. Pendant ma vie même , vous aurez ici un pouvoir absolu ; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages , du moins laissez-moi Mentor qui est toute ma ressource. Parlez , répondez-moi n'endurcissez point votre cœur , ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends combien les Dieux me sont cruels ; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete , lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide ; Je ne suis point à moi ; les destinées me rappellent dans ma Patrie. Mentor qui à la sagesse des Dieux , m'ordonne en leur nom de partir ; que voulez vous que je fasse ? Renoncerais-je , à mon pere , à ma mere , à ma patrie ; qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être Roi , je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille , ni à suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere ; mais je devois préférer ce que les Dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croiois heureux si j'avois Antiope pour Epouse sans esperance de votre Royaume ; mais pour m'en rendre digne , il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent ; & que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez - vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse , que j'ai combattu pour vous contre Adraste , avec



es Alliez ? Il est-temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père ni mère ni patrie assurée ; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt ; attachez-moi la vie, la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Telemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité dispa- o iloit. Idomenée ne sçavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles. Ne vous affligez point, nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Écoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts, sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourveu que vous ayez le courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux ; mais si la flatterie qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur ; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, &c.

Pour n'abuser jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui ; les Dieux vous l'ont donné comme il m'ont donné à Telemaque ; chacun doit suivre courageusement sa destinée : il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours , après que j'aurai rendu Telemaque à son pere & à son pais , je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens , ni autorité sur la terre , je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur apaisé , comme Neptune de son trident apaise les flôts en courroux & les plus noires tempêtes ; il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible ; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre , qu'une vive douleur. Le courage , la confiance , la vertu , l'esperance du secours des Dieux , commencerent à renaître au-dans de lui.

Hé bien , dit-il , mon cher Mentor , il faut donc tout perdre , & ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Ithaque , où votre sagesse vous comblera de prosperité. N'oubliez pas que Salante fut votre ouvrage , & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez , digne fils d'Ulysse , je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand tresor. Allez aussi , Mentor , le plus grand & le plus sage de tous les hommes , [ si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous ; & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans ; allez , ] conduisez le fils d'Ulysse , plus heureux de vous avoir , que d'être le vainqueur d'Adrasfe. Allez tous deux , je n'ose plus parler pardonnez mes soupirs. Allez , vivez , soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédé ici. O beaux jours ! trop heureux jours ! jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! jours trop rapidement écoulez , vous ne reviendrez jamais ,

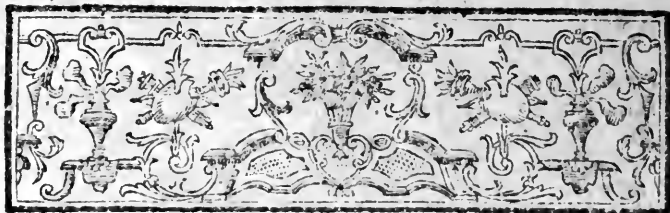
jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philocles , qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main , pour se retirer de celles d'Idomenée ; mais Idomenée prenant le chemin du port ; se mit entre Mentor & Telemaque , Il les regardoit , il gémissoit , il commençoit des paroles entrecoupées , & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots ; on tend les cordages , on leve les voiles , le vent favorable se leve. Telemaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi , qui les tient long-tems serrez entre ses bras , & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le pût.

*Fin du vingt-troisième Livre.*





LES AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE  
FILS D'ULYSSE.  
LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

S O M M A I R E.

Pendant leur navigation , Telemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la manière de bien gouverner les peuples , entr'autres celle de connoître les hommes , pour n'employer que les bons , & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur navigation , le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Isle , où Ulysse venoit d'aborder. Telemaque l'y voit , & l'y parle sans le reconnoître ; mais après l'avoir vu embarquer , il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique , le console , l'assûre qu'il rejoindra bien-tôt son père , & éprouve sa piété & sa patience , en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse Minerve cachée sous la figure de Mentor ; reprend sa forme , & se fait connoître. Elle donne à Telemaque ses dernières instructions , & disparoit. Après quoi Telemaque arrive à Ithaque , & retrouve Ulysse son père chez le fidelle Eumée.

**D**E J A les voiles s'enslent , on leve les ancres , la terre semble s'enfuir , & le Pilote expérimenté aperçoit de loin les montagnes de Leu-

cate , dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez , & les monts Acrecerauniens , qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation , Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit , & s'y présentent clairement , comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières lueurs de l'aurore ; mais qu'ensuite il semble sortir comme d'un cahos , quand la lumière qui croit insensiblement , les distingue , & leur rend , pour ainsi dire , leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractères d'esprit , pour les choisir & les appliquer selon leurs talens ; mais il me reste à sçavoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître , il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs sujets , les faire parler , les consulter , les éprouver par les petits emplois dont ils leur fassent rendre compte , pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est ce , mon cher Telemaque , que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux : C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez ; tout de même , parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux , qui aient long-tems étudié leurs caractères , vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits , & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poètes ? C'est la fréquente lecture & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est ce qui nous a acquis le discernement de la Musique ? C'est la même application à observer les bons Musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes , si on ne les connoît pas

& comment le connoîtra t'on , si l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux , que de les voir en public ; où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifferentes & préparez avec art : il est question de les voir en particulier , de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secrètes qui y sont , de les tâter de tous côtez , de les soûlager pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes , il faut commencer par sçavoir ce que c'est que le vrai & solide mérite , pour discerner ceux qui en ont , d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite sans sçavoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms que des termes vagues pour la plûpart des hommes , qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice , de raison & de vertu , pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut sçavoir les maximes d'un bon & sage gouvernement , pour connoître les hommes qui les ont ; & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité : en un mot , pour mesurer plusieurs corps , il faut avoir une mesure fixe ; pour juger , il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut sçavoir précisément quel est le but de la vie humaine , & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes ; ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique ; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux ; autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer qui n'a point de Pilote , qui ne consulte point les Astres , & à qui toutes les Côtes voisines sont inconnuës , il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes , faute de sçavoir en quoi consiste la vraie vertu , ne sçavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes ; la vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre , elle leur paroît trop austère & indépendante ; elle les é-

fraye & les aigrit : ils se tournent vers la flatterie , dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité , ni de vertu. Dès lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire , qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bien tôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre : car les bons connoissent bien les méchans , mais les méchans ne connoissent point les bons , & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également : ils cachent , ils se renferment , ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes , & se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière , ils n'osent paroître dans leur naturel ; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus , ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre & devine tout , mais ils ne connoissent personne. Les gens interessez qui les obsèdent , sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes , l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infâmes rapports , & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes des Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche , ou craignant sans cesse d'être trompez , ils le sont toujours inévitablement , & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre , de gens , on s'engage à recevoir toutes leur passions & vous leurs préjugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus , on est à la merci des rapporteurs ; nation basse & maligne , qui se nourrit de venin , qui empoisonne les choses innocentes , qui grossit les petites , qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire , qui se joue pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux. Connoissez donc ; ô mon cher Telemaque ! connoissez les hommes ; examinez les , faites-les parler les uns sur les autres , éprouvez-les peu à peu ne vous livrez à aucun ; profitez de vos experiences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens ; car vous serez trompé quelquefois ; apprenez par-là à ne juger promptement de personne , ni en bien , ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos

erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors ; mais ne les gêtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eut été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une beauté constante, trouve bien-tôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Telemaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois ? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux qui sont déjà en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne leur peut ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vûe de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de leur donner jamais car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez vous d'eux pour des négociations passagères. Traitez les bien, engagez les par leurs passions mêmes à vous être fidèles ; car vous ne les tiendrez que par là ; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr



peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir , deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat ; même pour les méchans ; mais en les traitant bien , il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité , il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité , & reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement , si on les faisoit faire. Après tout , c'est un mal que le bien se fasse par les méchans , & quoique ce mal soit souvent inévitable , il faut rendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage , qui ne voudra que le bon ordre & la justice , parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs , il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation , il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être , répondit Telemaque , un grand embarras. Point du tout , reprit Mentor , l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever , excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage , chacun fait des efforts. Combien y a-t'il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure , & qui deviendroient de grands hommes , si l'émulation & l'espérance du succès les animoit au travail ? Combien y a-t'il d'hommes que la misère & l'impuissance de s'élever par la vertu , tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu , combien des sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens , vous éprouverez l'étendue de leur esprit & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places , auront été nourris sous vos yeux dans ses inférieurs. Vous les aurez suivis toute votre vie degré en degré ; vous jugerez d'eux , non par leurs paroles , mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Te-

lemaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite Isle déserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même-tems les vents se turent, les doux zéphirs mêmes semblent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abbattues ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des Rameurs déjà fatiguez étoit inutile, il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder sans un grand peril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Aussi tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Phéacien? c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu: il paroissoit rêveur, & à peine écouât-il d'abord la question de Telemaque, mais ensuite il lui répondit; Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisez souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer les Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces Paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il régardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans sçavoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t'il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor souriant, répondit:

Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les Princes modérez & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospéritez , ils se croient des Dieux , ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter , ils comptent pour rien les hommes , ils veulent se joier de la nature entière. Quand ils entendent parler des souffrances , ils ne savent ce que c'est ; c'est un songe pour eux ; ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité , & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes , & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié , parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque , lorsque vous les verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié , comme on confie un troupeau à un Berger , sera peut être malheureux par votre ambition ou par votre faste , ou par votre imprudence , car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois , qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi , Telemaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin , & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vraies , l'état d'un Roi est bien malheureux ; il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander , qu'il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux , il est chargé de tous leurs besoins , il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses , qu'il les corrige en pere , qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire , ni pour son plaisir ; son autorité est celle des loix , il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner , il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir , il est l'homme le moins libre & le moins tran-

quille de son Royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple ? comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t'il pas assez de gloire à faire garder les Loix ? Celle de se mettre au-dessus des Loix est une gloire faussée, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris ; il est méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne sçauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité ; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque agité au-dedans par une peine secrète, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes ; quoiqu'il en fut rempli, & qu'il les eut lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre les veritables sentimens un esprit de contradiction & de subtilité pour rejeter les veritez que Mentor expliquoit.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ? disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut être jamais ; & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondoit patiemment ; Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien ; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & les récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuse ; ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justi-

ce à la véritable vertu ; mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches redoutables par les armes , heureux par les plaisirs ; cette gloire, cette abondance , ces délices la corrompent : ils n'en seront que plus méchans , & par conséquent plus ingrat. C'est leur faire un présent funeste ; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez vous à redresser leurs mœurs , à leur inspirer la justice , la sincérité , la crainte des Dieux , l'humanité , la fidélité , la modération , le désintéressement ; en les rendant bons vous les empêcherez d'être ingrats , vous leur donnerez le véritable bien , qui est la vertu , si elle est solide , elle les arrachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens , vous ferez du bien à vous-même , & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour les Princes qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice , qu'à l'ambition sans bornes , qu'à la jalousie contre leurs voisins , qu'à l'inhumanité , qu'à la hauteur , qu'à la mauvaise foi ? le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses exemples & par son autorité à les rendre bons , il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé , que Telemaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens , dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un Vieillard d'entre eux , pour lui demander d'où ils venoient , où ils alloient , & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le Vieillard répondit ; nous venons de notre Isle , qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse , même on vous l'a déjà dit , a passé dans notre patrie ; mais il en est parti. Quel est , ajouta aussi-tôt Telemaque , cet homme si triste , qui cherche les lieux les plus déserts , en attendant que votre vaisseau parte ? C'est , répondit le Vieillard , un Etranger qui nous est inconnu ; mais on dit qu'il se nomme

Cleomenes , qu'il est né en Phrygie , qu'un Oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi , pourveu qu'il ne demeurât point dans sa patrie , & que s'il y demeurât , la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né , ses parens le donnerent à des Matelots , qui le porterent dans l'Isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie , qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bien-tôt il devient grand , robuste , agréable & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie , aux sciences & aux beaux arts , mais on ne peut le souffrir dans aucun Païs. La prédiction faite sur lui devint célèbre , on le reconnut bien-tôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs Diadèmes , ainsi il est errant depuis sa jeunesse , & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter ; il a souvent passé chez les peuples fort éloignés du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une Ville , qu'on y découvre sa naissance & l'Oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure : ses talens éclatent , dit-on , toujours malgré , & pour la guerre , pour les lettres , & pour les affaires les plus importantes , il se présente toujours en chaque Pays quelque occasion imprevûë qui l'entraîne , & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur , il le fait craindre , & l'exclut de tous les païs où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé , aimé , admiré par tout , mais rejeté de toutes les terres connues , il n'est plus jeune , & cependant il n'a pû encore trouver aucune Côte , ni de l'Asie , ni de la Grece , où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos ? il paroît sans ambition , & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eut jamais promis la Royauté , il ne lui reste aucune esperance de revoir jamais sa patrie , car il sçait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il souffre , ne lui paroît point désirable. il court malgré lui après elle par une triste fatalité.

talité de Royaume en Royaume, & elle semble jusqu'à sa vieillesse ; funeste présent des Dieux , qui trouble tous ses plus beaux jours , & qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va , dit-il vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans loix , qu'il puisse assembler , policer & gouverner pendant quelques années ; après quoi l'oracle étant accompli , on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissans ; il compte alors de se retirer dans un village de Carie , où il s'adonnera à l'agriculture , qu'il aime passionnement. C'est un homme sage & modéré qui craint les Dieux , qui connoît bien les hommes , qui sçait vivre en paix avec eux , sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger , dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation Telemaque tournoît souvent les yeux vers la mer ; qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flôts, qui venoient battre les rochers , les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Telemaque ; il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque ; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'Isle , montant sur le sommet de tous les rochers , considérant de - là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûe , & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux , errant ; malheureux , destiné aux plus grandes choses , & servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Amoins , disoit-il en lui-même , peut - être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomènes , ne peut jamais revoir la Phrigie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui , adoucissoit la peine de Telemaque. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt , étoit descendu de ces rochers escarpez avec tant de vitesse & d'agilité , qu'Apollon dans les forêts de Lycie avoit noué ses

## TELEMAQUE,

cheveux blonds , passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs & les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amère , & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Telemaque ; il s'afflige sans sçavoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux , & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même-tems il apperçoit sur le rivage tous les Mariniers de Salante couchez sur l'herbe ; & profondement endormis ; ils étoient las & abbatus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres , & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plain jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salantins , pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à régarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flôts , qu'à marcher vers les Salantins , pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tient ses yeux attachez vers ce vaisseau déjà parti , dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor , qui lui parle ; il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui de Menades , lorsqu'elles tiennent le Thirse en main , & qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Herbe & les montagnes de Rhodope à Ismare.

Enfin il revient un peu de cette espèce d'enchantement ; les larmes recommencent à couler de ses yeux , & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point ; mon cher Telemaque , de vous voir pleurer , la cause de votre douleur , qui vous est inconnue , ne l'est pas à Mentor ; c'est la nature qui parle & qui se fait sentir ; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse ; ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomenes , n'est qu'une fiction pour cacher plus sûrement le retour de votre pere dans son Royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déjà il est bien près du port , & il



revoit enfin ces lieux si long-tems désiré ; vos yeux l'ont vû , comme on vous l'avoit prédit autrefois , mais sans le connoître ; bientôt vous le verrez , vous le connoîtrez , & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre réconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels Amans de Penelope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes , son cœur est comme un puits profond , on ne sçauroit y puiser son secret. Il aime la verité & ne dit jamais rien qui la blesse ; mais il ne la dit que pour le bésöin , & la sagesse comme un sceau , tient toujours levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t'il été ému en vous parlant ! Combien s'est il fait de violence pour ne point se découvrir ! Que n'a-t'il pas souffert en voyant ? voilà ce qui le rendoit triste & abattu.

Pendant ce discours Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêcherent même long-tems de répondre ; enfin , il s'écria : Helas ! mon cher Mentor , je sentoîs bien dans cet inconnu je ne sçai quoi qui m'attiroit à lui , & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ , que c'étoit Ulysse , puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler , & sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystère ! Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir , comme Tantale alteré , qu'une eau trompeuse amuse , s'enfuyant de ses lèvres avides ? Ulysse , Ulysse , m'avez-vous échapé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les Amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins si je le suivois , je mourrois avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil ; ( car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie ) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycene. Mais pourquoi , cher Mentor ,

m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois ; je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez : mon cher Telemaque , comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé , parce que vous avez vû votre pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ! Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux , & cette assurance qui devoit vous combler de joye , vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des Mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré , dès qu'il le possède ; & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience , que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu : sçachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame , n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir , est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retirer comme un homme qui court dans un chariot , & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter quand il faut , ses courriers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein , ils se précipitent , & l'homme foible auquel ils échappent est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs ; plus sa puissance est grande , plus son impatience lui est funeste , il n'attend rien , il ne se donne le tems de rien mesurer , il force toutes choses pour se contenter , il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr , il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre , il veut moissonner quand le sage Laboureur sème , tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems est mal fait & ne peut avoir de durée non plus

que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout , & qui se livre à ses désirs impatiens pour abuser de sa patience. C'est pour vous apprendre à être patient , mon cher Telemaque , que les Dieux exercent tant votre patience , & semblent se joüer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. les biens que vous espérez se montrent à vous , & s'ensuyent comme un songe léger que le réveil fait disparoître pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir de ses mains , échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence , & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut prendre la patience de Telemaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les Matelots pour hâter le départ , Mentor l'arrêta tout à coup & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Telemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux Autels de gazon ; l'encens fume , le sang des victimes coule. Telemaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel , il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le Sacrifice est-il achevé , qu'il suit Mentor dans les routes ombres d'un petit bois voisin. Là il aperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme ; les rides de son front s'effacent comme les ombres disparoissent quand l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient , & enflamme tout l'horison ; ses yeux creux & austères se changent en des yeux bleus d'une couleur celeste , & pleins d'une âme divine ; sa barbe grise & negligée disparoit ; des traits nobles & fiers , mêlez de douceur & de grace , se montrent aux yeux de Telemaque ébloui ; il reconnoît un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclosé au Soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée des roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & negligée ; une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flottans : ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le Soleil en se levant peint les sem-

bres voutes du Ciel & les nûages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre : elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles ; elle tient de sa puissante main une lance brillante , capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrières. Mars même en seroit effrayé , sa voix est douce & modérée , mais forte & insinuante ; toute ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Telemaque , & qui lui font ressentir je ne sçai quelle douleur délicieuse ; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athenes ; & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnoît Minerve.

O Déesse ! dit-il , c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere. Il vouloit en dire davantage , mais la voix lui manque ; ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit , & il étoit comme un homme , qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration , & qui par l'agitation pénible de ses lèvres , ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse , écoutez - moi pour la dernière fois : Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous , je vous ai mené par la main au travers des naufrages , des terres inconnues , des guerres sanglantes , & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des experiences sensibles , les vrayes & les fausses maximes par lesquelles on peut régner ; vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement , s'il n'a jamais souffert , & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli comme votre pere , les terres & les mers de vos tristes aventures. Allez , vous êtes maintenant digne de marcher sur ces pas ; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque , où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui , & obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez en l'exemple aux autres

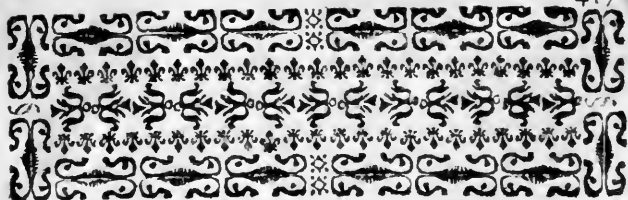
il vous donnera pour Epouse Antiope , & vous ferez heureux avec elle , pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu. Lorsque vous regnerez , mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or : écoutez tout le monde , croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous-même , craignez de vous tromper , mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples , n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regrêt comme les remèdes violens & les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prevoyez les plus terribles inconveniens , & sçachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls & à les mépriser quand ils deviennent nécessaires ; celui qui ne veut pas les voir , n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vûe : celui qui les voit tous , qui évite tous ceux qu'on peut éviter , & qui tente les autres sans s'émouvoir ; est le seul sage & magnanime. Fuyez la mollesse , le faste , la profusion : mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre Palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne , & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur : n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire ; mais pour le bien des peuples ; les biens qu'ils font s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés ; les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la posterité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Sur tout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils , & vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes ; elle donne des inclinations & des aversions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts , elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talens , rabaisse le courage , rend un homme inégal , foible , vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux , ô Telemaque ! cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'hom-

me ; avec elle vous viendront la sagesse , la justice , la paix , la joye , les purs plaisirs , la vraye liberté , la douce abondance , & la gloire sans tâche.

Je vous quitte ô fils d'Ulysse ? mais ma sagesse ne vous quittera point , pourveu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis separée de vous en Egypte & à Salante, que pour vous accoûtumer à être privez de cette douceur , comme on sevre les enfans lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner de alimens solides.

A peine la Déesse eût achevé ce discours , qu'elle s'éleva dans les airs , & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur , où elle disparut. Telemaque soupirant , étonné & hors de lui même ; se prosterna à terre , levant les mains au Ciel ; puis alla éveiller ses compagnons , se hâta de partir , arriva à Ithaque, & reconnût son pere chez le fidelle Eumée.

*Fin du vingt-quatrième & dernier Livre.*



# O D E.

## I.

**M**ontagne , \* de qui l'audace ,  
 Va porter jusques aux Cieux ,  
 Un front d'éternelle glace ,  
 Soutient du séjour des Dieux ,  
 Dessus vos têtes chenuës ,  
 Je cueille au-dessus des nuës ,  
 Toutes les fleurs du Printems ,  
 A mes pieds , contre la terre ,  
 J'entens gronder le tonnerre ,  
 Et tomber mille torrens.

## II.

Semblable aux Monts de Thrace ,  
 Qu'un Geant audacieux ,  
 Sur les autres Monts entasse ,  
 Pour escalader les Cieux ,  
 Vos sommets sont des campagnes ,  
 Qui portent d'autres Montagnes ,  
 Et s'élevant par degrez ,  
 De leurs orgueilleuses têtes ,  
 vont affronter les tempêtes ,  
 De tous les vents conjurez.

## III.

Dès que la vermeille Aurore ,  
 De ses feux étincelans ,  
 Toutes ces montagnes dore ,  
 Les tendres agneaux bélans ,  
 Errent dans les pâturages ,  
 Bien tôt les sombres bocages ,

\* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

Plantez le long des ruisseaux ,  
Et que les Zéphirs agitent ,  
Bergers & troupeaux invitent ,  
A dormir au bruit des eaux.

## I V.

Mais dans ce rude passage ,  
Où tout est capricieux ,  
Et d'une beauté sauvage ,  
Rien ne rappelle à mes yeux ,  
Les bords que mon fleuve arrose ;  
Fleuve où jamais le vent n'ose  
Les moindre flots soulever ,  
Où le Ciel serain nous donne  
Le Printems après l'Automne ,  
Sans laisser place à l'Hyver.

## V.

Solitude \* où la rivière  
Ne laisse entendre autre bruit ,  
Que celui d'une onde claire  
Qui tombe , écume , & s'enfuit ;  
Où deux Isles fortunées ,  
De rameaux verts couronnées ,  
Font pour le charme des yeux ,  
Tout ce que leur cœur désire ,  
Que ne puis-je sur ma lyre ,  
Te chanter du chant des Dieux.

## V I.

Dé Zéphir la douce haleine ,  
Qui reverdit nos buissons ,  
Fait sur le dos de la plaine ,  
Flotter les jaunes moissons ,  
Dont Cerés emplit nos granges ,  
Bacchus lui-même aux vendanges ,  
Vient empourprer le raisin ,  
Et du penchant des collines ,  
Sur les campagnes voisines ,  
Verse des fleuves de vin.

## V I I.

Je vois au bout des campagnes ,  
Pleines de sillons dorez ,  
S'enfuir valons & montagnes ,  
Dans les lointains azurez ,  
Dont la bizarre figure ,

\* Carenac , petite Abbaye sur la Drodogne , qu'il avoit alors.



Est un jeux de la nature ,  
 Sur les rives du Canal ,  
 Comme un miroir fidelle ,  
 L'horison se renouvelle ,  
 Et se peint dans ce cristal.

## V I I I.

Avec les fruits de l'Automne ,  
 Sont les parfums du Printems ,  
 Et la vigne se couronne ,  
 De mille festons pendans ,  
 Ce fleuve aimant les prairies ,  
 Qui dans les Isles fleuries ,  
 Ornent les canaux divers ,  
 Par des eaux ici dormantes ,  
 Là rapides & bruyantes ,  
 En baigne les tapis verts.

## I X.

Dansant sur les violettes ,  
 Le Berger mêle sa voix ;  
 Avec le son des musettes ,  
 Des flutes & de hautbois ,  
 Oiseaux par votre ramage ,  
 Tout souci dans ce bocage ;  
 De tous cœurs sont effacez ,  
 Colombes & tourterelles ,  
 Tendres , plaintives , fidèles ;  
 Vous seules gemissez.

## X.

Une herbe tendre & fleurie ,  
 M'offre des lits de gazon ;  
 Une douce rêverie  
 Tient mes sens & ma raison ;  
 A ce charme je me livre ,  
 De ce nectar je m'enivre ,  
 Et les Dieux en sont jaloux.  
 De la Cour flâteurs mensonges ;  
 Vous ressemblez à mes songes ;  
 Tompeurs comme eux , mais moins doux.

## X I.

A l'abri des noirs orages ,  
 Qui vont foudroyer les Grands ,  
 Je trouve sous ces feuillages  
 Un azile en tous les tems !  
 Là pour commencer à vivre ,  
 Je puisse seul & sans livre ,  
 La profonde verité ,

Puis la Fable avec l'Histoire  
Viennent peindre à ma mémoire,  
L'ingenuë antiquité.

## X I I.

Des Grecs je vois le plus sage , \*  
Jouïet d'un indigne sort ,  
Tranquille dans son naufrage ,  
Et circonspect dans le port.  
Vainqueur des vents en furie  
Pour la sauvage Patrie ,  
Bravant les flôts nuit & jour.  
O ! combien de mon bocage  
Le calme , le frais , l'ombrage ,  
Merite mieux mon amour.

## X I I I.

Je goûte loin des allarmes ;  
Des Muses l'heureux loisir.  
Rien n'expose au bruit des armes  
Mon silence & mon plaisir.  
Mon cœur content de ma lyre ,  
A nul autre honneur n'aspire ,  
Qu'à chanter un si doux bien.  
Loin , loin trompeuse fortune ,  
Et toi faveur importune ,  
Le monde entier ne m'est rien.

## X I V.

En quelque climat que j'erre ,  
Plus que tous les autres lieux ,  
Cet heureux coin de la terre.  
Me plaît & rit à mes yeux ?  
Là pour couronner ma vie :  
La main d'une Parque amie  
Filera me plus beaux jours ;  
Là reposera ma cendre ,  
Là Tircis § viendra répandre ,  
Les pleurs dûs à nos amours.

\* Ulysse.

§ M. l'Abbé l'Angeron.

( Il Soave piacere averlo pianto  
Mi resta solo, e solo in quest'ang  
stia)  
Mi è permesso sperar.

